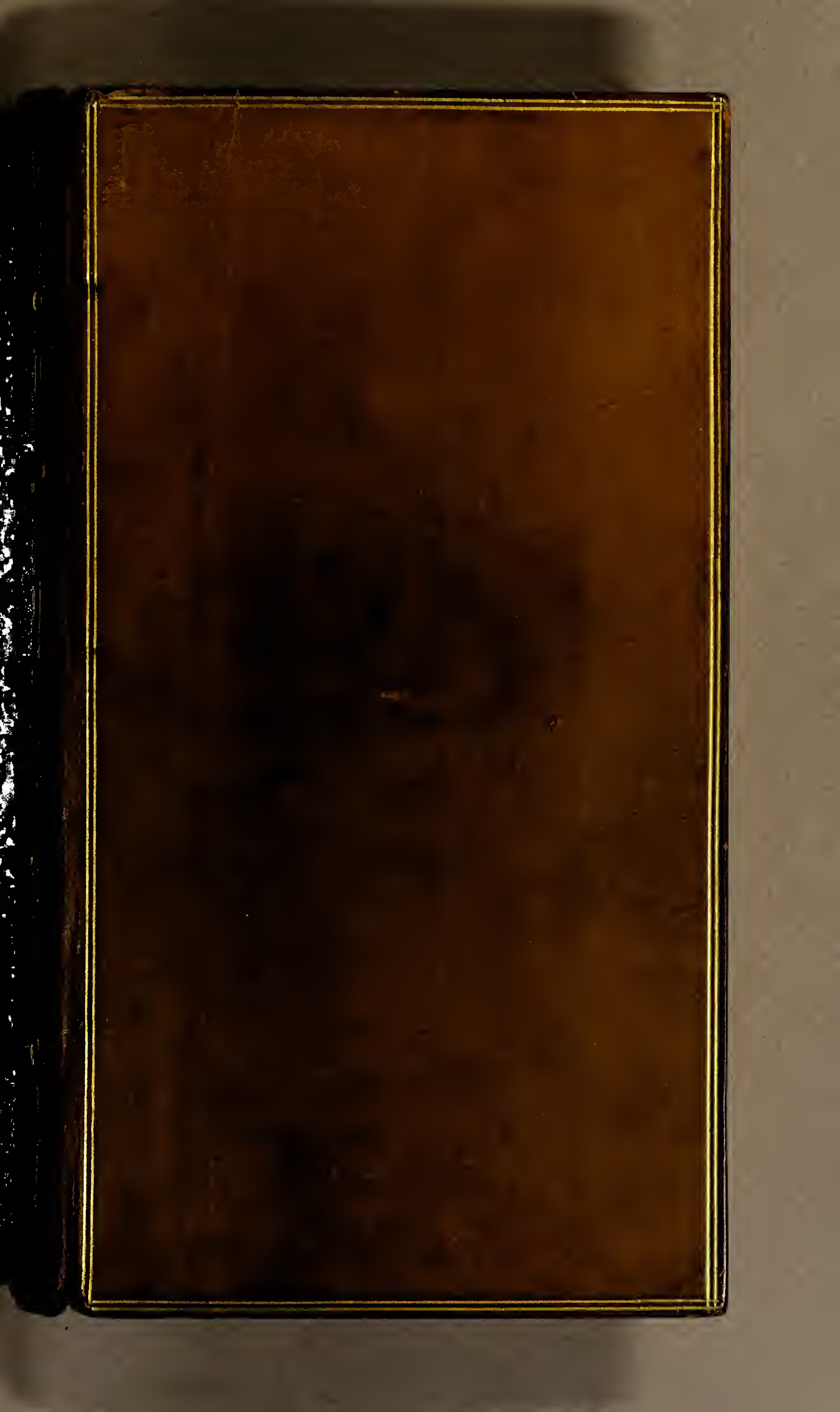
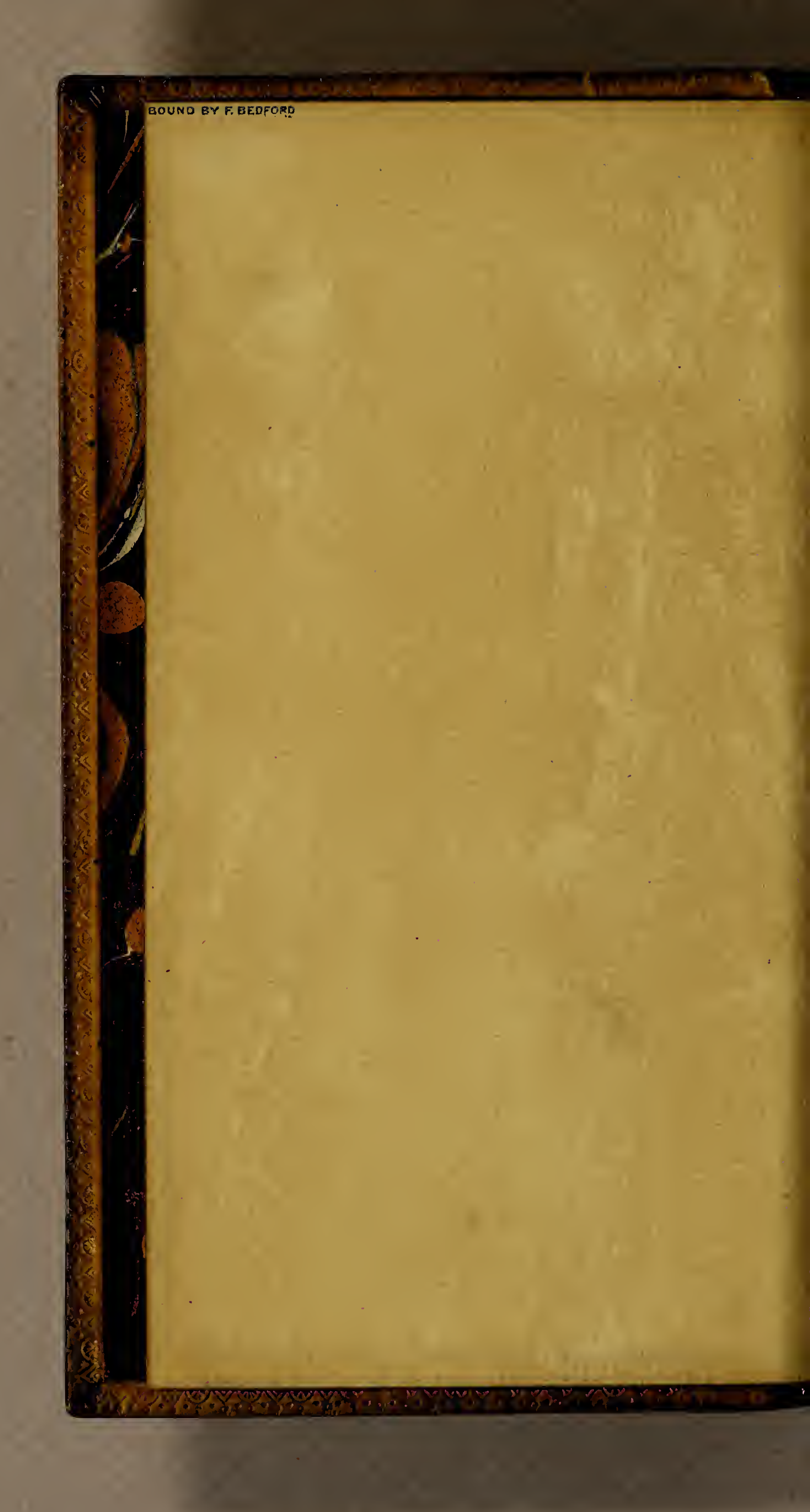
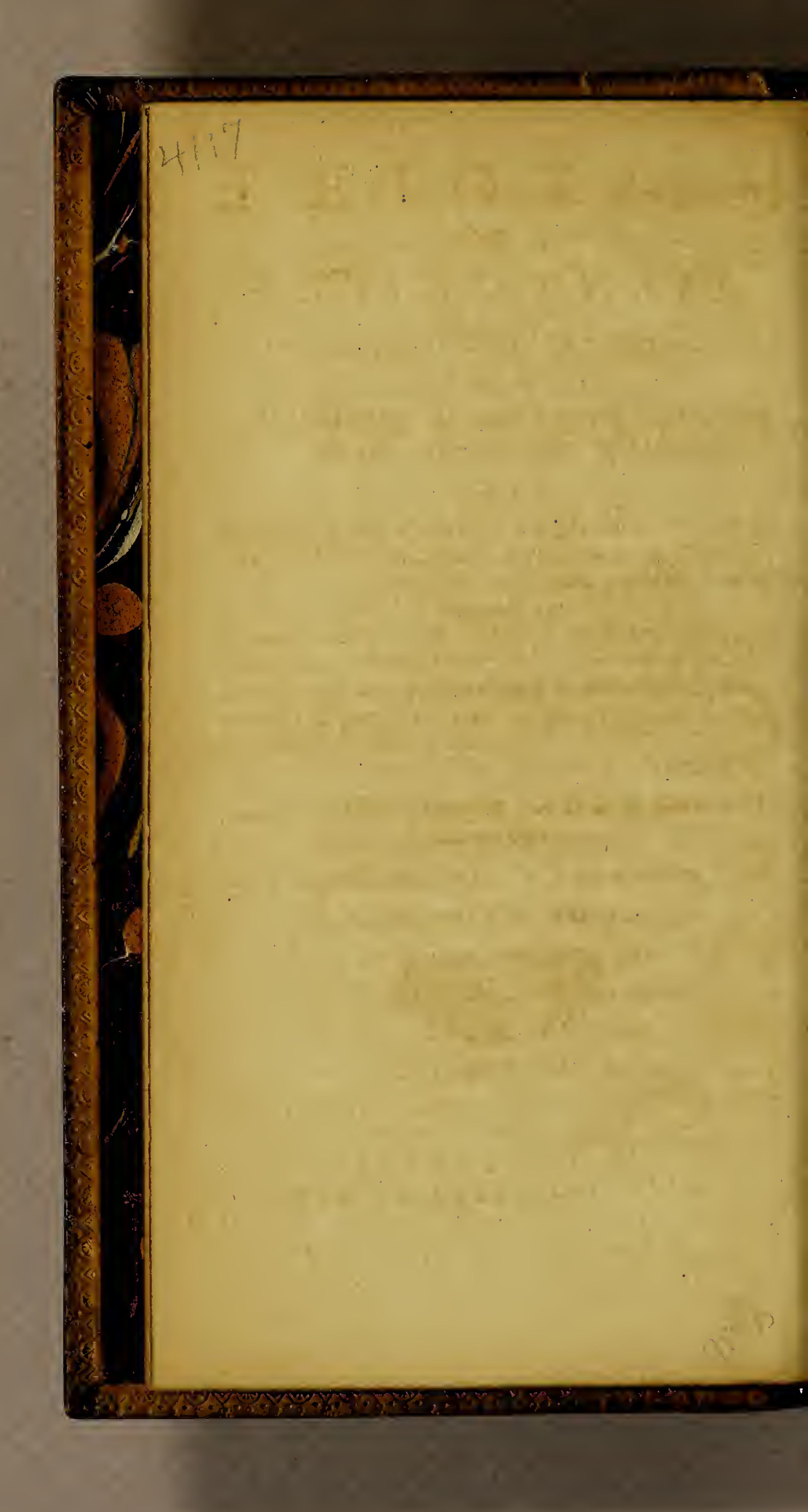



GAUDEO
John Carter Brown.




BOUND BY F. BEDFORD


4117

HISTOIRE
DES
AVANTURIERS
QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES,

CONTENANT

CE QU'ILS ONT FAIT DE PLUS REMARQUABLE DEPUIS VINGT ANNÉES.

AVEC

La Vie, les Mœurs, les Coûtumes des Habitans d Saint Domingue & de la Tortuë, & une Description exacte de ces lieux ;

Où l'on voit

L'établissement d'une Chambre des Comptes dans les Indes, & un Etat, tiré de cette Chambre, des Offices tant Ecclesiastiques que Seculiers, où le Roy d'Espagne pourvoit, les Revenus qu'il tire de l'Amerique, & ce que les plus grands Princes de l'Europe y possedent.

Le tout enrichi de Cartes Geographiques & de Figures en Taille-douce.

Par ALEXANDRE OLIVIER OEXMELIN.

TOME SECOND.

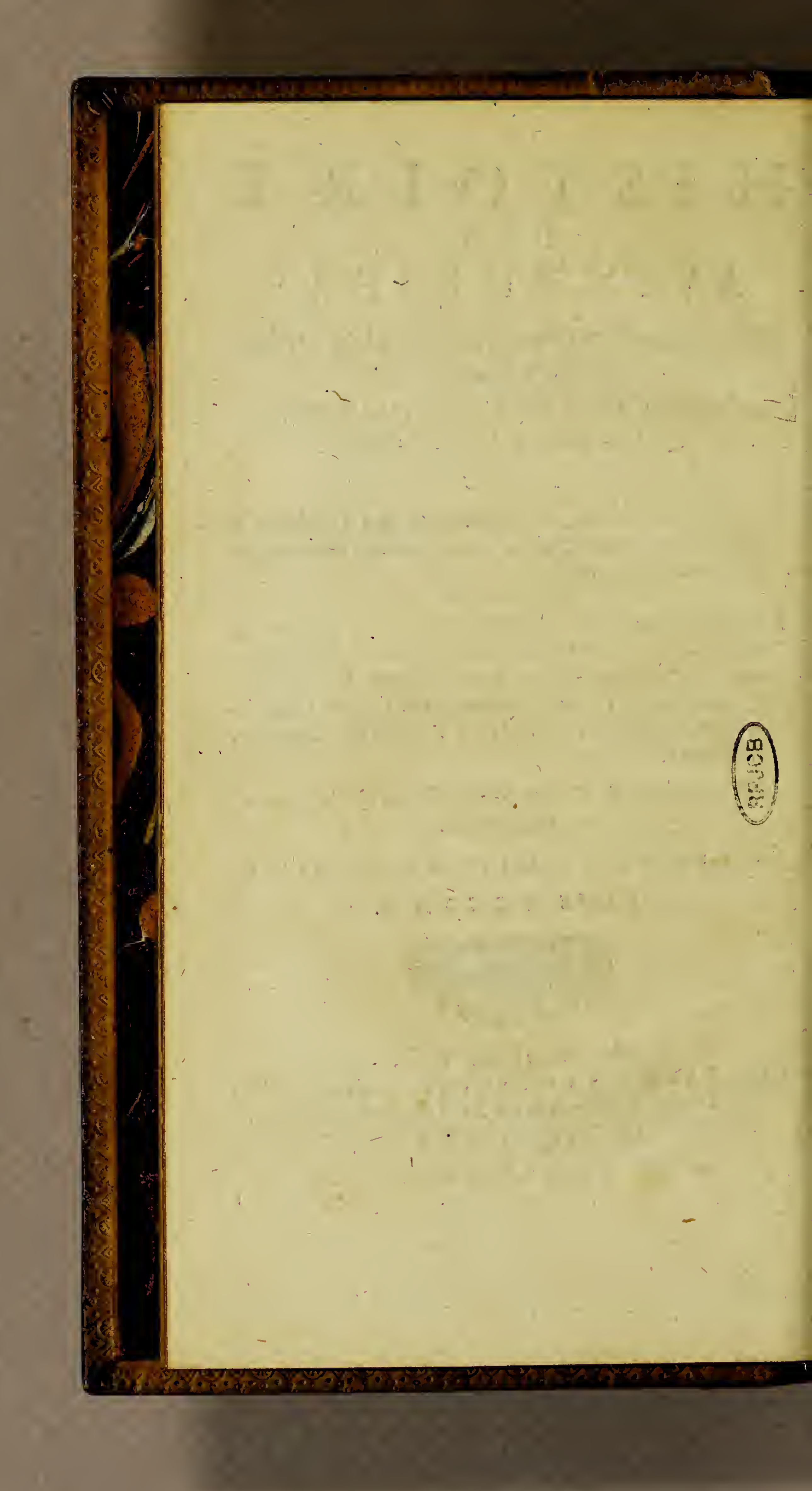


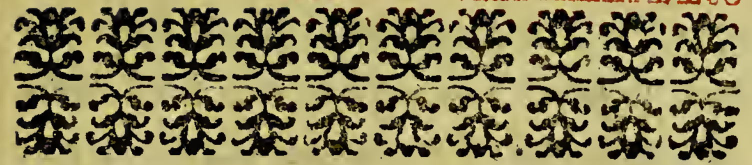
A PARIS,

Chez JACQUES LE FEBVRE, au dernier pillier Grand' Salle, vis-à-vis les Requestes du Palais.

M. DC. LXXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





AVIS IMPORTANT POUR LE TOME SECOND.

COMME les expeditions de Morgan ont fait grand bruit dans le monde, on ne doute point qu'on ne se soit empressé d'en publier beaucoup de Relations : sur tout dans les païs Etrangers, qui reçoivent & qui impriment indifferemment toutes sortes de copies ; Qu'elles soient *defectueuses*, *mal écrites*, *satyriques & mesme inju-*

rieuses, n'importe, tout leur est bon, pourveu que ce soit des Avantures d'éclat & de reputation, qui le plus souvent n'ont point de suite, encore moins de vray-semblance.

Voilà justement ce que l'on a fait pour ce qui regarde Morgan. On n'a pas manqué d'amasser dans un Recueil plusieurs faits douteux, & encore plus mal digerez, d'y mettre le nom de Morgan, & de nous donner cela pour son Histoire veritable.

C'est pourquoy l'on declare icy, non pas pour faire connoître cette erreur, elle est trop grossiere pour ne la pas connoistre; mais pour rendre témoignage à la verité. On declare donc, que non seulement l'Histoire dont il s'agit; mais encore toutes les autres, qui sont renfermées dans cet Ouvrage, sont composées

ſur des memoires auſſi indubitables, qu'autentiques. Celuy qui en eſt l'Autheur n'ayant jamais abandonné Morgan dans toutes ſes entrepriſes, dont il fait un recit fidele, & raporte chaque évenement dans l'ordre, dans le temps & dans les circonſtances qu'il eſt arrivé; où l'on voit enfin qu'il parle des choſes en homme qui s'eſt trouvé dans l'occaſion, & qui a tout veu luymeſme: En ſorte qu'il nous donne une bonne Hiſtoire de la vie de ce fameux Avanturier, dont juſqu'à ce jour l'on peut dire, qu'on n'a veu que le Roman, & encore un mauvais Roman.

Cela ſuppoſé, le public eſt trop bon juge pour avoir beſoin de l'inſtruire davantage, & l'on eſt perſuadé qu'il luy ſuffira de lire les Relations dont on par-

le, & celles que l'on donne maintenant, pour en apercevoir la difference, & pour eſtre convaincu de ce que l'on vient de dire.



HISTOIRE



HISTOIRE DES AVANTURIERS QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES.

Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE I.

La vie de Morgan insigne Avanturier.



MORGAN est né de la Province de Walles en Angleterre. Son pere estoit un Laboureur aisé : toutefois le fils ne se pouvant reduire aux occupations

Naissance, adresse, bonheur & genie de Morgan.

que le pere luy preſcrivoit, ſe ſauva de ſa maiſon, & paſſa à la Barbade dans les Iſles des Caraibes, qui appartiennent aux Anglois. Ayant demeuré là quelque temps, il entendit parler de la Jamaïque, où il eut envie d'aller. Y eſtant arrivé, il s'embarqua d'abord ſur un Corſaire, où il ne fut pas long-temps ſans faire une priſe qui luy valut beaucoup; ce qui l'anima, & luy donna courage de retourner en courſe.

Il fit trois ou quatre voyages, où il ſe ſignala dans les occaſions, & fut eſtimé entre ſes camarades pour un tres-bon ſoldat. Il s'exerçoit à tirer, & y réüſſiſſoit fort bien. Il eſtoit intrepide & determiné; rien ne l'étonnoit, parce qu'il s'attendoit à tout; & il entreprenoit les choſes avec une aſſurance qui luy répondoit toûjours du ſuccés.

Au bout de quelque temps il ſe trouva fort accommodé du gain qu'il avoit fait tant en courſe qu'au jeu, où il eſtoit fort heureux. Il employa ſon argent à acheter un Bâtiment avec quelques-uns de ſes camarades qu'il aſſocia avec luy. Il devint leur chef, eut de grands avantages dans ſes entrepriſes, & fit pluſieurs captures à la coſte de

Campéche, où il alloit pour l'ordinaire, parce qu'il connoiſſoit parfaitement le pays.

La premiere occaſion où il parut, fut celle que luy donna Manſwelt vieux Corſaire, qui le prit en amitié, & le fit ſon Vice-Amiral. Ce Corſaire avoit reſolu d'aller faire une deſcente en terre ferme, ayant formé une petite Flotte de ſix cens hommes & de quinze Bâtimens, il fut en cet équipage attaquer l'Iſle *Sainte Catherine*, ſituée le long de la coſte de *Coſta Rica*, environ à trente lieuës de la Riviere de *Chagre*, & à douze degrez & trente minutes de latitude Septentrionale. La Garniſon Eſpagnole qui eſtoit ſur cette Iſle, bien retranchée, & en des Forts bâtis à chaux & à ciment, fit une vigoureuſe reſiſtance.

Prise de l'Isle de Sainte Catherine.

C'eſt en ce rencontre que Morgan ſe diſtingua, & fut eſtimé des ſiens, & des ennemis meſmes, pour ſa valeur. Si bien que Manſvvelt gagna l'Iſle avec peu de perte, veu la conſequence de la place. Croiroit-on qu'il ne prenoit cette Iſle qu'à deſſein d'avoir un guide qui le conduiſiſt ſeurement à la Ville de *Nata*, qu'il vouloit piller. Cette Ville eſt à la

mer du Sud, de l'autre costé de l'Istume de *Panama*. Aprés que Mansvvelt eut cherché entre tous les Soldats qu'il avoit pris, il trouva un Mulatre natif de la mesme Ville, qui luy promit de l'y mener. Mansvvelt alloit à Sainte Catherine plûtost qu'ailleurs, chercher un Guide, parce que cette Isle sert aux Espagnols comme de Galere, où ils condamnent tous les criminels à travailler aux Forteresses, & à porter les armes pour le Roy ; & qu'ainsi on y trouve des gens de toutes sortes de nations.

Mansvvelt voyant cette Isle si bien fortifiée, & si importante pour les Avanturiers, à cause qu'elle est proche des Espagnols, & que son Havre est beau, & peut contenir beaucoup de navires à l'abri de tous vents ; resolut de la garder, & fit connoistre son dessein à Morgan, & au sieur de Saint Simon, qui estoit François, & à qui Mansvvelt proposa d'y demeurer comme Gouverneur avec cent hommes moitié Anglois, moitié François. Il l'assura de luy amener du secours de la Jamaïque & de la Tortuë ; luy dit que l'Isle demeureroit toûjours aux deux Nations, où les

Avanturiers se pourroient mieux refugier qu'à la Jamaïque ou à la Tortuë ; qu'à la verité la difficulté n'estoit que d'obtenir une Commission pour la posseder, mais qu'il feroit bien en sorte d'en avoir une.

Saint Simon accepta le Gouvernement, promit à Mansvvelt de s'acquitter de son devoir, & ajoûta qu'il se faisoit fort avec le monde & les munitions qu'il luy laissoit, de garder l'Isle contre toutes les forces que les Espagnols pourroient employer à la reprendre ; ce qui ne luy estoit pas mal-aisé, attendu que cette Isle est non seulement défenduë de quatre grands Forts, & de plusieurs batteries ; mais encore d'elle-mesme, n'ayant que trois endroits accessibles. Il se trouve une petite Isle proche la grande, qui a communication avec elle par le moyen d'un pont ; si bien que cette petite Isle forme comme une espece de Citadelle : d'ailleurs on y peut assez planter des vivres pour nourrir & pour entretenir une Garnison ; & on y trouve de l'eau douce, qui est la principale chose & la plus necessaire à la vie. C'est pour cette raison que les Espagnols l'ont toû-

Force & commodité de l'Isle Sainte Catherine.

jours gardée comme une place importante & avantageuſe à leur deſſein.

Manſvvelt ayant laiſſé Saint Simon comme Gouverneur de cette Iſle, avec les François & les Anglois, car ſa Flotte eſtoit composée de ces deux Nations, il ſe prepara à achever ſon entrepriſe, qui eſtoit d'aller prendre la Ville de *Nata*. Pour cela il fit embarquer la Garniſon Eſpagnole ſur ſes vaiſſeaux, pour la porter à *Puerto Bello*, qui eſt à la coſte de terre ferme, & fort proche du lieu où il vouloit aller. Peu de jours aprés eſtant arrivé à cette coſte, il mit de nuit les priſonniers à terre à deux lieuës de la Ville de *Puerto Bello*, & de là fut le long de la coſte, & entra dans la grande Riviere de *Coëlé*, où il ſurprit la Vigie Eſpagnole, qui eſt toûjours à l'embouchure de cette Riviere, afin de donner avis de tout ce qui paroiſt en mer.

Entrepriſe découverte.

Il crut, ayant pris cette Vigie, n'eſtre point découvert; mais un Indien eſtant proche de là, & ayant oüi le bruit, fut promptement avertir le Preſident de *Panama*, lequel mit auſſi-toſt du monde ſur pied, & vint s'oppoſer au deſſein des Avanturiers, qui ne ſe ſen-

tans pas aſſez forts pour reſiſter, ne s'opiniâtrerent point, & ſe rembarquerent.

Manſvvelt voyant que ſon entrepriſe n'avoit pas reüſſi, tint conſeil avec ſes gens. Alors un des priſonniers Eſpagnols qu'il avoit gardez, dit que s'il vouloit il le meneroit à Cartage, Ville proche de la mer du Zud, fort riche, & ſans défenſe; ſi bien qu'on la pouvoit facilement ſurprendre, parce que les Eſpagnols ne ſe défioient pas qu'on les allaſt chercher juſques là. Cecy fut propoſé à tout le monde, qui en fut content.

Nouveau deſſein propoſé & agreé.

On entreprit donc ce voyage, & on navigea le long de la coſte juſqu'à la Riviere de *Zucre*, qui eſt environ à trente lieuës d'où ils eſtoient. Ils envoyerent un Canot avec vingt hommes, afin de prendre une Vigie qui eſt auſſi à l'embouchure de cette Riviere, avec douze Soldats. Les Eſpagnols ont là quelques habitations, où ils plantent du Cacao: mais comme les Corſaires y font ſouvent des deſcentes, ils commencent à l'abandonner. Le Canot reüſſit bien, & prit la Vigie ſans eſtre découvert; de ſorte que toute la flotte

entra dans la Riviere, hormis quelques vaiſſeaux qui demeurerent à un petit port aſſez prés de là.

Les Avanturiers eſtant à terre, marcherent au plus viſte à Cartage. Les premiers jours ils trouvoient des habitations ſur le chemin, & de quoy vivre, ce qui leur donna du courage; mais cela ne dura gueres, car à meſure qu'ils avançoient, ils ne trouverent plus rien qu'un chemin fort rude dans des bois, des halliers & des montagnes; ce qui les rebuta. Quelquefois ils rencontroient des Indiens portans quelques ſacs de farine, les premiers ſe jettoient deſſus, & n'en vouloient point faire part aux autres. Cela mit de la diſcorde entre les Anglois & les François. Les Commandans Manſvvelt & Morgan, de la Nation des premiers, traittoient fort bien les François, parce qu'ils eſtoient les meilleurs Soldats de leur trouppe, tous gens experimentez, & dont un ſeul eſtoit plus brave que trois Anglois, eſtant mieux armez & plus adroits: cependant quelque bon ordre que ces deux Chefs y apportaſſent, ils ne purent empeſcher cette diviſion, qui ne venoit, comme je l'ay dit, que

Diſſention parmy les Avanturiers.

des vivres, que les uns retenoient ſans en vouloir donner aux autres.

Cette diſſention fut cauſe qu'il fallut rebrouſſer chemin, & abandonner l'entrepriſe. Eſtant revenus au bord de la mer, Manſvvelt ſe rembarqua, & fut à *Sainte Catherine* voir comme Saint Simon ſe comportoit dans ſon Gouvernement. Il trouva qu'il avoit déja travaillé à faire mettre les Fortereſſes en état, & à planter quantité de vivres : ce qui agréa boucoup à Manſvvelt, qui fut à la Jamaïque pour avoir du ſecours: mais le Gouverneur voyant que cela luy eſtoit prejudiciable, luy refuſa le ſecours & la Commiſſion qu'il demandoit, diſant pour raiſon, que le Roy d'Angleterre n'avoit pas de guerre avec les Eſpagnols. Manſvvelt fut à la Tortuë; mais le Gouverneur, qui eſtoit François, luy fit le meſme refus & la meſme réponſe. Il tenta encore toutes ſortes de moyens pour obtenir ce qu'il ſouhaitoit; & pour en venir à bout, il avoit medité d'aller à la nouvelle Angleterre prendre une Commiſſion & du monde pour peupler cette Iſle, mais la mort le prévint, & arreſta tous ſes projets.

Les Eſpagnols, à qui l'Iſle de *Sainte Catherine*, occupée par les Avanturiers, eſtoit de la derniere importance, jugerent qu'ils s'y pourroient tellement fortifier, que rien dans la ſuite ne ſeroit capable de les en chaſſer; & qu'ainſi ils eſtoient en danger de perdre toutes les Indes: c'eſt pourquoy ils reſolurent d'y donner remede avant que le mal augmentaſt; & pour cela ils équiperent une petite Flotte de quatre navires, montez de cinq à ſix cens hommes, ſous le commandement de Dom Joſeph Sanche Ximenes, Major General de la Garniſon de *Puertobello.* Outre cela le Preſident de *Panama*, Dom Juan Perez de Guſman, qui gouvernoit pour lors, trouva moyen de traiter avec Saint Simon, lequel voyant qu'il ne luy venoit point de ſecours, n'en fit aucune difficulté; & de cette maniere les Eſpagnols en arrivant eſtoient ſeurs de leur fait, & n'eurent pas beaucoup de peine à ſe rendre les maiſtres de cette Iſle, où bien-toſt aprés ils firent des feux de joye de l'avoir repriſe.

Les Eſpagnols reprennent Sainte Catherine.

J'ay eu entre les mains une Relation Eſpagnole de cette expedition, qu'un Ingenieur du Roy avoit faite pour luy

presenter. J'aurois pû la traduire, & en grossir ce volume; mais comme elle n'est remplie que de bagatelles & de rodomontades Espagnoles, je ne m'en suis pas donné la peine, ne voulant rien raconter icy que de veritable, rien qui ne soit agreable aux curieux qui souhaitent d'estre informez de ce pays, & utile à ceux qui y veulent aller.

Quelque temps aprés le Gouverneur de la Jamaïque fit reflexion à ce que Mansvvelt luy avoit proposé, & crut que cette Isle luy pourroit estre d'un grand secours : c'est pourquoy il y envoya un petit Bâtiment avec des munitions, quelques femmes, & une Commission pour Saint Simon : mais il estoit trop tard, car les Espagnols, comme on l'a dit, l'avoient déja reprise; lesquels à la veuë de ce Bâtiment, mirent le pavillon Anglois, & le prirent par cette ruse. Ruse des Espagnols.

Aprés la mort de Mansvvelt, Morgan devint le premier de tous les Avanturiers de la Jamaïque; & comme il estoit estimé parmy eux, ils luy proposerent une entreprise, luy dirent qu'ils le feroient leur Capitaine, & luy obeïroient volontiers. Il songea à cela, &

enſuite il fit ſçavoir à tous les Corſaires qui voudroient aller avec luy, qu'il avoit un deſſein de conſequence : il en avertit auſſi les François & les Anglois, & leur donna rendez-vous à l'Iſle de *Cuba.* Mais afin que le Lecteur puiſſe mieux connoiſtre cette entrepriſe, je vais décrire icy l'état où ſe trouve cette Iſle preſentement.

CHAPITRE II.

Deſcription de l'Iſle de Cuba, comme elle eſt aujourd'huy.

CEtte Iſle eſt ſituée Eſt & Oüeſt, où de l'Orient à l'Occident elle peut avoir de hauteur depuis vingt degrez juſques à vingt-trois de latitude Septentrionale, & trois cens de longitude. Elle a quatre cens lieuës Françoiſes de tour, deux cens de longueur, & cinquante de largeur tout au plus. On y voit de grandes montagnes qui contiennent des mines de cuivre, d'argent & d'or, mais pas une n'eſt ouverte. Elle a quantité de prairies, que les Eſpagnols nomment *Savanas*, remplies de beau-

Mines d'or & d'argent qui n'ont point encore eſté ouvertes.

coup de bétail, tant privé que ſauvage: elle eſt peuplée de beſtes, ſçavoir de Sangliers, de Taureaux & de Chevaux, comme l'Iſle Eſpagnole, & en eſt auſſi remplie.

On y trouve les meſmes arbres, plantes, arbriſſeaux, reptiles, oyſeaux, inſectes, que ſur l'Iſle déja nommée. Quant aux oyſeaux, il y a quantité de Marchands qu'on ne trouve point ſur l'Iſle Eſpagnole, & ſont de deux ſortes: la premiere eſt comme ceux dont j'ay parlé; & la ſeconde, de la meſme groſſeur & couleur de l'Eſpervier, avec un gros bec orangé.

Ces oyſeaux font une grande deſtruction, & ne ſont pas comme les Marchands, qui ne mangent que des beſtes mortes; car ils s'attaquent aux veaux & aux Poulains, qui n'ont pas encore la force de ſe ſauver: mais ils ne peuvent rien faire aux Sangliers, qui courent dés qu'ils ſont nez. Les Eſpagnols ont fait inutilement tout ce qu'ils ont pû pour les détruire, & ne ſçavent d'où ils proviennent, à cauſe qu'on ne trouve jamais leurs nids.

On ne voit point ſur cette Iſle de Corbeaux, comme ſur l'Iſle Eſpagnole;

cela est assez surprenant, & d'autant plus que ces Isles sont proche les unes des autres. On a remarqué que sur l'Isle de la Tortuë, qui n'est qu'à deux lieuës de l'Isle Espagnole, on n'y a jamais pû élever ny nourrir de Corbeaux, quoy que par plaisir plusieurs en ayent apporté; & on n'a pû sçavoir ce qu'ils sont devenus, s'ils sont en allez, ou morts.

Proprietez & avantages de cette Isle.

Les Indiens sauvages de l'Isle Saint Dominique ont voulu peupler celles de Saint Vincent, de la Tortuë, & de Cuba, de Serpens qu'ils ont apportez des Isles de Ste *Lucie*, & de la *Martinique*; & cependant on n'y a point rencontré de ces animaux, quoy que plusieurs Chasseurs François y ayent pris garde. Ils rapportent tous qu'ils n'y en ont jamais vû, & tiennent qu'ils n'y peuvent vivre : c'est ce qui est cause qu'il ne se rencontre point sur cette Isle de *Cuba* aucun animal veneneux.

Cette Isle est entourée d'une quantité prodigieuse de tres-petites Isles, que les Espagnols & les François nomment *Cayes*. Elle a aussi de tres-beaux Ports, Rivieres & Havres, où il se rencontre des Villes fort Marchandes du costé du

Midy vers l'Orient; & trois fameuſes Bayes, qui pourroient contenir grande quantité de navires; ſçavoir *Puerto Eſcondido*, qui veut dire Port caché, parce qu'on n'en voit point l'entrée qui eſt fort étroite: le Port de *Palme* de *S. Iago*, qui eſt tres-beau, & où il y a une Ville de meſme nom, fort marchande, & où il aborde tous les ans pluſieurs navires qui viennent des Iſles *Canaries*, chargez de vin d'Eſpagne, avec toutes ſortes de marchandiſes à l'uſage du païs. Ils échangent ces marchandiſes contre des Cuirs, du Sucre & du Tabac.

Le Gouverneur de cette Ville dépend du Roy directement, & a ſous ſa domination la moitié de l'Iſle, avec le Bourg de *Bayame*, les Villes du *Port au Prince*, de *los Cayos*, & *Baracoa*. Quant à la Juſtice politique & civile, elle dépend de l'Audience Preſidiale de S. Domingue. Il y a un Eveſque, qui a la Juriſdiction Eccleſiaſtique dans l'étenduë du Gouvernement. Tout le commerce que font ces Villes & ces Bourgs, ne conſiſte qu'en Cuirs, en Sucre, en Tabac, & en Confitures ſeches, qui ſe tranſportent en pluſieurs

endroits des Indes de l'Amerique, & mesme en Espagne : Cette Ville a esté autrefois pillée par les Avanturiers de la Jamaïque, quoy qu'elle soit gardée d'un bon Fort qui défend l'entrée de son Port.

Sortant du Port de *Saint Iago*, & allant le long de la Coste, on rencontre une grande pointe qui s'avance en Mer, nommée le *Cap de Crux*, où il est tres-dangereux d'aborder, à cause de la quantité de Ressifs qui sont aux environs : En doublant ce Cap, on entre dans une grande Baye appellée *le Golfe de Saint Iulien*, remplie de quantité de petites Isles, où les Avanturiers viennent souvent racommoder leurs Navires.

Dans le fond de ce Sol est le Bourg de *Bayame* que j'ay déja nommé, & de l'autre costé en suivant la coste est le Port de *Sainte Marie*, qui est celuy de la ville nommée *le Port au Prince*, Ville champestre au milieu de prairies, où les Espagnols ont quantité de Hatos, qui sont des lieux, comme j'ay dit ailleurs, où ils nourrissent des bestes à cornes, pour en avoir le suif & les cuirs. Ils en ont

encore d'autres nommées *Materias*, qui font des lieux où leurs Boucaniers ou Chaſſeurs ſe retirent pour tuer des beſtes ſauvages, & y faire ſecher les cuirs; c'eſt de là que viennent tous les cuirs qu'on eſtime tant en Europe, qu'on nomme de *Havana*, parce que de cette Ville du *Port au Prince* on les porte à la *Havana*, qui eſt la Ville Capitale de cette Iſle, afin d'eſtre embarquées pour l'Eſpagne, où de là ils paſſent dans tous les autres Royaumes de l'Europe.

D'où viennent les cuirs ſi eſtimez en Europe.

Le long de cette meſme coſte on trouve le Bourg du *Saint Eſprit*, & la petite ville de la *Trinité*, qui a un aſſez beau Port, fort acceſſible & commode pour beaucoup de Navires : elle a auſſi une Riviere tres-belle & fort poiſſonneuſe; tout le trafic du Bourg & de cette Ville ne conſiſte qu'en Tabac, qui eſt tres-bon, & ſe tranſporte preſque en tous les endroits des Indes, & meſme en Eſpagne, où, on en fait du Tabac en poudre, qui eſt ce Tabac qu'on a par toute l'Europe, & qu'on nomme Tabac d- Seville.

Dans l'Amerique on en uſe fort peu en poudre, mais tout en fumée. On

fait de ces feüilles de Tabac qui ne ſont point filées comme celuy qu'on nous apporte des Iſles Françoiſes & Angloiſes, des petits boulets roulez que les Eſpagnols nomment *Cigarros*, qui ſe fument ſans pipe. Pluſieurs Navires chargent de ce Tabac tous les ans, ce qui accommode aſſez les Habitans de ces deux places.

A dix ou douze lieuës de la Trinité il y a un Port nommé le *Golphe de Xagua* par les Eſpagnols, & par les François *le Grand Port.* J'avoüe que jamais je n'en ay vû un ſi beau ny ſi commode : Son entrée eſt comme un Canal de la portée d'un canon de trois livres de balles, ſa largeur d'une portée de piſtolet, bordée des deux côtez de rochers, qui ſont auſſi égaux entr'eux, que des murailles faites exprés ; ce qui fait une eſpece de Quay des deux coſtez. Il y a aſſez de profondeur pour y faire entrer les plus grands Navires qui ſe voyent. Au dedans de ce Canal on trouve une grande Baye environnée de terre haute ; cette Baye contient plus de ſix lieuës de circuit, & au milieu il y a une petite Iſle, où les Navires peuvent don-

ner Carene, & y prendre de l'eau, qui eſt la meilleure du monde.

Aux environs de ce Port les Eſpagnols y ont des Parcs, où ils nourriſſent grande quantité de porcs ; ils nomment ces lieux *Coral*, ils ont ordinairement un Païſan avec ſa famille pour gouverner ce Coral, qui conſiſte en trois ou quatre grands Parcs, faits de certains pieux de l'Arbre nommé *Monbain*, leſquels eſtant plantez en terre prennent auſſi-toſt racine, comme les Saulx en Europe, & de cette maniere ils font des palliſſades, qui par ſucceſſion de temps deviennent des arbres. Ils tiennent là dedans leurs porcs qui ne leur coutent rien à nourrir ; car ils ne font ces Coraux qu'en des lieux où il y a quantité de toutes ſortes d'arbres qui rapportent de la ſemence toute l'année, ſi bien que quand l'un finit l'autre commence ; ces arbres ſont Palmiſtes, Lataniers, Brignoliers, Cormiers, Monbains, Mamainniers, Abricottiers, Genipayers, Acomas, & pluſieurs autres dont ces porcs vivent, ſi bien que celuy qui gouverne le Coral, n'a beſoin le matin que de laiſſer aller ces porcs, & le ſoir de les appel-

ler, ils ne manquent jamais de revenir. Quand il n'y a guere de graine, & que tous les arbres n'en fournissent pas également, il leur donne un peu de Millet.

Il y a des Espagnols à qui ces Coraux vallent plus de cinq à six mil écus par an, sans faire grande dépence, mais aussi ils courent risque d'être pillez par les Corsaires, qui viennent en enlever les bestes pour ravitailler les Vaisseaux ; & quoy que cachez au milieu des bois, ils ne laissent pas de les trouver ; car lors qu'ils prennent quelque Espagnol, ils luy donnent la gêne pour luy faire dire où ils sont, & les y mener.

Depuis ce Port de *Xagua* jusqu'à *Matamano* il y a beaucoup de Coraux. Vis à vis de *Matamano* il y a l'Isle de *Pinos*, ainsi nommée à cause des Pins qui sont dessus. Cette Isle n'est point habitée, on y voit seulement quelques Espagnols qui viennent pêcher de la Tortuë ; on y trouve aussi des endroits où les Avanturiers viennent souvent racommoder leurs Vaisseaux.

Cette Isle est pleine de Crocodiles ;

qui ne vont que rarement à l'eau, & sont bien differents de ceux qu'on appelle dans l'Amerique *Cayamans*, car ils ne sentent aucunement le Musc comme eux; & au lieu de fuir les hommes, ils courent aprés, ce qui ne se remarque dans toute l'Amerique, que sur cette Isle seulement. On a veu beaucoup de gens qui en ont esté mangez, comme j'en rapporteray dans la suite un exemple que j'ay veu sur cette Isle. Il y a déja long-temps que les Espagnols l'ont voulu peupler de bœufs & de vaches, mais ces animaux les détruisent; si bien qu'on y en trouve tres-peu.

Crocodiles qui courent aprés les hommes.

Le terroir de cette Isle est sablonneux; c'est pourquoy elle ne produit que des pins, de fort petits arbres, & quantité de grandes herbes, que la chaleur du Soleil fait bien-tost secher. Depuis cette Isle jusqu'au Cap de *Corientes* il y a encore plusieurs Coraux, parce que le païs y est bon & tres-beau. Ce Cap est une pointe à la bande du Sudoüest de cette Isle, où tous les Navires qui y viennent de la Coste du continent de *Caraco* ou de *Cartagene* s'arrestent quelquefois, pour aller en suite

à la *Havana*, de là on va au Cap de *Saint Antoine*, qui eſt à la pointe de l'Occident de cette Iſle, depuis laquelle juſqu'à la *Havana* il y a pluſieurs beaux Ports.

La *Havana* eſt la Ville Capitale de l'Iſle de *Cuba*, & une des plus belles & des plus grandes de toute l'Amerique. On tient qu'il y a plus de vingt-mille Habitans ; c'eſt là que tous les Navires qui navigent d'Eſpagne à l'Amerique viennent moüiller en dernier lieu, afin d'y prendre ce qu'ils ont beſoin pour retourner en Eſpagne. Cette Ville gouverne la moitié de l'Iſle, & a ſous elle, le *Saint Eſprit*, la *Trinité*, *Sancta Crux*, & pluſieurs autres petits Bourgs & Villages. Il y a beaucoup de petits Vaiſſeaux qui navigent à *Campeſche*, *Neuve Eſpagne* & à la *Floride*, où cette Ville fait commerce ; elle a un Gouverneur qui dépend directement du Roy, & une forte Garniſon, avec trois Chaſteaux, deux du coſté du Port, & un du coſté de la terre, ſur une émnence qui commande au Port & à la Ville.

Sancta Crux, pourquoy ainſi nommée : Hiſtoire à cet égard.

Depuis cette Ville juſqu'à la pointe de *Mayeſy*, qui eſt l'Orientale de cet-

te Isle, on n'y rencontre de conside-rable que la fameuse Baye de *Mataça*, où le celebre Pieters Steyn Amiral de Hollande, battit la Flotte des Gallions du Roy d'Espagne, & la prit presque toute en l'an 1627. ce qui remit les Provinces Unies en état de luy faire la guerre, par les richesses immenses dont cette Flotte estoit chargée. C'est en ce lieu que toutes les Flottes des Gallions vont prendre de l'eau, pour en suite passer par le Canal de *Bahama*, afin de retourner en Espagne : Depuis là jusqu'à la pointe de *Mayesy*, on trouve *Sancta Crux*. Voicy pourquoy on luy a donné ce nom.

Lieu où l'on a battu & pris la Flotte des Gallions du Roy d'Espagne, chargez de richesses immenses.

Un Soldat de mauvaise vie de la Province de *Charcas* craignant la Justice qui le recherchoit pour ses crimes, entra bien avant dans ce païs, & fut bien reçu de ceux qui y demeuroient. Le Soldat voyant que ces Habitans souffroient beaucoup à cause d'une grande disette d'eau, & que pour en faire tomber ils faisoient quantité de ceremonies superstitieuses, leur dit que s'ils vouloient faire ce qu'il diroit, qu'aussi-tost ils auroient de l'eau. Ils y consentirent, à l'instant le Soldat fit une grande

Croix, qu'il planta en un lieu éminent, leur disant qu'ils fissent là leur adoration, & qu'ils demandassent de l'eau, ce qu'ils firent. Chose merveilleuse, aussi tost il tomba de l'eau du Ciel en abondance, & depuis ces peuples eurent tant de devotion à la Sainte Croix, qu'ils avoient recours à elle dans tous leurs besoins, & obtenoient ce qu'ils souhaitoient : tellement qu'ils rompirent leurs Idoles, demanderent des Predicateurs & le Baptesme : C'est pourquoy, comme je l'ay déja dit, cette Province a esté appellée jusqu'à aujourd'huy *Sainte Croix* : Ce qui fait voir que Dieu se sert des plus petites choses pour operer les plus grandes, & dés méchans mesmes pour faire le bien, & qu'il ne laisse jamais ces méchans impunis ; car il n'est pas hors de propos d'ajoûter, que ce Soldat dont il s'étoit servi pour faire ce miracle, n'estant pas devenu meilleur, sortit de la Province de *Charcas*, & continuant ses crimes, fut pendu publiquement au *Potosi*.

Aprés *Sancta Crux* on trouve la ville des *Cayes de Baracoa*. Il y a le long de cette coste quantité de petites Isles, nommées les *Cayes du Nord*, où les

Avan-

Avanturiers viennent auſſi ſouvent pour chercher fortune. Ils y prennent des Barques chargées de Cuirs & de Tabac pour la *Havana*, & quand ces Barques viennent, elles ont de l'argent pour achepter ces Marchandiſes ; ce qui accommode fort les Avanturiers, qui s'en ſaiſiſſent. Cela ſuffit pour faire comprendre au Lecteur ce que c'eſt que l'Iſle de *Cuba*.

CHAPITRE III.

La priſe de la ville du Port au Prince par Morgan.

MOrgan, comme j'ay déja dit, voyant Manſvvelt mort, reſolut avec ſon conſeil de faire une deſcente ſur les terres des Eſpagnols ; & pour cet effet, aprés avoir équipé un Vaiſſeau, il donna rendez-vous aux Avanturiers dans les Cayes de l'Iſle de *Cuba* : Dans le peu de temps qu'il fut là, il forma une Flotte de quatre Vaiſſeaux & de ſept cens hommes, qui ſe montrerent tous fort contens de luy, reſolus de

Propoſition de Morgan à ſon Equipage.

le ſuivre & de luy obeïr.

Alors on fit une chaſſe-partie generale, qui contenoit ce qu'on donneroit au Commandant, & aprés à chaque particulier Equipage: On en fit une à l'égard du Capitaine du Vaiſſeau. On mit dans la chaſſe-partie generale, que quiconque feroit quelque mauvaiſe action ſeroit puny, comme de ſe tuer, ou de ſe bleſſer l'un l'autre; ce qui fut fait pour éviter les querelles qui pouvoient naiſtre, comme autrefois entre les deux Nations, ſçavoir l'Angloiſe & la Françoiſe; ce qui avoit empeſché l'execution du deſſein qu'on avoit pris: & comme cette Flotte eſtoit également remplie de ces deux Nations, chacun en tomba d'accord, & tous les Officiers François promirent, que ſi quelqu'un des leurs commettoit quelque choſe qui fût contre l'équité, ils autoriſeroient Morgan à le punir, & meſme luy préteroient main-forte.

Tout eſtant ainſi conclu on tint conſeil, ſçavoir quelle place on devoit attaquer; on propoſa celle de la *Panama*, parce qu'elle eſtoit facile à ſurprendre de nuit, & qu'on pourroit enlever le Clergé & tous les Moynes, aupara-

vant que les Forts fuſſent en état de ſe
défendre, qu'on auroit le temps de ſe
ſauver, & que la rançon qu'on tire-
roit de ces gens-là ſeroit ſuffiſante, &
vaudroit mieux que le pillage que l'on
pourroit faire dans une petite Ville.
Cependant perſonne n'appuya cette en-
treprise ; on propoſa en ſuite le *Port au
Prince*, ville champeſtre de l'Iſle de
Cuba, où l'on dit qu'il y avoit bien de
l'argent, à cauſe qu'il s'y faiſoit grand
commerce de cuirs, & qu'étant éloi-
gnée du bord de la Mer, les Eſpagnols
ne ſe deffiroient point qu'on les vint ja-
mais attaquer, ce qui en faciliteroit
beaucoup la priſe; ce deſſein fut approu-
vé de tous les Avanturiers qui ſe pre-
parerent pour l'executer.

Morgan fit lever l'ancre à tous ſes Bâ-
timens, & la Flotte fut moüiller au
Port de *Sainte Marie*, qui eſt le Port
de la Ville dont nous parlons. Ils ne fu-
rent pas tout contre la terre, de peur
d'eſtre découverts de quelques Chaſ-
ſeurs Eſpagnols qui étoient au bord de
la Mer ; mais ils furent moüiller dans
de petites Iſles qui ſont là tout vis à
vis.

Precautiõ de Morgan pour n'eſtre point découvert.

La nuit, un Eſpagnol qui avoit eſté

Trahiſon d'un Eſpagnol.

quelque temps priſonnier avec les Avanturiers Anglois, ſe jetta à l'eau & nagea à une de ces petites Iſles, & de là à la grande, où il fut vîtement donner avis au *Port au Prince* de ce qui ſe paſſoit ; car depuis le temps qu'il eſtoit avec ces gens, il avoit un peu appris d'Anglois.

Le Gouverneur ſe mit promptement en défenſe ; il ordonna auſſi-toſt à chaque Bourgeois de prendre les armes ; il demanda du ſecours aux lieux voiſins : ſi bien qu'en peu de temps il mit huit cens hommes ſur pied, fit couper tous les arbres qui eſtoient ſur le grand chemin, & faire des embuſcades, afin de repouſſer l'ennemi s'il eſtoit poſſible. Il marchoit à la teſte de tous ces gens dans une grande prairie, & attendoit les Avanturiers, croyant qu'il les empeſcheroit d'aller juſques à la Ville.

Les Avanturiers venant au grand chemin, & trouvant qu'il eſtoit couvert d'arbres qu'on avoit jettez par terre, virent bien qu'ils étoient découverts ; ils ne perdirent pourtant pas courage, ils prirent leur chemin au travers des bois, & en peu de temps arriverent à la *Havana*, ou prairie, où

e Gouverneur eſtoit avec tout ſon monde.

En meſme temps le Gouverneur Eſpagnol les fit entourer de loin par quelque Cavalerie qu'il avoit ; mais cela ne les épouvanta point ; au contraire ils commencerent à battre la quaiſſe, à déployer leurs drapeaux, & à donner à tort & à travers ſur les Eſpagnols, qui tinrent ferme & ſe défendirent bien au commencement ; mais voyant que les Avanturiers ne portoient preſque pas un coup à faux, ils prirent la fuite & ſe refugierent dans leur Ville, où renfermez dans les maiſons ils tiroient par les feneſtres.

Avanturiers entourez de la Cavalerie Eſpagnole.

Défaite & fuite des Eſpagnols.

Les Avanturiers voyant cela firent mine de vouloir brûler la Ville, & ils l'auroient fait, ſi alors les Eſpagnols ne ſe fuſſent rendus. On les chaſſa dans la grande Egliſe, où on les tint priſonniers. Cependant les Avanturiers pilloient tant qu'ils pouvoient, trouvoient aſſez dequoy dans les maiſons, mais il n'y avoit point d'argent, car les Eſpagnols l'avoient ſerré ; & malgré l'embarras où les jette le ſoin de ſe deffendre, ils ne manquent jamais de prevoyance à cet égard. Les Avanturiers

donnerent la gêne à plusieurs Espagnols, pour leur faire confesser où étoit leur argent : Les Moynes s'étoient sauvez, si bien qu'on n'en pouvoit prendre, quoy qu'on allast tous les jours en party, d'où l'on emmenoit des prisonniers.

Morgan & les siens ayant demeuré en cette petite Ville quinze jours, fit demander aux principaux prisonniers qu'il avoit la rançon de Ville, ou sinon qu'il la brûleroit ; ils députerent quelques-uns des leurs qui apporterent la rançon, & outre la somme qu'ils donnerent, ils amenerent encore au Port de *Sainte Marie*, où estoient les Vaisseaux de Morgan, cinq cens Vaches qu'il avoit demandées pour les ravitailler ; car son dessein estoit de faire encore quelque descente ailleurs, n'estant pas satisfait de ce qu'il avoit pris *au Port au Prince*, qui ne pouvoit pas monter à grand' chose.

Les Avanturiers demeurerent encore quelque temps au bord de la Mer au Port de *Sainte Marie*, pour tuer ces Vaches & les saler. Cependant ils se divertissoient & joüoient, car ces gens sont de fort bonne humeur quand ils

ont fait capture. Il y avoit pourtant toûjours quelques François & quelques Anglois qui querelloient ensêmble ; mais l'accord fait entre les deux Nations les tenoit en bride l'un & l'autre, quoy que cela n'empeschast pas que deux ayant eu quelque differend ne se fissent un appel ; & l'Anglois ne se jugeant pas si fort que le François, qui estoit tres-adroit à tirer, en allant au lieu qu'ils avoient choisi pour se battre, l'Anglois donna un coup de fusil au François par derriere, qui le renversa mort. Les François s'en estant apperçus furent s'en plaindre à Morgan, qui condamna l'Anglois, & luy fit casser la teste en presence de tous ceux de sa Nation, dont quelques-uns n'estoient pas contens. Cependant cela se passa sans plus de bruit, & chacun fut satisfait d'un costé & d'autre, ou du moins fit semblant de l'estre.

Appel d'un Anglois à un François. Punition exemplaire.

Les Espagnols n'ayant pas achevé de payer la rançon de la Ville, faisoient attendre Morgan, disant que le monde étoit dispersé, & qu'ils ne pouvoient pas si-tost apporter cette somme ; mais quelques-uns des gens de Morgan ayant esté en party amenerent un Esclave

Lettres interceptées.

noir prisonnier, lequel avoit des lettres pour ceux du *Port au Prince*, que le Gouverneur de *Saint Iago* leur écrivoit, par lesquelles il leur donnoit avis de prolonger le plus qu'ils pourroient le payement de la rançon, & que dans peu il viendroit les secourir luy-mesme en personne, avec assez de monde pour deffaire entierement leurs ennemis.

Morgan ayant vû & examiné cette lettre, pressa les Espagnols qu'il avoit en ôtage pour la rançon : cependant il fit embarquer le butin qu'il avoit déja fait, de peur d'inconvenient : & voyant que les Espagnols le payoient toûjours de bonnes paroles, sans en pouvoir tirer autre chose, il se hasta de saler & faire embarquer la viande, afin de se tirer de là ; car il n'aimoit pas à se battre, à moins qu'il n'y eust de quoy gagner.

Morgan & ses gens s'embarquerent donc ainsi, sans attendre le Gouverneur de *Saint Iago*, qui eust voulu peut-estre partager le butin avec eux, ou leur oster : De là ils furent sur une petite Isle, pour voir à quoy montoit leur prise, & ils trouverent qu'ils avoient bien cinquante à soixante mille écus, tant en argent monnoyé que rom-

A quoy monte le Butin.

pu, ſans le pillage d'étoffe & ſoye, de toiles & autres marchandiſes qui montoient encore à beaucoup plus que cela. Ils partagerent ces choſes, & n'eurent chacun que ſoixante ou quatre-vingts écus; ce qui eſtoit bien peu, & ne ſuffiſoit pas pour payer leurs dettes.

Morgan, qui non plus que bien d'autres, n'avoit pas envie de retourner à la Jamaïque avec ſi peu de choſe, propoſa un nouveau deſſein, afin de faire une autre deſcente, & une priſe plus conſiderable. Tous les Anglois en étoient d'accord, mais beaucoup de François mécontens de cette Nation ne voulurent pas; & comme ils avoient leurs propres Equipages & leurs Bâtimens, ils ſe ſeparerent, & aimerent mieux aller en courſe croiſer, que de ſuivre Morgan, quoy que perſonne ne ſe plaignît jamais de luy, parce qu'il ſe montroit toûjours affectionné pour eux, & les protegeoit en des choſes meſmes, où ils n'avoient pas trop de raiſon; ce qui donnoit auſſi de la jalouſie aux Anglois. De ſorte que Morgan voulant contenter tout le monde, ne contenta perſonne.

Anglois & François ſe ſeparent.

Chapitre IV.

La prise de Puerto-Bello dans l'Istume de Panama, par Morgan.

QUoy que les François eussent quitté Morgan, il ne laissa pas de poursuivre le dessein qu'il avoit de faire encore une autre descente. Il proposa à ses gens d'aller attaquer la ville de *Puerto-Bello*, & leur representa que quoy que la place fût forte, il y auroit moyen de la surprendre, & qu'en cas que cela manquast on pourroit se retirer. Tout le monde consentit à sa proposition, ils ne demandoient que de l'argent, & ils jugeoient bien qu'en prenant cette Place, ils ne pourroient manquer d'en avoir, parce qu'elle est une des plus riches des Indes, mais aussi une des plus fortes.

Estant donc tous dans cette resolution, & Morgan plus que pas un de se signaler, & d'acquerir du bien, car il en avoit besoin pour entretenir la dépense qu'il faisoit quand il estoit à la Jamaïque. Il fit lever l'ancre à toute sa

Flotte, qui eſtoit de huit petits Vaiſſeaux. Eſtant en Mer il rencontra encore un Avanturier de la Jamaïque qui revenoit de *Campeſche*. Il luy demanda s'il vouloit eſtre de la partie, & luy découvrit ſon deſſein, l'autre y conſentit volontiers; ſi bien qu'avec ce Vaiſſeau, qui fut un des plus grands de ſa Flotte, il s'en trouva neuf, & le nombre de quatre cens ſoixante & dix hommes, dont il y avoit encore beaucoup de François mélez dans les Equipages Anglois. Les choſes en cet état, Morgan fit voile vers *Porto-bello*. C'eſt une petite Ville baſtie ſur le bord de la Mer Oceane du coſté du Nord de l'Iſtume de *Panama*, à la hauteur de dix degrez de latitude Septentrionale. Elle eſt ſcituée ſur une Baye, à l'embouchure de laquelle il y a deux Châteaux qui ſont tres-forts; ſi bien qu'il n'y peut rien entrer ſans paſſer devant ces Chaſteaux. Il y a encore un Fort ſur une petite éminence qui commande à la Ville. Les Galions du Roy d'Eſpagne viennent tous les ans là, pour charger l'argent que l'on mene des mines du *Perou* à *Panama*, & qui eſt apporté par terre à cette Ville ſur des

Un Vaiſſeau Avanturier ſe joint à Morgan.

mulets, afin d'y estre chargé pour l'Espagne.

Toutes les Marchandises qui en viennent pour le Perou, y sont aussi déchargées & portées par la mesme voye des mulets à *Panama*, pour estre chargées sur des Gallions de la Mer du Sud, & reportées au *Perou*, à *Chily* & autres lieux appartenans au Roy d'Espagne, dans cette grande Mer, où il est le seul Roy de toute la Chrestienté qui y aye des Colonies; il n'y a proprement en ce lieu que les Magazins pour mettre les Marchandises; car ceux à qui elles appartiennent demeurent tous à Panama, ne pouvant pas séjourner là à cause que le lieu est déplaisant & mal sain, estant entouré de montagnes qui cachent le Soleil & l'empeschent de purifier l'air.

Magazins du Roy d'Espagne.

Il ne laisse pas d'y avoir toûjours quatre cens hommes capables de porter les armes, outre la garnison qui est toûjours de trois à quatre cens Soldats pour garder les Forts & la Ville. Il y a un Gouverneur qui dépend du President de *Panama*, & outre cela deux Castillans, c'est à dire Gouverneurs de Chasteaux, qui dépendent directement du Roy d'Espagne.

Quand ſes gallions arrivent là, ce lieu eſt comme une Foire, où les Marchands abordent de tous coſtez. Ceux qui viennent d'Eſpagne, y deſcendent, & y loüent des chambres & des boutiques; & ceux qui viennent du coſté de la mer en font de meſme. Ceux qui ont des maiſons en ce lieu, font plus grand profit que pas-un Marchand: car il n'y a ſi petite chambre ou boutique qui ne donne quatre ou cinq cens écus tout au moins de loüage, pour ſix ſemaines ou deux mois au plus que les Gallions ſéjournent en ce lieu, où l'on n'oſeroit demeurer davantage, à cauſe des maladies qui y ſurviennent en telles occaſions.

Voilà ce que je puis dire de plus certain de la Ville de *Puertobello*, il ne reſte qu'à faire voir de quelle maniere Morgan y eſt entré, & s'en eſt rendu maiſtre avec ſi peu de forces.

Conduite de Morgan pour la priſe de Portobello.

Par bonheur Morgan avoit un Anglois avec luy, qui peu de temps auparavant priſonnier à *Puertobello*, s'en eſtoit échapé par je ne ſçay quel moyen, & ſçavoit parfaitement bien les détours de cette coſte. Ce n'eſt pas que Morgan les ignoraſt, mais il ſe laiſſoit toûjours

conduire par celuy-cy, à cause qu'il y avoit esté plus long-temps que luy.

Cet homme fit en sorte que la Flotte de Morgan arriva sur le soir au port de *Naos*, où il n'y a personne, & qui n'est éloigné de *Puertobello* que de douze lieuës. De là ils navigerent le long de la coste, à la faveur d'un petit vent de terre, qui s'éleve la nuit, jusqu'à un port qui n'est qu'à quatre lieuës de ce dernier, qu'on nomme *el puerto del Ponton*.

Dés qu'ils y furent arrivez, ils se débarquerent viste tous, se jetterent dans leurs canots, & ramerent avec le moins de bruit qu'ils purent jusqu'à un lieu nommé *el Estera de Longalemo*, où ils mirent pied à terre. Environ sur le milieu de la nuit chacun prepara ses armes, & en cet état ils s'avancerent vers la Ville, conduits par cet Anglois, qui sçavoit parfaitemẽt bien les chemins.

Sentinelle enlevée & menée à Morgan.

Ayant marché un peu de temps, il les fit arrester, & fut luy quatriéme à une Sentinelle avancée, qu'il enleva sans faire aucun bruit, & sans estre découvert. Il amena cette Sentinelle à Morgan, qui luy dit que la Garnison de la Ville estoit en bon état, mais qu'il y

avoit peu de Bourgeois, & qu'aſſurément il la pourroit piller malgré les Fortereſſes. Morgan fit lier ce priſonnier, & ſervir de guide, le menaçant, s'il les conduiſoit mal, que ſa vie en répondroit; & qu'au contraire, s'il les menoit bien, ils luy donneroient recompenſe, & l'emmeneroient avec eux, afin que les Eſpagnols ne luy fiſſent aucun mal.

Ce priſonnier marcha devant, & tâcha de faire le mieux qu'il put; mais il luy fut impoſſible d'éviter une Redoute remplie de Soldats, dont il avoit eſté du nombre; qui l'eſtant venus relever, & ne le trouvant pas, jugerent bien qu'il y avoit quelque choſe qui n'alloit pas bien; de ſorte que cette redoute allarmée eut connoiſſance des Avanturiers. Morgan y envoya le priſonnier, pour leur dire de ſe rendre ſans faire de bruit, ou qu'il ne leur donneroit point de quartier: mais ils ne voulurent rien entendre, & commencerent à tirer avec quelques pieces de canon, & avec leurs mouſquets, pour avertir au moins la Ville, & obliger les Bourgeois & la Garniſon à les venir ſecourir avant que les Avanturiers les

eussent pris. Mais cela ne dura pas si long-temps, car une partie des Avanturiers passa la Redoute pendant que l'autre la fit sauter avec tous les Espagnols qui estoient dessus.

Avanturiers font sauter la Redoute.

Ils arriverent de cette maniere à la Ville, comme l'aurore commençoit à paroistre, & trouverent la pluspart des Bourgeois encore endormis, & qui ne sçavoient ce que cela vouloit dire. La Garnison s'estoit retirée dans les Forts, & commençoit déja à canoner sur la Ville. Nos Avanturiers ne s'amuserent point à piller; mais ils furent vîtement aux Couvents, où ils prirent les Religieux, & les femmes qui s'estoient refugiées avec eux, pendant qu'une partie d'eux faisoit des échelles pour escalader les Forts. Ils tenterent d'en prendre un en voulant en brûler les portes; mais estant de fer, cela ne reüssit point: de plus, quand ils approchoient contre leurs murailles, les Espagnols jettoient des pots pleins de poudre, ausquels ils avoient attaché des méches ardentes. Cela brûla beaucoup des Avanturiers, qui n'avoient aucun avantage que lors qu'un Espagnol paroissoit à une embrazure, c'estoit un homme de moins.

Morgan enleve les Moines & les femmes refugiées dans les Couvents.

Attaque des Forts, resistance des assiegez.

Pendant

Pendant que les uns eſtoient ainſi occupez, les autres travailloient à grande force pour faire les échelles, qui furent bien-toſt preſtes. Morgan leur fit dire que s'ils ne vouloient pas ſe rendre, il alloit faire mettre des échelles portées par les Religieux & par les femmes, & qu'il ne leur donneroit point de quartier. Ils répondirent qu'ils n'en vouloient pas auſſi. Alors Morgan executa ce qu'il avoit dit, pendant qu'une partie de ſon monde prenoit garde aux embraſures, pour empeſcher les Eſpagnols de charger leur canon, n'en chargeant aucune piece qu'il ne leur en coûtaſt ſept ou huit hommes pour le moins. Il eſt vray que les Avanturiers, qui n'eſtoient nullement couverts, perdoient auſſi bien du monde.

Morgan contraint les Moines & les femmes qu'il avoit pris, de porter des échelles pour monter à l'eſcalade.

Ce combat avoit déja duré depuis la pointe du jour juſqu'à Midy que les échelles furent preſtes : on les fit porter auſſitoſt par les femmes, par les Moines, & par les Preſtres, croyant que quand ceux qui eſtoient dans les Forts verroient cela, ils ſe rendroient, de peur de bleſſer des gens conſacrez à Dieu : mais au contraire ils ne laiſſerent pas de tirer comme auparavant. Les Religieux

leur crioient de ſe rendre, leur remontrant que c'eſtoit leurs freres qu'ils maſſacroient; mais tout cela ne les toucha point.

Quand on poſa les échelles, ils jetterent une ſi grande quantité de pots à feu, qu'il y eut beaucoup de monde brûlé tant des Eſpagnols meſmes de la Ville, que des Avanturiers. Les échelles eſtant poſées, quelques Eſpagnols voulurent paroiſtre pour empeſcher l'eſcalade, & precipiter du haut en bas ceux qui ſeroient montez : mais les Avanturiers qui ſoûtenoient les aſſaillans, tuerent tous les aſſiegez qui parurent ſur les murailles. Ainſi les aſſaillans monterent genereuſement, munis de grenades, de piſtolets, & chacun d'un bon ſabre, & d'un courage plus ſeur que tout cela.

Les Avanturiers prennent les Forts d'aſſaut.

Ils jetterent d'abord quantité de grenades dans le Fort, qui firent grand effet; & puis le ſabre & le piſtolet à la main ils ſauterent dedans malgré les Eſpagnols, qui les repouſſoient avec des piques, & en jettoient à la verité quelques-uns de haut en bas. Dés que les Eſpagnols virent que leur canon leur eſtoit inutile, ils auroient dû ſe

rendre, mais ils ne voulurent pas, particulierement les Officiers, qui contraignirent les Soldats de se battre jusqu'à la fin.

Les Avanturiers se voyoient maîtres du premier Fort, qui paroissoit le plus avantageux, parce qu'il estoit sur une petite éminence, & commandoit à l'autre bâti seulement pour défendre l'entrée du port : cependant il falloit encore le gagner pour faire entrer leurs vaisseaux ; car ils estoient obligez de sejourner là, à cause de la quantité des blessez qu'ils avoient. Ils furent donc à l'autre Fort, qui tiroit toûjours, mais sans beaucoup d'effet ; & sommerent le Gouverneur de se rendre, & qu'on luy donneroit quartier ; mais il n'en voulut rien faire non plus que les autres ; si bien qu'ils furent obligez de prendre ce Fort de la mesme maniere que le premier, & pourtant avec plus de facilité ; car le canon de celuy-cy leur servit si bien, qu'il ne put pas resister long-temps, quoy que les Officiers de ce second Fort se défendissent aussi vigoureusement que ceux du premier, & se fissent tous tuer, disant qu'il valoit mieux mourir dans cette

Les Espagnols combattent jusqu'à l'extremité.

occasion que sur un échafaut, & ce fut ce que le Major Castillan répondit à sa femme & à sa fille, qui le sollicitoient de se rendre.

Les Avanturiers estant maistres de ces deux Forts, le reste ne tint gueres; si bien qu'environ trois heures aprés midy le combat se termina par la victoire qui demeura aux Avanturiers. Ils renfermerent tous les prisonniers dans un des Chasteaux, mettant les hommes & les femmes chacun à part, & leurs blessez dans un lieu tout proche, & commirent des femmes esclaves pour les garder, servir & solliciter. En suite ceux qui n'avoient point esté blessez commencerent à se donner carriere, & à faire débauche de vin & de femmes tant que la nuit dura; en sorte que s'il estoit venu cinquante Espagnols aussi braves que ceux qui avoient défendu les Forts, ils auroient massacré facilement tous les Avanturiers.

Morgan victorieux fait entrer ses vaisseaux dãs le port.

Le lendemain matin Morgan fit entrer ses vaisseaux dans le port, pendant que ses gens estoient occupez à piller la Ville, & à amasser l'argent qu'ils trouvoient dans les maisons, & l'apportoient dans le Fort. Il donna encore

ordre de reparer les débris des Forts, & de remettre le canon en état, afin que s'il venoit quelque secours, il pust se défendre.

Aprés qu'ils eurent amassé tout ce qu'ils avoient trouvé, ils presserent les principaux Bourgeois d'avoüer où leur argent estoit caché. Ceux qui ne vouloient rien dire, & peut-estre n'avoient rien, furent mis à la gênne si cruellement, que plusieurs en moururent, & d'autres en furent estropiez. Les Avanturiers ménagerent si peu, & firent dans l'abord un tel degast des vivres qu'ils trouverent dans ce petit lieu, à qui la campagne fournit abondamment les choses necessaires à la vie, qu'ils n'y eurent pas esté quinze jours sans mourir de faim, & manger les Mules & les Chevaux.

Avanturiers reduits à de grands besoins, par leurs degasts.

Quelques-uns d'eux alloient à la chasse, pour tuer des Bœufs ou des Vaches qui sont aux environs de cette Ville; & quand ils en apportoient, ils les gardoient pour eux, & donnoient aux prisonniers de la chair de Mule, qui leur sembloit bonne, car la faim les pressoit tellement, qu'ils eussent mangé des choses beaucoup plus mauvaises

Cependant la méchante nourriture, & l'impureté de l'air, causée par la quantité des corps morts jettez à quartier, & qui n'estoient couverts que d'un peu de terre, causerent bien des maladies parmy les Avanturiers, qui d'abord s'estoient remplis de vin, & plongez dans la débauche des femmes, si bien qu'ils mouroient tout à coup, & les blessez ne réchapoient gueres.

Differente mort des vainqueurs & des vaincus.

D'autre costé les Espagnols incommodez, & à l'étroit, s'empestoient les uns les autres, & mouroient bien differemment que les Avanturiers : car ceux-cy estoient tuez par l'abondance, & ceux-là par la disette, eux qui avoient coûtume de se nourrir delicatement, & d'avoir du Chocolat bien preparé deux ou trois fois par jour, se voyoient reduits non seulement à manger un morceau de Mule, sans pain, mais encore à boire de méchante eau, n'ayant pas le temps ny le moyen de la rendre bonne, en la purifiant à leur ordinaire, & la faisant passer au travers de certaines pierres qu'ils ont à cet effet.

Les Avanturiers ne se précautionnoient pas mieux qu'eux à cet égard, beuvant cette eau telle qu'ils la trou-

voient ; ſi bien que ces deux ſortes de gens preſſez de tant de maux, n'aſpiroient qu'à l'éloignement des uns & des autres : les Avanturiers ne pouvant plus ſouffrir les incommoditez du pays, & les Eſpagnols les Avanturiers.

Efforts du Preſident de Panama, pour delivrer Portobello.

Le Preſident de *Panama*, qui avoit eu nouvelle de la priſe de *Portobello*, tâcha d'amaſſer quelques trouppes pour en venir chaſſer les Avanturiers. En effet, il s'achemina, dit-on, avec plus de quinze cens hommes, pour ſecourir cette Ville. Morgan ſçachant cela, fit tenir ſes navires preſts à mettre à la voile, en cas qu'il euſt du deſſous, pour ſe ſauver avec le pillage, qui eſtoit déja embarqué par ſon ordre. Il eut avis par un eſclave que ſes gens avoient pris à la chaſſe, que le Preſident de *Panama* venoit.

Morgan tient conſeil.

Morgan tint conſeil, où il fut arreſté de ne pas quitter *Portobello*, qu'on n'euſt fait payer la rançon des Forts & de la Ville, qui pouvoit monter autant que tout ce qu'ils avoient déja. De plus, afin qu'on ne fuſt point ſurpris, on reſolut d'envoyer cent hommes bien armez au devant du Preſident, & qu'on l'attendroit à un défilé où il ne pouvoit

paſſer plus de trois hommes de front. Cela fut executé ; le Preſident vint, mais il n'avoit pas tant de monde comme on avoit dit.

Le Preſident vient, Morgan s'oppoſe à ſon paſſage.

Les Avanturiers qui l'attendoient, l'empeſcherent d'avancer. Il ne s'obſtina pas beaucoup, & differa juſqu'à ce qu'une partie de ſon monde, qui eſtoit demeuré derriere, le joigniſt. Cependant il envoya un homme vers Morgan, avec ordre de luy dire que s'il ne ſortoit au plûtoſt de la Ville & des Forts qu'il marchoit avec deux mille hommes de renfort, & qu'il ne luy donneroit point de quartier. Morgan répondit, qu'il ne ſortiroit qu'à l'extremité, & qu'on ne luy euſt donné deux cens mille écus pour la rançon de la Ville & des Forts, qu'autrement il les démoliroit à la barbe du Preſident.

Il fait ſommer Morgan. Sa réponſe.

A cet effet Morgan envoya deux Bourgeois de *Portobello* vers le Preſident, afin de traiter avec luy de la rançon qu'il pretendoit pour les Forts & pour la Ville. Le Preſident avoit envoyé à Cartagene pour avoir une Flotte, à deſſein de venir par mer aſſieger Morgan, pendant qu'il eſperoit l'amuſer en faiſant compoſer les Bourgeois de

Portobello

Portobello avec luy, ſans toutefois rien executer. Mais comme ordinairement les Eſpagnols ne ſont pas grande diligence, ils ne purent arreſter Morgan plus long-temps, qui les preſſa de prés: ſi bien que les Bourgeois furent obligez de repreſenter au Preſident de *Panama*, qu'il valoit mieux compoſer avec ces gens, luy faiſant voir que c'eſtoient des diables, & avec combien d'ardeur ils avoient pris leurs Forts malgré toute la reſiſtance qu'on y avoit pû faire; puiſque tous les Officiers s'eſtoient fait tuer par deſeſpoir, voyant que ſi peu de gens les contraignoient à rendre des Forts qu'en toute autre occaſion ils auroient pû diſputer à dix fois plus de monde & de forces.

Remontrance des Eſpagnols au Preſident.

Tout cecy conſideré, le Preſident leur donna la liberté de faire ce qu'ils jugeroient à propos. Ils compoſerent donc avec Morgan, & accorderent que dans quatre jours ils luy donneroient cent mille écus pour la rançon des Forts, des priſonniers, & de la Ville; ce qu'il accepta, pourveu qu'ils ne manquaſſent point à leur parole. Le Preſident de *Panama*, nommé *Dom Juan Perez de Guſman*, homme de

Conventions des Eſpagnols avec Morgan.

grand esprit, & fort experimenté dans les armes, & qui avoit commandé en Flandre en qualité de Mestre de camp, estoit surpris d'entendre parler des exploits de ces gens-là, qui sans autres armes que leurs fusils, avoient pris une Ville, où il auroit fallu employer du canon, & faire un siege dans les formes.

Le President envoye des presens & des rafraîchissemens à Morgan.

Il envoya à Morgan quelques rafraîchissemens, & luy fit demander de quelles armes ses gens se servoient pour executer des entreprises de cette nature, & y reüssir comme ils faisoient. Aussi-tost Morgan prit un fusil d'un des François qui estoit dans sa troupe, & l'envoya au President. J'ay déja dit que ces fusils sont faits en France, ont quatre pieds & demy de canon, & tirent une balle des seize à la livre : la poudre dont on les charge, est faite exprés, & ces armes sont fort justes.

Le President fut réjoüi de les voir, & satisfait de la civilité de Morgan, qu'il n'avoit pas crû s'étendre jusqu'à ce point. Il le fit remercier & loüer de sa valeur, disant que c'estoit dommage que des gens comme eux ne fussent employez à une juste guerre au service

d'un grand Prince ; & dans le même temps on luy presenta de sa part une bague d'or enrichie d'une fort belle Emeraude. Morgan ordonna à celuy de qui il la recevoit, de remercier le President, & de luy dire, que pour le satisfaire, il luy avoit envoyé une de ses armes, & que dans peu, pour le réjoüir encore, il luy feroit voir dans sa Ville mesme de *Panama* l'adresse avec laquelle il s'en servoit.

Espagnols payent leur rançon en barres d'argent.

Cependant les Bourgeois de *Portobello* lassez de ces gens, apporterent devant le temps prescrit, la rançon de la Ville, des Forts & des prisonniers, qu'ils payerent en belles barres d'argent. Les Avanturiers ayant receu cette rançon, ne tarderent gueres à décamper, & s'embarquerent au plûtost, sans faire aucun mal que d'encloüer les canons des Forts, de peur que les Espagnols ne tirassent aprés eux ; & ainsi ils quitterent *Portobello*, & firent route pour l'Isle de *Cuba*, où ils arriverent huit jours aprés, & partagerent le butin selon la maniere accoûtumée.

Ils trouverent qu'ils avoient en or & en argent, tant monnoyé que travaillé, & en joyaux, qui n'estoient pas

Partage du butin des Avanturiers.

eſtimez au quart de ce qu'ils valoient, deux cens ſoixante mille écus, ſans compter les toiles, ſoyes, & autres marchandiſes qu'ils avoient priſes dans la Ville, dont ils faiſoient peu de cas: car ils n'eſtiment que l'argent; & lors qu'ils ont fait une priſe, quand elle ſeroit la plus riche du monde, à moins qu'il n'y ait de l'argent, ils ne l'eſtiment pas. Ayant ainſi partagé ce butin, ils vinrent à la Jamaïque, où ils furent magnifiquement receus, & ſur tout des Cabaretiers, qui profiterent le plus avec eux.

Leur retour à la Jamaïque.

CHAPITRE V.

Nouveau deſſein de Morgan. Priſe de Marecaye.

C'Eſt l'ordinaire des Avanturiers de paſſer bien-toſt de l'abondance à la diſette. Ceux-cy qui eſtoient de la même humeur, aprés avoir diſſipé tout leur argent dans la débauche, ne penſerent plus qu'à retourner en courſe, pour en r'avoir d'autre. Morgan, à qui il avoit auſſi manqué, parce qu'il

n'eſtoit pas meilleur ménager qu'eux, & qu'il avoit beſoin de faire une plus grande dépenſe, ſongea à quelque nouvelle entrepriſe pour s'enrichir ; & dans ce deſſein il donna rendez-vous à tous les Avanturiers qui avoient des vaiſſeaux à la coſte de S. Domingue, à un lieu nommé *l'Iſle à la Vache*.

Il donna ce rendez-vous, dans la veuë d'avoir des François dans ſa Flotte, & d'en faire une conſiderable, afin d'attaquer quelque forte place, où il puſt avoir aſſez d'argent pour ſe retirer, & vivre plus tranquille, & plus à ſon aiſe qu'il n'avoit fait juſqu'alors. Il donna ordre meſme à quelques Anglois d'avertir les Avanturiers de la Tortuë, que s'ils vouloient le joindre, il les recevroit bien, & les traiteroit de meſme, empeſchant les mauvaiſes intelligences qui pourroient naiſtre entre l'une & l'autre Nation.

Nouvelle expedition de Morgan.

Les François voyant que Morgan reüſſiſſoit ſi bien dans ſes entrepriſes, & qu'il ne revenoit jamais ſans butin, eurent de l'eſtime pour luy, quoy qu'intereſſée ; ſi bien que pluſieurs ſe rendirent au lieu que Morgan leur avoit marqué. Chacun donc ſe preparoit à

venir, & travailloit au plus viſte à raccommoder ſon Bâtiment, pendant qu'une partie de l'Equipage eſtoit occupée à la chaſſe, afin de ſaler de la viande pour ravitailler les vaiſſeaux juſques à ce que l'on vinſt en quelque lieu Eſpagnol,où l'on en trouvaſt avec moins de peine.

Il forme une Flotte conſiderable.

Peu de temps aprés Morgan vint au rendez-vous, & trouva déja deux vaiſſeaux François qui l'attendoient, à qui il témoigna beaucoup d'affection, & leur promit de les proteger, & de bien vivre avec eux Il arriva dans ce temps un Bâtiment de Saint Malo, nommé *le Cerf volant*, lequel eſtoit venu dans l'Amerique à deſſein de traiter avec les Eſpagnols;& n'ayant pû y reüſſir, il s'étoit armé en courſe, & avoit mis ſur ſon navire pluſieurs Avanturiers de la Tortuë.

Ce Bâtiment eſtoit monté de vingt-deux pieces de canon, & de huit berges de fonte, avec une Barque longue qui l'accompagnoit. Il avoit déja fait quelques courſes vers la coſte de terre ferme, & rencontré un navire Genois apartenant aux *Grilles* : c'eſt une Compagnie de Genois qui ont ſeuls le trafic

des Negres dans les Indes du Roy d'Efpagne. Il avoit attaqué ce navire lequel eftant mieux monté que le fien, & ayant quarante-huit pieces de canon, avec des munitions à l'avenant, s'eftoit défendu, & avoit obligé le *Maloüin* à fe retirer; lequel arriva à cette cofte, pour reparer le dommage que l'autre luy avoit fait.

Deffein de Morgan fur un vaiffeau Maloüin.

Morgan voyant ce navire qui eftoit capable de quelque chofe, fit ce qu'il put pour perfuader le Capitaine Maloüin à venir avec luy: mais comme ce Capitaine ne fçavoit pas bien la methode de traiter avec ces gens de l'Amerique, qui eft autre que celle des peuples de l'Europe, il vouloit faire des conditions differentes, & qu'on n'obferve point dans ce païs là: c'eft pourquoy il n'y reüffit point, & vouloit revenir à la Tortuë prendre quelques marchandifes qu'il y avoit laiffées, & de là paffer en France.

Les Avanturiers François qui eftoient fur fon bord, fçachant fon deffein, fe débarquerent, & fe mirent avec les Anglois. Quelques-uns qu'il avoit irritez, les traitant imperieufement, & comme des Matelots, refolurent de s'en venger

pendant que l'occasion s'en presentoit : & pour cela dirent à Morgan que ce Capitaine avoit pillé un Anglois, en mer, & que de plus il avoit une Commission Espagnole pour prendre sur les Anglois.

Plaintes contre le Maloüin.

Il estoit vray que s'estant trouvé en mer en necessité de vivres, il avoit rencontré un Bâtiment Anglois qui en avoit, & s'en estoit accommodé aprés avoir donné un billet pour s'en faire payer à la Jamaïque, ou à la Tortuë.

Pour la Commission Espagnole, ayant esté moüiller dans le port de *Baracoa*, à la bande du Nordest de l'Isle de *Cuba*, il fit semblant de traiter avec les Espagnols, & pour mieux couvrir son jeu, il dit qu'il venoit demander un passe-port au Gouverneur, afin de prendre sur les Avanturiers Anglois de la Jamaïque, qui faisoient une guerre injuste aux Espagnols ; ce qu'il obtint facilement.

Morgan avoit écouté tout cecy fort volontiers, & estoit dans le dessein de joüer un tour au Maloüin, & de se mettre en possession de son Bâtiment; mais il dissimula jusques à ce que l'occasion se presentast : car il n'osoit rien

Dissimulation de Morgan.

entreprendre, craignant que les François ne l'en empeschassent. Il tâcha cependant de sçavoir finement leur pensée, & les pressentit, pour connoistre s'ils ne prendroient point le parti du Maloüin.

Pendant cela le Gouverneur de la Jamaïque envoya un Bâtiment qui venoit de la nouvelle Angleterre, vers Morgan, monté de trente-six pieces de canon, & de trois cens hommes. Ce navire se nommoit *Hakts Vvort*, apartenant au Roy d'Angleterre, qui l'avoit donné pour un temps au Capitaine qui le commandoit. Ce Capitaine venoit dans le dessein de se joindre à Morgan, & de faire le voyage avec luy. Morgan, à l'arrivée de ce vaisseau, ne garda plus de mesures pour attaquer le Maloüin : il s'en saisit, & mit le Capitaine & tous les Officiers prisonniers, le prenant comme un voleur qui avoit pillé un Bâtiment Anglois, & comme un ennemy chargé d'une commission pour prendre sur les Anglois. Dans ce temps le Bâtiment Anglois que le Maloüin avoit pillé, selon que disoient les Anglois, arriva là, & se plaignit à Morgan. Le Maloüin se défendoit sur ce

Morgan ne garde plus de mesures avec le Maloüin.

qu'il luy avoit donné un billet : malgré tout cela Morgan le retint toûjours prisonnier.

Quelques jours s'estant passez, Morgan fit venir tous les Capitaines des vaisseaux Avanturiers, pour tenir conseil, sçavoir quelle place on attaqueroit, voir quelles forces on avoit, de quoy on estoit capable, & pour combien de temps on avoit de vivres. Pendant qu'on tenoit conseil, on beuvoit à la santé du Roy d'Angleterre, & à celle du Gouverneur de la Jamaïque. Si les Capitaines se réjoüissoient dans la chambre, les autres faisoient de mesme sur le Tillac, si bien que jusques aux Canoniers, tout estoit pris de vin. Il arriva par je ne sçay quel malheur, que le feu se mit aux poudres, & le navire sauta avec tout le monde qui estoit dessus.

Etrange fracas.

Comme tous les navires Anglois ont leurs soutes à poudre sur le devant, au lieu que les autres Nations les ont sur le derriere, ceux qui estoient dans la chambre n'eurent aucun mal que de se trouver à l'eau sans sçavoir comme cela estoit arrivé ; mais tout le commun peuple fut perdu, en sorte qu'il y eut

plus de trois cens cinquante hommes de noyez. Le Capitaine Maloüin & ses Officiers se sauverent aussi : car ils estoient avec les Anglois dans la chambre. Quelques Anglois dirent que c'étoit les François de l'Equipage du Maloüin qui avoient causé ce desordre; c'est pourquoy ils s'asseurerent de son navire mieux qu'auparavant, & ne tarderent gueres à l'envoyer à la Jamaïque, pour le faire adjuger de bonne prise, le menaçant outre cela de le faire pendre.

Les Anglois furent quelque temps occupez à pescher les corps de leurs compagnons, non pas pour les enterrer, mais à cause que la pluspart avoient des bagues d'or aux doigts, comme c'est la mode parmy cette Nation.

Morgan, malgré cette fâcheuse disgrace, ne laissa pas de persister dans son entreprise : il fit reveuë de sa Flotte, où il trouva qu'il avoit encore quinze vaisseaux, & neuf cens cinquante à soixante hommes, tant François qu'Anglois, tous vieux Avanturiers, c'est à dire qui avoient déja fait ce mestier plusieurs années. On tint encore conseil, pour voir quelle place on attaqueroit.

Il fut conclu qu'on monteroit le long de la coste jusqu'à l'Isle de *Saone*, qui est à la pointe de l'Orient de l'Isle Espagnole. Ce fut là où se donna le rendez-vous, en cas que quelque vaisseau s'écartast de la Flotte, afin de la pouvoir rejoindre en ce lieu avant qu'elle fust partie ; ou en cas qu'elle le fust, on devoit laisser un billet enfermé dans un flacon enfoncé dans terre, marqué d'une certaine figure qui apprendroit le rendez-vous general.

Départ de Morgan: rendez-vous qu'il donne.

Toutes ces mesures estant prises, Morgan mit à la voile avec sa Flotte, & navigea le long de la coste de l'Isle Espagnole jusqu'au Cap de *Beata*, ou autrement le Cap de *Lobos*, où il trouva les vents si contraires, & les courants de mesme, qu'il ne put jamais doubler ce Cap, quelque effort qu'il fist à cette fin. Cependant ayant esté là quelque temps, les vivres commençoient déja à manquer. Morgan tint conseil, & dit à ses gens qu'il estoit necessaire de faire tout ce qu'on pourroit pour doubler ce Cap, & que ceux qui ne le pourroient pas doubler, attendissent l'occasion, & que ceux qui le pourroient, les attendroient dans la Baye d'*Ocoa*, qui n'est

as beaucoup éloignée de ce Cap.

Morgan donna ce rendez-vous, afin ue les vaiſſeaux qui n'avoient point de ivres en puſſent prendre, parce qu'il y rencontre une grande quantité de eſtes. Il avertit les premiers qui ſeroient rivez d'en faire une bonne proviſion, our en donner aux autres qui n'au-oient pû doubler le Cap. Aprés toutes s precautions, Morgan & ſa Flotte ten-rent encore une fois à doubler ce Cap ; qui leur reüſſit, car le temps ſe mo-ra un peu lors qu'ils furent ſous voile, bien qu'ils doublerent tous.

Pourſuitte d'un vaiſſeau.

Sur le ſoir on vit un navire, à qui n donna chaſſe pour le reconnoiſtre; ais il ſembloit ſçavoir que c'eſtoit de s amis, car il approchoit à meſure u'on alloit à luy, & mit le pavillon nglois. Il venoit d'Angleterre, & loit à la Jamaïque. Six ou ſept vaiſ-aux de la Flotte demeurerent au-és de ce navire pour acheter de l'eau vie, que ces gens aiment fort. Le mps eſtant toûjours beau, ils reſte-nt avec ce Bâtiment ; mais le lende-ain je croy qu'ils furent bien ſurpris rs qu'ils ſe virent ſeparez de leur Ge-ral, qui le fut auſſi quand il vit qu'il

luy manquoit ſept vaiſſeaux. Il entra dans la Baye *d'Ocoa*, afin de les attendre. Le temps devint ſi mauvais, qu'il fut obligé de ſejourner dans cette Baye plus qu'il n'auroit voulu.

Il donna ordre aux Equipages des vaiſſeaux qui eſtoient demeurez avec luy de ne point toucher à leurs vivres, & d'envoyer tous les matins huit hommes de chaque Equipage, qui feroient un corps de ſoixante & quatre hommes, afin d'aller chaſſer, & d'apporter de la viande pour nourrir la Flotte. Il forma encore une Compagnie, qui devoit deſcendre tous les jours à terre, où un Capitaine de chaque vaiſſeau eſtoit obligé à ſon tour d'aller à la teſte, pour la ſeureté des Chaſſeurs ; parce qu'il y avoit du danger, & que ce lieu n'eſtoit gueres éloigné de la Ville de S. Domingue, outre que l'on rencontroit quantité de Boucaniers ou Chaſſeurs Eſpagnols, qui ſont tres-bons Soldats, & que ces Avanturiers apprehendent fort.

Les Eſpagnols n'étant pas en grand nombre pour lors en cet endroit, n'oſerent rien entreprendre contre ces gens, & ſe contenterent de chaſſer devant eux

leurs beſtes dans les bois, de peur que ces Avanturiers ne les tuaſſent ; cependant comme ils avoient beſoin de vivres, ils mettoient bas tout ce qui ſe preſentoit à eux, fuſſent aſnes ou chevaux ; car ces gens ne ſont pas fort difficiles, mangeant tout ce qu'ils trouvent. Ils ne laiſſoient pourtant pas d'avancer tous les jours dans le païs, & parvinrent à la fin juſqu'où les Eſpagnols avoient chaſſé leurs beſtes, leſquels voyant que les Avanturiers détruiſoient tout, allerent trouver le Preſident de Saint Domingue, à qui ils demanderent du ſecours qu'il leur accorda, en tirant deux Compagnies de Soldats de ſa garniſon, qui ſe mirent en embuſcade au lieu où les Avanturiers devoient paſſer pour aller à la chaſſe.

Les Eſpagnols découvrẽt les Avanturiers, & demandent du ſecours.

Certains Mulaſtres étoient venus vers le bord de la Mer où ces gens deſcendoient ordinairement à terre, conduiſant un petit nombre de beſtes qu'ils firent feinte de chaſſer avec empreſſement à la veuë des Anglois, qui ne manquerent pas de courir aprés ; mais ces Mulaſtres étoient plus avancez qu'eux ; ſi bien qu'ils ne les purent at-

Ruſe des Mulaſtres pour faire tomber les Avanturiers dans une embuſcade.

traper que fort proche de leurs embuſcades ; d'où il ſortit deux Eſpagnols avec une petite banderolle blanche, pour marquer qu'ils vouloient parler. Les Avanturiers leur permirent d'avancer, & firent auſſi avancer deux hommes. Les Eſpagnols les prierent de ne pas tuer leurs Vaches, parce qu'ils en dépeuploient le païs, leur offrant de leur donner des beſtes s'ils en avoient beſoin ; les Avanturiers leur répondirent de bonne foy, que s'ils vouloient en donner, on les leur payeroit, qu'on leur donneroit un eſcu & demi pour la viande de chaque animal, & qu'ils pourroient profiter du cuir & du ſuif. Aprés avoir ainſi traité les Eſpagnols ſe retirerent.

Ils étoient venus parler aux Avanturiers pour les amuſer ſeulement, juſqu'à ce qu'ils euſſent fait avancer leurs Soldats, parce que le lieu où étoient les Avanturiers étoit fort avantageux pour les défaire ; & afin de les mieux perſuader ils firent paroiſtre quelques beſtes, & lors que les Avanturiers ne ſe défioient de rien, ils ſe virent tout d'un coup entourez des Eſpagnols, qui fondirent ſur eux & croyoient ainſi les

tailler

tailler en pieces ; mais en un inſtant les Avanturiers firent face, & ſe mirent en une telle poſture qu'ils pouvoient tirer de tous coſtez ſur les Eſpagnols qui n'oſoient approcher. Cependant les Avanturiers ſe battoient en retraite, & tâchoient de gagner le bois, craignant que les Eſpagnols n'euſſent beaucoup de monde, & ne leur fiſſent de la peine.

Les Avanturiers ſe battent en retraite.

Alors les Eſpagnols remarquant quelque timidité dans leurs ennemis, voulurent profiter de l'occaſion ; & commencerent à avancer ſur eux ; mais ils furent tres mal reçus, car en un moment on leur tua beaucoup de monde. Les Avanturiers au contraire voyant qu'ils ne perdoient perſonne, prirent courage, & crierent aux Eſpagnols qu'ils ne mettoient point de bales dans leurs mouſquets, ou bien qu'ils tiroient en l'air. Cette bravade leur couſta cher, car les Eſpagnols qui au commencement, pour ne les pas faire languir viſoient à leur teſte, ne viſerent plus qu'à leurs jambes ; ſi bien qu'ils furent obligez de ſe retirer dans une petite touffe de bois qui eſtoit là proche, où les Eſpagnols ne les oſerent aller attaquer.

Bravade qui coute cher.

Les Avanturiers enleverent le plus promptement qu'ils purent les morts & les blessez qui étoient demeurez sur la place où s'étoit donné le combat. Cependant une petite troupe d'Espagnols vint au lieu où avoient esté les Anglois, & ils y en rencontrerent deux de morts, ils se mirent à percer ces deux cadavres avec leurs épées, lors que les Avanturiers qu'ils croyoient estre bien loin leur firent encore une décharge, dont ils en tuerent ou blesserent la plus grande partie.

Décharge impreveuë.

Les Espagnols s'étant retirez les Avanturiers en firent de mesme, & en chemin faisant ils ne laisserent pas de tuer encore quelques bestes pour porter à bord. Le soir ils arriverent à leurs Vaisseaux, & rendirent compte au General Morgan de leur avanture, qui à l'heure mesme tint conseil, & le lendemain à la pointe du jour mit 200. hommes à terre bien armez, & tirez de chaque Equipage pour aller chercher les Espagnols, & puis marcha à leur tête où le combat s'estoit donné le jour precedent; mais les Espagnols qui s'étoient bien deffiez de l'affaire, avoient déja décampé, & emmené avec eux

Reflexion des Espagnols.

toutes les bestes : car ils avoient connu par experience, que de chasser des Bœufs comme ils avoient fait vers les Avanturiers pour les attirer à leurs embuscades, estoit une chose fort utile à ces mesmes Avanturiers, & tres-prejudiciable à eux mesmes, puis qu'aprés avoir perdu tout à la fois, & leurs hommes & leurs bestes, ils avoient encore la douleur de donner de quoy vivre à leurs ennemis, & d'en recevoir la mort.

Morgan & ses gens furent encore bien plus avant, mais ils ne trouverent que des maisons abandonnées qu'ils brûlerent, & revinrent à leurs Vaisseaux. Le lendemain il tint encore conseil pour sçavoir si l'on iroit piller le *Bourg de Asso* ; mais comme on jugea que cela n'étoit point d'importance, & que l'on y pourroit perdre beaucoup de monde, on trouva qu'il valoit mieux se reserver pour quelque bonne occasion. Morgan ennuyé d'être en ce lieu sans rien faire, & de ce que le reste de sa Flotte ne venoit point, jugea qu'ils se seroient rendus à l'Isle de la *Saone*, où, comme j'ay déja dit, il leur avoit donné rendez-vous. Il mit

donc à la voile & navigea le long de cette coste, donnant l'allarme aux Espagnols, qui croyoient qu'il alloit attaquer *S. Domingue*, Ville capitale de cette Isle.

Aprés quelques jours de navigation il arriva au rendez-vous, où il ne trouva personne, non plus que dans la *Baye d'Ocoa*; il resolut de les attendre encore huit jours, & pendant ce temps il envoya cent cinquante hommes pour faire descente dans la Riviere *d'Alta Gracia*, afin d'avoir quelques vivres pour sa Flotte qui en avoit besoin, ce lieu n'étant que tres-peu éloigné de cette Isle: Tout le monde s'embarqua dans une Bellandre & dans des Canots, & furent là de nuit afin de descendre à terre au point du jour, pour surprendre les Espagnols & faire quelque prisonnier de consequence pour le mettre à rançon. L'alarme étant par toute la coste, & les Espagnols sur leurs gardes, cette entreprise fut inutile.

Alarme des Espagnols.

Les Avanturiers voyant les choses en cet état, se retirerent tout doucement sans rien vouloir risquer. Morgan cependant étoit fort en peine de

ſçavoir ce que le reſte de ſa Flotte étoit devenu, & ne pouvant plus attendre faute de vivres dans tous les Vaiſſeaux qui étoient avec luy, il tint conſeil ſur ce qu'on devoit faire dans une telle occaſion; chacun fut d'avis d'aller attaquer quelque place avec ce qu'on étoit de monde, qui conſiſtoit à cinq cens hommes.

Inquietude de Morgan.

Un Capitaine François fameux Avanturier, nommé Pierre le Picard, fit la propoſition d'attaquer *Maracaibo*, où il avoit déja été avec l'Olonois, & dit qu'il ſerviroit de Pilote pour faire entrer tous les Vaiſſeaux ſur la Barre, & de guide pour conduire par terre, & fit voir dans le moment la facilité qu'il y avoit à prendre cette place, où l'on trouveroit aſſez de bien pour enrichir toute la Flotte, Il parloit fort bon Anglois, & Morgan l'eſtimoit beaucoup, ce qui fit qu'il n'eut pas de peine à accepter ſa propoſition, dont tout le commun fut content, ſi bien que la réſolution priſe on fit la chaſſe-partie à l'ordinaire, où on inſera qu'en cas que le reſte de la Flotte vint à ſe joindre devant qu'on euſt pris quelque Forteresse, elle ſeroit receuë à partager com-

Propoſition d'un Avanturier.

me les autres.

Tout étant ainſi concerté, on laiſſa un billet dans un pot, enfoüi dans terre, comme j'ay déja dit, afin que ſi les derniers venoient ils ſceuſſent où étoient les premiers. Morgan avec ſa Flotte leva l'ancre, & prit la route de terre ferme, c'eſt à dire du continent. Aprés quelques jours de navigation il arriva à l'Iſle d'*Oruba*, où il moüilla pour prendre de l'eau, & quelques rafraichiſſemens.

J'ay déja parlé de cette Iſle, il ſuffira donc, de dire que Morgan y ſejourna vingt-quatre heures pour y prendre de l'eau & de la viande de chévre qu'on a des Indiens à bon marché; car pour un eſcheveau de fil ils donnent une chévre bien graſſe, que vingt hommes affamez ne pourroient pas manger.

Aprés ce ſejour la Flotte leva l'anchre & prit la route de *Maracaibo*. Le lendemain matin elle arriva à la veuë des petites Iſles qui ſont à l'embouchure du Lac de *Maracaibo*, où elle fut découverte de la Vigie, qui eſt ſur une de ces petites Iſles de meſme nom. Cette Vigie ne manqua pas d'avertir les

Eſpagnols qui eurent le temps de ſe preparer, car il fit calme, & la Flotte ne put arriver à la Barre qui eſt l'entrée du Lac, que ſur les quatre heures aprés midy. Auſſi-toſt tout le monde s'embarqua dans des Canots pour ſauter à terre, afin d'aller prendre ce *Fort de la Barre*, où les Eſpagnols faiſoient voir & entendre qu'ils avoient du canon, car ils ne ceſſoient de tirer, quoy que les Avanturiers fuſſent encore éloignez de plus de deux lieuës.

Les Avanturiers deſcendent à terre au bruit du canon des ennemis.

Il étoit neceſſaire de prendre ce Fort, à cauſe qu'il falloit que les Vaiſſeaux ſe rangeaſſent pour entrer dans le Lac. Tout le monde étant à terre, Morgan les exhorta d'eſtre toûjours courageux, & de ne point lâcher pied, car on croyoit que les Eſpagnols ſe défendroient bien, vû qu'ils faiſoient des preparatifs, ayant brûlé pluſieurs loges autour de ce Fort, & qu'ils tiroient inceſſamment du canon.

Sur les ſix heures du ſoir Morgan & les ſiens approcherent du Fort, qui avoit déja ceſſé de tirer, ce qui faiſoit croire aux Avanturiers qu'ils alloient recevoir une belle ſalve; mais ils furent ſurpris, & toutefois bien-aiſes, lors

Ils approchent d'un Fort, ce qu'ils y trouvent.

qu'en approchant ils n'y virent personne, & entrerent sans trouver de resistance. Ils crurent que peut-estre les Espagnols avoient mis des méches dans les poudres pour les surprendre, & faire joüer quelque mine, si bien que pour se garantir de cela on détacha quelque peu de monde afin d'éviter ce malheur. On trouva qu'il n'y avoit aucune chose qui pût faire dommage alors ; mais il y avoit quantité de méche allumée, & de poudre répanduë qui alloit jusqu'au Magazin, si bien que si on n'y fût arrivé sur l'heure, ce Magazin auroit sauté, & causé bien du mal. De sorte que quand on n'y vit point de danger on y entra.

Ce Fort n'étoit proprement qu'une redoute de cinq toises de haut, de six de long, & de trois de large ; le parapet en pouvoit avoir une : au dessus il paroissoit un pavillon formant une espece de corps de garde, qui n'étoit pas encore achevé, & au dessous une cave ou magazin à poudre, où l'on en trouva bien deux mille livres à canon, & mille à mousquets, avec quatorze pieces de canon en batterie, tirant 8. 12. &

24. li-

24. livres de balle, avec des grenades, des pots à feu, quatre-vingts mousquets, trente piques & autant de bandollieres. On ne montoit sur cette redoute que par le moyen d'une eschelle de fer, qu'on tiroit aprés soy lors qu'on y étoit monté.

Quand on eut tout visité, on fit aussi-tost abattre le parapet de la redoute, on encloüa le canon qu'on jetta du haut en bas, & on en brûla les affuts. Cela se fit toute la nuit, afin de ne pas perdre de temps, & de n'en point donner aux Espagnols, qu'on croyoit vouloir se sauver de *Marecaye*, à cause qu'ils n'avoient pas tenu bon dans la redoute : A la pointe du jour on fit entrer les Bâtimens dans le Lac, & tout le monde se rembarqua pour aller à *Marecaye*, où avec toute la diligence qu'on put faire, on n'arriva que le lendemain.

On se rembarque pour Marecaye.

La Flotte étant devant la Ville, on vit paroistre quelques Cavaliers, qui firent juger qu'on se deffendroit, & que les Espagnols s'étoient fortifiez. C'est pourquoy on resolut d'aller moüiller proche d'un lieu un peu découvert, & d'y mettre le monde à terre. La

Flotte en moüillant faisoit des décharges de canon dans un petit bocage qui étoit là, en cas qu'il y eût quelques embuscades; aprés on mit le monde à terre à la faveur du canon, qui tiroit toûjours, quoy qu'on ne vît personne.

Cela étant fait, on partagea tous les Soldats en deux troupes, afin d'attaquer les ennemis par deux differens endroits, & de les embarasser par ce moyen; mais cela ne fut aucunement necessaire, car on entra dans la ville sans trouver aucune resistance, ny personne que quelques pauvres Esclaves qui ne pouvoient marcher, avec des malades dans l'Hospital. On ne trouva mesme rien dans les maisons, car en trois jours de temps ils avoient tout emporté leurs Marchandises & leurs meubles; si bien qu'à peine y trouvoit-on dequoy vivre. Il n'y avoit aucun Vaisseau ny Barque dans le Port, tout s'étoit sauvé dans ce Lac, qui est fort vaste & profond. On y fit entrer les Vaisseaux vis à vis d'un petit Fort en forme de demy-lune, où l'on peut mettre six pieces de canon, il y en avoit déja quatre de fer.

Il entre dans la Ville qu'il trouve abandonnée.

Dés ce mesme jour on détacha cent

hommes pour aller en party, qui revinrent le ſoir avec pluſieurs priſonniers, & quantité de chevaux chargez de bagage. Il y avoit des hommes & des femmes parmy ces priſonniers, qui n'avoient pas l'apparence d'eſtre riches. A l'inſtant meſme on leur donna la gêne, afin qu'ils indiquaſſent quelqu'un qui eût caché ſon argent. Il y en eut qui promirent de faire prendre du monde, diſant qu'ils ſçavoient un homme qui en avoit de caché, & l'endroit où il étoit. Mais comme ils marquerent pluſieurs endroits, on fut obligé de faire deux partis, qui allerent dés la meſme nuit à cette recherche.

Il envoye pluſieurs partis aprés les fugitifs.

Un d'eux revint le lendemain au ſoir avec beaucoup de bagage, & l'autre fut deux jours dehors par la faute du priſonnier qui les conduiſoit, ayant dit qu'il ſçavoit quelque choſe, dans l'eſperance de ſe ſauver lors qu'il ſeroit à la campagne; de ſorte qu'il menoit ce party dans des païs inhabitez, & meſme inconnus, d'où il eut mille peines à ſe retirer.

Quand ils virent que cet homme ſe mocquoit d'eux, ils le pendirent à un arbre ſans en tenir aucun conte, & en

revenant ils trouverent un *Hatos*, où ils surprirent du monde venant de querir de la viande la nuit, afin de vivre le jour cachez dans les bois, c'étoient des Esclaves à qui on donna la gêne pour sçavoir où étoient leurs Maistres: Un d'eux souffrit tous les tourmens imaginables sans vouloir rien dire, jusques-là qu'il se fit hacher en pieces tout vif, sans rien confesser ; l'autre souffrit beaucoup aussi, quoy qu'auparavant de luy donner la gêne on luy eût promis la liberté : mais il n'en fit point de cas. A la fin on resolut de luy en faire autant qu'à son camarade, dont il voyoit les morceaux devant luy qui palpitoient encore : Alors il avoüa, & dit qu'il meneroit où étoit son Maistre, ce qu'il fit, & on le prit avec bien trente mille écus en vaisselle d'argent: On l'amena à la Ville.

Voilà comme ces partis continuerent pendant huit jours de temps, durant lesquels on fit un assez bon nombre de prisonniers, à qui on donnoit tous les jours la gêne, & qui disoient tous d'une commune voix qu'ils étoient pauvres, & que les riches s'étoient sauvez à Gilbratar, ce qui ne faisoit point dou-

ter aux Avanturiers, qu'ils ne trouvaſſent-là autant de reſiſtance qu'en avoit trouvé l'Olonois, trois ans auparavant.

Le Capitaine Picard qui étoit le guide des Avanturiers, preſſa Morgan d'aller à *Gilbratar* avant qu'ils euſſent fait venir du ſecours de *Merida*. Morgan y conſentit, & huit jours aprés qu'on eut pris poſſeſſion de *Marecaye*, on fit embarquer tout le pillage, les priſonniers, & tout le monde pour aller à *Gilbratar*.

On croyoit bien y trouver à qui parler, chacun en étoit fort prevenu, & avoit déja fait ſon Teſtament; car ayant appris de quelle maniere ces gens s'étoient défendus la premiere fois, on croyoit qu'ils n'en feroient pas moins celle-cy, & encore davantage, puis qu'ils avoient abandonné le *Fort de la Barre* & la Ville de *Marecaye*; mais auſſi leur conſolation étoit, que ceux qui en eſchaperoient, auroient dequoy faire bonne chere à leur retour à la Jamaïque.

La mort ne ſe meſle jamais à leurs reflexions, ſur tout quand ils eſperent faire un grand butin; car pourveu qu'il

y ait dequoy piller, ils se battent comme des lions, sans se soucier d'aucun peril, comme nous le ferons voir dans la suite. Ils arriverent en peu de jours à Gilbratar, où Morgan fit deux prisonniers, dans le dessein de les envoyer dire au Gouverneur, que s'il ne rendoit pas ce Bourg de bonne volonté, il ne luy feroit aucune grace.

Le Capitaine Picard qui avoit déja été là, & qui sçavoit les endroits perilleux, fit descendre le monde environ à un demy-quart de lieuë du Bourg, & marcher à travers les bois, afin de venir prendre les Espagnols par derriere, en cas qu'ils se fussent retranchez dans le Bourg, comme ils avoient fait quand l'Olonois les prit. Cependant les Espagnols tiroient beaucoup de canon, ce qui faisoit d'autant plus croire qu'ils étoient sur la défensive.

Enfin quand on eut gagné le derriere, on trouva aussi peu de difficulté à entrer dans le Bourg, qu'on avoit fait dans *Marecaye*, quoy qu'à la verité ils eussent eu le dessein de se retrancher ; mais ils n'eurent pas assez de temps, ou ne se crurent pas assez forts pour pouvoir resister, ayant tout aban-

donné, & fait quelques barricades ſur les chemins où ils avoient porté du Canon, en cas qu'ils euſſent eſté ſuivis de trop prés en faiſant retraite.

Morgan & ſes gens entrerent de cette maniere dans le Bourg, auſſi paiſiblement qu'ils avoient fait dans les autres places. Auſſi-toſt on ſongea à ſe poſter, & à former un party pour taſcher de prendre quelques priſonniers. On en envoya un de cent hommes dés ce meſme jour avec le Capitaine Picard, qui ſçavoit ce chemin, & qui valoit autant qu'un guide.

Cependant les Anglois trouverent dans ce Bourg un Eſpagnol aſſez bien couvert, qui les fit juger que c'étoit un homme riche & de condition. On l'interrogea en meſme temps, & on lui demanda où eſtoit allé le monde de ce Bourg, il dit qu'il y avoit un jour qu'ils étoient tous partis, mais qu'il ne leur avoit point demandé où ils alloient, & que cela ne luy importoit point. On le preſſa de dire s'il ne ſçavoit pas où étoient les moulins à ſucre, il répondit qu'il en avoit veu plus de vingt en ſa vie; on s'enquit encore de luy où l'argent des Egliſes étoit caché;

Avanture d'un homme pris par les Anglois.

il répondit qu'il eſtoit dans la Sacriſtie de la grande Egliſe, & les y mena, leur fit voir un grand coffre où il pretendoit l'avoir vû; & comme on n'y trouva rien, il leur dit qu'il ne ſçavoit pas où on l'avoit mis depuis.

Toutes ces choſes faiſoient aſſez voir que cet homme eſtoit fou ou innocent: cependant pluſieurs crurent qu'il faiſoit cela pour s'échaper; car les Eſpagnols ſont fins & adroits. On luy donna l'eſtrapade, pour le faire confeſſer qui il eſtoit, & où eſtoit ſon argent: on le laiſſa bien deux heures ſuſpendu avec des pierres à ſes pieds, qui peſoient bien autant que tout ſon corps; de ſorte que ſes bras eſtoient entierement tors. A ces demandes tant de fois reïterées il épondit qu'il s'appelloit Dom Sebaſien Sanchés, que le Gouverneur de *Marecaye* eſtoit ſon frere, qui avoit plus de cinquante mille écus à luy, & que ſi on vouloit un billet de ſa main, il le donneroit, afin qu'on les priſt ſur cet homme, & qu'on le laiſſaſt aller ſans le tourmenter davantage. Aprés il dit qu'on le miſt hors de cette gêne, & qu'il enſeigneroit une Sucrerie qu'il avoit. Ils le laiſſerent libre, & le

menerent avec eux.

Quand il fut à une portée de mousquet du Bourg, il se tourna vers ceux qui le tenoient lié, & le menoient comme un criminel : Que me voulez-vous, dit-il, Messieurs, je suis un pauvre homme qui ne vis que de ce qu'on me donne, & je couche à l'Hospital. Cela mit tellement ces gens en colere, qu'ils vouloient encore le pendre & le battre cruellement. Ils prirent mesme des feüilles de Palmiste, qu'ils allumerent, pour le flamber, & brûler tous ses habits sur son corps ; si bien qu'ils l'auroient fait, si quelques-uns plus pitoyables n'eussent délivré cet homme de leurs mains.

Le lendemain matin le Capitaine Picard revint avec un pauvre Païsan qu'il avoit pris, & deux filles qui estoient à luy. On donna la gêne à ce bon vieillard, qui dit qu'il meneroit aux habitations, mais qu'il ne sçavoit pas où estoit le monde. Morgan se prepara luy-mesme pour aller en party avec trois cens hommes, dans l'intention de ne point revenir qu'il n'eust assez de pillage pour s'en retourner à la Jamaïque. Il prit pour guide ce bon vieil-

lard qui avoit eſté mené le jour precedent. Le pauvre homme eſtoit tellement interdit, qu'il ne ſçavoit où il alloit, & prenoit ſouvent un chemin pour l'autre Morgan croyant qu'il le faiſoit exprés, le fit terriblement battre, & ſur le midy il prit quelques eſclaves, dont il ſe ſervit pour le conduire, & fit pendre ce vieillard à un arbre, à cauſe qu'un eſclave avoit dit que ce n'eſtoit pas là le bon chemin.

Vengeance d'un Eſclave.

Ce meſme Eſclave ſe voulant vanger de quelques mauvais traittemens que les Eſpagnols luy avoient fait, pria Morgan de luy vouloir donner la liberté, & de l'emmener avec luy, qu'il luy feroit prendre beaucoup de monde; ce qu'il fit, car avant le ſoir il découvrit à Morgan plus de dix à douze familles, avec tous les biens qu'elles poſſedoient.

Morgan voyant cet Eſclave bien intentionné, le mit en liberté, luy ordonna de tuer pluſieurs Eſpagnols; & à ce deſſein l'arma d'un ſabre, & luy promit qu'il ne ſeroit jamais plus eſclave: ce qui l'anima tellement, qu'il fit ſon poſſible pour faire prendre tous les Eſpagnols, quoy que cela fuſt malaiſé, parce qu'ils eſtoient errans dans

les bois, n'osoient demeurer dans les habitations, ni coucher plus de deux nuits en un mesme endroit, de peur que quelqu'un des leurs estant pris, ne les découvrist.

En suite Morgan fit quelques prisonniers, qui luy dirent que vers une grande Riviere, à six lieuës de *Gilbratar*, il y avoit un navire de cent tonneaux, avec trois Barques chargées de marchandises & d'argent apartenant aux habitans de *Maracaibo*. Aussi-tost il détacha cent hommes, & leur donna ordre d'amener le pillage au bord de la mer avec les prisonniers, où estoient les Bâtimens qu'on devoit aller prendre.

Cependant Morgan demeura avec deux cens hommes à courir dans les bois, afin de chercher des Espagnols, ou plûtost leur argent. Ce mesme jour il arriva à une fort belle habitation, où il trouva tout proche du monde caché dans des bois, où entr'autres estoit un vieux Portugais avec un autre homme plus jeune. Ce vieil homme, âgé de plus de soixante ans, fut accusé par un Esclave d'estre riche ; & là-dessus mis à la torture, pour luy faire avoüer où estoit son argent : mais il ne dit rien,

Découverte que fait Morgan à la teste d'un party.

ſinon qu'il avoit cent écus, mais qu'un jeune homme qui demeuroit avec luy les avoit emportez, & qu'il ne ſçavoit point où il eſtoit : cependant ſur l'accuſation de l'Eſclave on ne le crut point, mais on le tourmenta plus fort qu'auparavant.

Cruauté inoüie.

Aprés luy avoir donné l'eſtrapade avec une cruauté inouïe, on le prit & on l'attacha par les deux mains & par les deux pieds aux quatre coins d'une maiſon (ils appellent cela nager à ſec) on luy mit une pierre qui peſoit bien cinq cens livres ſur les reins, & quatre hommes touchoient avec des bâtons ſur les cordes qui le tenoient attaché ; ſi bien que tout ſon corps travailloit. Nonobſtant tout cela il ne confeſſa rien.

On luy mit encore du feu ſous luy, qui luy brûla tout le viſage ; & on le laiſſa là pendant qu'on commença à tourmenter ſon camarade, qui aprés avoir eſté eſtrapadé, fut ſuſpendu par les parties que la pudeur défend de nommer, leſquelles luy furent preſque arrachées, & on le jetta dans un foſſé : on le perça de pluſieurs coups d'épée, en ſorte qu'on le laiſſa pour mort, quoy

qu'il ne le fust pas; car quinze jours
prés on eut nouvelle par quelques pri-
onniers, qu'on l'avoit trouvé, qu'on
'avoit fait confesser, & en suite pen-
ér, & qu'on esperoit qu'il reviendroit
le toutes ses playes, quoy que les coups
l'épée perçassent au travers du corps.
Pour le Portugais, ils le chargerent
ır un cheval, l'emmenerent à *Gilbra-
ar*, & le mirent dans la grande Egli-
:, qui servoit de prison, separé des au-
:es prisonniers, lié à un pillier de l'E-
lise, sans luy donner à manger ny à
oire que ce qu'il luy falloit pour l'em-
eschcr de mourir. Aprés avoir souffert
uit jours ce martyre, il avoüa qu'il
voit mille écus dans un gerre qu'il
voit enfoüys dans terre; & dit qu'il
s donneroit, & qu'on le laissast al-
r.

Un autre Esclave accusa aussi son
laistre d'avoir bien de l'argent; parce
u'il l'avoit maltraité, il trouva ce
ıoyen de s'en venger. On donna une
ène cruelle à cet homme; si bien
ue tous les prisonniers Espagnols,
ens de bonne foy, direntque cet hom-
ie n'avoit pas de grands biens, &
u'apparemment son Esclave avoit dit

cela par quelque reſſentiment. C'eſt pourquoy Morgan luy voulut faire juſtice, & luy permit de faire de ſon Eſclave ce qu'il voudroit : mais par civilité il dit qu'il ſeroit ſatisfait de la punition qu'il luy plairoit d'ordonner. Morgan le fit hacher tout vif par morceaux en ſa preſence ; ce qui ſatisfit l'Eſpagnol, quoy qu'il fuſt fort mal traité, & en danger d'eſtre eſtropié.

Juſtice que fait Morgan d'un Eſclave qui avoit trahi ſon Maître.

Morgan ayant paſſé quinze jours hors de *Gilbratar* à courir les bois, & à piller par tout, il revint à cette Ville avec beaucoup de pillage & de priſonniers, qu'il contraignit de payer leur rançon. Pour les belles femmes, il ne leur demanda rien, parce qu'elles avoient dequoy payer ſans diminuer leurs richeſſes. Pendant qu'il fut abſent, ceux qu'il avoit envoyez à la Riviere dont j'ay parlé, revinrent aprés avoir pris le navire & les trois Barques chargées d'Eſpagnols fugitifs, avec leur argent & leurs hardes. Morgan avoit ſejourné cinq ſemaines en ce païs en le ravageant plus de quinze lieuës aux environs, ſans avoir perdu un ſeul homme ; & ſans doute c'eſtoit bien la faute des Eſpagnols ; car s'ils avoient eſté reſolus, ils

Lâcheté des Eſpagnols.

pouvoient avec cent hommes défaire tous les partis que Morgan envoyoit dehors ; parce que les Avanturiers voyant les Eſpagnols ainſi épouvantez, ne craignoient rien, & ne ſe tenoient non plus ſur leurs gardes, que s'ils avoient eſté chez eux. D'ailleurs ils paſſoient quelquefois par des défilez où dix hommes retranchez en auroient pû défaire deux cens ſans en perdre un ſeul, & ſans qu'il puſt échaper aucun des ennemis : cependant ils furent aſſez lâches pour ne le point faire.

Morgan eſtoit preſt à partir, quand un priſonnier de nouveau confeſſa dans les tourmens, qu'il ſçavoit bien où eſtoit le Gouverneur retranché avec du monde, & avec beaucoup d'argent. Morgan y envoya au meſme temps un party de deux cens hommes, lequel fut huit jours dehors, & revint ſans avoir rien fait, aprés avoir eſté fort mal traité par une pluye qui fit déborder tellement les Rivieres, que les Avanturiers eſtant dans un païs marécageux & inondé, penſerent eſtre noyez, & perdirent leurs armes : quelques-uns meſme furent entraiſnez par les eaux ; ſi bien qu'ils revinrent en mauvais état, & mal ſatis-

faits de leur voyage : de ſorte que ſi les Eſpagnols fuſſent ſurvenus avec leurs lances ſeulement, ils les auroient tous défaits avec facilité.

Aprés cinq ſemaines de ſejour en ce lieu, le pillage commença à diminuer, & auſſi les vivres, car ce païs n'en a pas beaucoup ; la viande vient de *Marecaye*, qui reçoit de ce pays toutes ſortes de fruits. C'eſt pour cette raiſon que nos Avanturiers reſolurent de retourner à *Marecaye*, afin de ſortir du Lac, & de repaſſer à la Jamaïque. Cependant Morgan fit embarquer tout ſon pillage, & dit aux habitans de *Gilbratar* qu'ils euſſent à payer rançon pour le Bourg, autrement qu'il alloit le brûler, comme l'Olonois avoit fait.

Tout ce Bourg eſtoit rebâti de neuf ; c'eſt pourquoy les Eſpagnols ne voulant pas le laiſſer brûler une ſeconde fois, offrirent à Morgan d'aller chercher la rançon qu'il demandoit, pourvû qu'il leur vouluſt donner du temps. Il leur accorda huit jours, aprés leſquels ils devoient le venir trouver à *Marecaye*, où il alloit ; & à cette fin il prit les principaux en oſtage, & fit voile pour cette Iſle, où il arriva trois jours aprés.

CHAPITRE VI.

Retour de Morgan à Marecaye; & la victoire qu'il remporta sur Dom Alonse del Campo d'Espinosa, qui l'estoit venu enfermer dans ce Lac.

Mauvaise nouvelle que reçoit Morgan.

MOrgan à son retour apprit bientost une nouvelle qui ne luy plut pas trop, non plus qu'aux siens : car ces gens n'aiment gueres à disputer le butin quand ils l'ont pris. Cette nouvelle portoit que trois Fregates du Roy d'Espagne estoient arrivées à l'embouchure du Lac, commandées par Dom Alonse del Campo d'Espinosa Contre-Amiral d'une Flotte que sa Majesté Catholique avoit envoyée dans les Indes, sur les plaintes que le Gouverneur avoit faites à la Cour des hostilitez des Avanturiers dans l'Amerique, sur les terres dépendantes de sa Majesté; que ce Contre-Amiral s'estoit emparé de la Redoute de *la Barre*, sur laquelle il avoit mis du canon, & estoit tout-à-fait dans le dessein d'arrester les Avanturiers, & de les passer tous au fil de l'épée.

Morgan & ses gens crurent qu'on leur faisoit le mal plus grand qu'il n'étoit ; mais pour en avoir la certitude, il envoya un petit vaisseau de sa Flotte à l'embouchure du Lac, afin de découvrir ce que c'estoit ; & on luy rapporta que cette nouvelle n'estoit que trop vraye ; car il vit les trois Fregates en parage avec tous leurs pavillons, pavoys, & le canon aux sabors ; le grand pavillon arboré sur la Redoute ; sur laquelle, aussi bien que sur les trois vaisseaux, paroissoit beaucoup de monde.

Trois Fregates du Roy d'Espagne viennent contre Morgan.

Cela mit Morgan & tous les siens fort en peine ; car ils n'ignoroient pas que quand les Espagnols sont les maîtres, ils ne pardonnent gueres, & d'autant moins qu'ils ne pouvoient oublier les cruautez qu'on avoit exercées envers leurs compatriotes.

On tint conseil, & on resolut de demander toûjours la rançon de la Ville de *Marecaye*, & quand ce viendroit à passer à *la Barre*, on pourroit capituler. A cet effet on envoya deux Espagnols, à qui on dit qu'il falloit vingt mille écus pour la rançon de la Ville, ou qu'on la brûleroit, sans que les navires qui estoient à *la Barre* en pussent

empescher; parce que s'ils vouloient l'entreprendre, Morgan feroit passer au fil de l'épée tous ceux qu'il avoit entre ses mains.

Cela effraya de telle sorte ceux qu'on avoit retenus, qui estoient tous considerables, qu'ils donnerent ordre aux Envoyez pour la rançon, de prier ceux qui estoient à *la Barre* de laisser passer Morgan & tous les siens, qu'autrement ils estoient en danger de perdre la vie aussi bien que la liberté. Deux jours aprés ces Envoyez retournerent, & rapporterent une Lettre de Dom Alonse pour Morgan, qui estoit conceuë en ces termes:

Lettre & estrange present qu'on envoye à Morgan.

Nos Alliez & nos Voisins m'ayant donné avis que vous aviez eu la hardiesse, nonobstant la paix & la forte amitié qui est entre le Roy d'Angleterre & sa Majesté Catholique le Roy d'Espagne mon Maistre, d'entrer dans le Lac de Marecaye, pour y faire des hostilitez, piller ses Sujets, & enfin les rançonner; j'ay crû qu'il estoit de mon devoir de venir au plûtost pour y remedier. C'est pourquoy je me suis emparé d'une Redoute à l'entrée du Lac, que

vous aviez prise sur des gens lâches & effeminez ; & l'ayant remise en état de défense, je pretens, avec les navires que j'ay icy, vous faire rentrer en vous-mesme, & vous punir de vostre temerité. Cependant si vous voulez rendre tout ce que vous avez pris, l'or, l'argent, les joyaux, les prisonniers & les esclaves, & toutes les marchandises, je vous laisseray passer pour retourner dans vostre pays : mais si vous refusez la vie que je vous donne, & que je ne devrois pas vous donner, je monteray jusqu'où vous estes, & vous feray tous passer au fil de l'épée. Voilà ma derniere resolution, voyez ce que vous avez à faire, n'irritez pas ma patience, abusant de ma bonté, car j'ay de vaillans Soldats, qui ne respirent qu'à se venger des cruautez que vous faites tous les jours injustement ressentir à la Nation Espagnole.

Du Navire nommé la Madelaine, moüillé à l'embouchure du Lac de Marecaye, le 24. Avril 1669.
D. ALONSE DEL CAMPO D'ESPINOSA.

Outre cela, Dom Alonse avoit donné ordre au porteur de sa Lettre, de

presenter de sa part à Morgan un grand bassin plein de boulets de canon, & de luy dire que c'estoit là la monnoye dont on payeroit la rançon qu'il pretendoit, & que dans peu luy-mesme viendroit en personne la payer de cette monnoye.

Aussi-tost Morgan assembla tout le monde, fit lire publiquement la Lettre en Anglois, & aprés en François, & en demanda avis. Tous répondirent qu'il ne falloit pas s'étonner de ces menaces Espagnoles, & que pour eux ils estoient resolus de se battre jusqu'à l'extremité, plûtost que de rendre ce qu'ils avoient pris.

Resolution des Avanturiers.

Un Anglois de la troupe dit à Morgan, que luy douziéme se faisoit fort de faire perir le plus grand navire, qu'on croyoit au moins de quarante-huit pieces de canon, à l'apparence qu'il avoit; & toutefois le plus grand Bâtiment de nos Avanturiers n'estoit monté que de quatorze pieces. Neanmoins Morgan voulut voir s'il ne pourroit point composer avec les Espagnols; & pour ce sujet il envoya un Espagnol à Dom Alonse avec les propositions suivantes.

Qu'il quitteroit *Marecaye* sans y fai-

re aucun tort, & ſans demander rançon ; qu'il rendroit tous les priſonniers avec la moitié des eſclaves, ſans en rien pretendre.

Que la rançon de *Gilbratar* n'eſtant pas encore payée, il rendroit les oſtages ſans rançon ny pour le Bourg, ny pour eux.

Dom Alonſe, bien loin d'accorder ces propoſitions, ne voulut pas ſeulement les voir. Alors Morgan & ſes gens s'obſtinerent, & determinerent de ſe bien défendre, afin de conſerver leur pillage, quoy qu'il n'y euſt gueres d'apparence, parce que les forces Eſpagnoles eſtoient ſans comparaiſon plus grandes que les leurs, & qu'ils ne pouvoient aucunement échaper, le paſſage eſtant étroit & bien gardé.

Stratagême d'un Avanturier.

Cet homme qui avoit fait la propoſition à Morgan, dont nous avons parlé, la mit en pratique. J'ay dit qu'on avoit pris un navire dans la riviere des Eſpines : on en fit un Brulot, on emplit le fond de feüillages trempez dans du godron, qu'on trouve en aſſez grande quantité dans la Ville. Tout le monde y travailla d'une telle force, que dans huit jours il fut preſt, & en état

de faire effet, n'y manquant rien de ce qu'un Brûlot doit avoir.

Mais afin de tromper les Eſpagnols, & de déguiſer ce navire, on y avoit fait des ſabors, auſquels on avoit poſé pluſieurs pieces de bois creuſes, qui paroiſſoient comme du canon. De plus, on avoit mis ſur des bâtons des bonnets, pour y faire beaucoup paroiſtre de monde. Morgan meſme fit arborer ſon pavillon d'Amiral ſur ce vaiſſeau, afin de le déguiſer davantage. Tous les autres eſtoient bien diſpoſez à ſe battre,

Cet Equipage ne dura que huit jours à eſtre preparé, au bout deſquels Morgan deſcendit de *Maracaibo* à l'entrée *du Lagon*, & fut moüiller à la portée du canon des vaiſſeaux Eſpagnols, qui faiſoient fanfare, paroiſſant des Châteaux auprés de ceux des Avanturiers, qui ne ſembloient que des Barques de Peſcheurs. Ils demeurerent là juſques au lendemain matin.

Le plus grand navire Eſpagnol eſtoit moüillé droit au milieu du canal, qui n'eſt pas fort large, & les deux autres eſtoient au deſſous de luy. Ce navire que les Avanturiers avoient fait en Brûlot, fut ranger l'Amiral des Eſpagnols

ſans tirer un coup, car il n'avoit point de canon. L'autre croyant que c'eſtoit un navire plein de monde qui le venoit aborder, ne voulut pas tirer non plus qu'il ne fuſt prés : cependant le Brûlot l'accrocha.

Succés d'un Brûlot.

Dom Alonſe s'en apercevant, voulut le faire détacher, envoya du monde dedans pour couper les mats, car les Anglois n'y mirent le feu que lors qu'il fut bien accroché & rempli d'Eſpagnols. En un moment on vit ces deux vaiſſeaux en feu, & Dom Alonſe n'eut que le temps de ſe jetter à corps perdu dans ſa Chaloupe, & de ſe ſauver à terre.

D'abord que ce vaiſſeau fut enflamé, on courut aux autres, & on en aborda un qu'on fit bien-toſt rendre; & l'autre, qui eſtoit le dernier, coupa vîtement les cables, & fut emporté par le Courant ſous le Fort, où il fut conſumé avant qu'on puſt eſtre à luy; ſi bien qu'en moins de deux heures il y eut bien du changement.

Avantage des Avanturiers.

Les Avanturiers voyant que les Eſpagnols avoient du pis, voulurent pouſſer leur fortune, & mirent promptement du monde à terre pour aller pren-

dre

dre le Fort ; mais n'ayant point d'échelles pour l'eſcalader, ils trouverent tant de reſiſtance, qu'ils furent contraints de ſe rembarquer, ayant perdu dans cette occaſion plus de trente hommes, ſans compter les bleſſez : car ils avoient pris les navires ſans perdre un ſeul homme.

On en ſauva quelques-uns du grand navire, qui eſtoient à l'eau, par qui on ſceut toutes les forces de Dom Alonſe. Ils dirent qu'il eſtoit dans le deſſein de tout paſſer au fil de l'épée, & que pour cela il avoit fait faire ſerment à ſes gens, confirmé par la Confeſſion & Communion, de ne point donner de quartier à qui que ce fuſt. Ils ajoûterent que ſon grand navire eſtoit monté de trente-huit pieces de canon, de douze berges de fonte, & de trois cent cinquante hommes ; que le deuxiéme navire, nommé le Saint Loüis, eſtoit monté de vingt-ſix pieces de canon, de huit berges de fonte, & de deux cens hommes : le troiſiéme, qui ſe nommoit la Marquiſe, avoit quatorze pieces de canon, huit berges de fonte, & cent cinquante hommes. Ce navire ſe nommoit la Marquiſe, à cau-

Vaiſſeau pourquoy nommé Coaquin.

ſe que le Marquis de Coaquin l'avoit fait bâtir pour aller en courſe, & ſes armes eſtoient derriere : les Eſpagnols l'avoient acheté des Maloüins à Cadis. Ce fut celuy-là que les Avanturiers prirent. Le Saint Loüis fut brûlé par les Eſpagnols meſmes, qui avoient peur que les Avanturiers ne le priſſent auſſi.

Avis que des priſonniers donn.nt à Morgan

Outre tout cela, ils firent entendre qu'il y avoit quatre-vingts hommes dans le Fort, avec quatorze pieces de canon; que Dom Alonſe eſtoit Contre-Amiral d'une Eſcadre que le Roy d'Eſpagne avoit envoyée dans les Indes, dont Auguſtin de Goſto eſtoit Chef; lequel ayant ordonné à ce premier de venir croiſer le long de la coſte, avoit rencontré un petit Bâtiment Hollandois venant de *Curaçao*, qui luy avoit appris que Morgan eſtoit entré dans la Baye de *Marecaibo*, & qu'auſſi-toſt il avoit mandé du ſecours : & enfin ces meſmes priſonniers dirent qu'il y avoit trente-ſix mille écus dans le grand navire.

Morgan ſe voyant ainſi victorieux, retourna avec toute ſa Flotte à *Marecaye*, & laiſſa un petit Vaiſſeau à l'embouchure du Lagon, pour obſerver ce

que feroit Don Alonſe, & pour garder le fond du grand Navire qui étoit échoüé, où on eſperoit faire peſcher cet argent que les priſonniers avoient dit eſtre dedans, & en effet on y plongea, & on tira bien deux mille livres d'argent, tant en vaiſſelle qu'en piaſtres, qui étoit à demie fonduë, & demeurée en gros morceaux.

Morgan victorieux fait obſerver l'ennemy, & garder un Vaiſſeau échoüé & plein d'argent.

Morgan étant arrivé à *Maretaye* envoya pour la rançon de la Ville, & dit que ſi on ne la luy apportoit dans huit jours, il la brusleroit ; outre cela il demanda cinq cent Vaches pour ſa Flotte, que les Eſpagnols amenerent dans deux jours, & payerent la rançon de la Ville, dans le temps que Morgan leur avoit preſcrit.

On tua ces Vaches & on en ſala la viande, qui fut embarquée pour la proviſion des Vaiſſeaux, qu'on racommoda ; ce qui dura encore quinze jours, que les Eſpagnols trouverent bien ennuyeux. Aprés Morgan deſcendit pour ſortir du Lac ; quand il fut proche de Dom Alonſe, il envoya un Eſpagnol luy demander paſſage, offrant de rendre les priſonniers ſans leur faire aucun mal, ſinon qu'il paſſeroit malgré luy ;

Morgan envoye demander paſſage.

mais qu'auſſi il attacheroit tous les priſonniers aux cordages de ſes Vaiſſeaux, les expoſeroit à leurs coups, & qu'étant paſſé, ceux qui n'auroient pas eſté tuez, il les feroit tous jetter à l'eau.

Nonobſtant cela, Dom Alonſe refuſa paſſage, diſant qu'il ne ſe ſoucioit point des priſonniers. Morgan de ſon coſté ne voulut point riſquer de monde pour prendre ce Fort, & reſolut plûtoſt de paſſer par quelque ſtratagême.

Cependant il falut partager le butin; on trouva que le contant, tant en argent rompu, qu'autres joyaux, montoit à 250. piaſtres, ſans y comprendre les Marchandiſes de toiles & les étoffes de ſoye. On fit, avant de partager, les ceremonies ordinaires, c'eſt à dire le ſerment de fidelité qu'on n'avoit rien retenu; Morgan commença le premier, & fut ſuivi de tous les autres. Huit jours ſe paſſerent dans ce partage, que Dom Alonſe voyoit de ſon Fort avec bien du dépit.

Ruſe de Morgan pour paſſer.

Aprés tout cela il fut queſtion de ſortir, & pour en venir à bout on ſe ſervit de cette ruſe. On fit de grands preparatifs pour l'attaque du Fort, comme ſi on l'euſt voulu prendre, & l'on

mit un bon nombre d'Avanturiers choisis avec leurs armes & leurs drapeaux dans des Canots, qui descendirent à terre : Aussi tost qu'ils furent à couvert des arbres, sans que ceux du Fort pussent les appercevoir, ils se coucherent à bas, & revinrent presque en rampant à leur bord.

Dom Alonse voyant cela, jugea que les Avanturiers vouloient tenter encore une fois la prise du Fort ; & pour l'empescher il fit mettre la plus grande partie de son canon sur la redoute du costé de terre. Cependant les Avanturiers avoient preparé leurs Vaisseaux pour passer la nuit au clair de la Lune. Ils estoient tous couchez sur le tillac, & quelques-uns estoient destinez en bas pour boucher les ouvertures qui pourroient estre faites par les boulets de canon. De cette maniere les Avanturiers passerent malgré Dom Alonse, qui en fut au desespoir : car il croyoit en prendre quelqu'un à qui il auroit fait payer bien cher la perte qu'il avoit faite.

Les Avanturiers estant ainsi passez, mirent tous les prisonniers dans une Barque qu'ils envoyerent à Dom Alonse sans leur faire aucun mal, & eux

Prisonniers renvoyez.

prirent la route pour ſortir de la Baye de *Venezuela*, ou *Marecaye*, où ils l'avoient échapé belle. Le meſme jour les Avanturiers furent ſurpris d'un mauvais temps, & avoient le vent contraire ; leurs vaiſſeaux ne valoient pas grand choſe, en ſorte qu'on avoit peine à les tenir ſur l'eau, & qu'ils furent tous en danger de perir. Malheureuſement pour moy je me rencontray dans un des pires.

Extrême danger des Avanturiers.

Je ſuis ſeur qu'il y en a beaucoup qui font des vœux au Ciel, qui ne ſe ſont jamais trouvez dans une peine égale à la noſtre ; nous avions perdu nos ancres & nos voiles, & le vent eſtoit ſi furieux, qu'il ne nous permettoit pas d'en mettre d'autres. Il faloit ſans ceſſe vuider l'eau avec des pompes, & ſe ſervir encore de ſceaux pour la jetter hors du Navire qui ſe ſeroit ouvert, ſi nous ne l'avions fortement lié avec des cordes. Cependant le tonnerre & les vagues nous incommodoient également. Le tonnerre nous aſſourdiſſoit par ſes éclats redoublez, les vagues nous rompoient par leur extrême violence. Il nous eſtoit impoſſible de dormir durant la nuit, à cauſe

le l'incertitude de noſtre deſtinée, encore moins durant le jour.

En effet, bien que nous fuſſions accablez de travail & d'aſſoupiſſement, nous ne pouvions nous reſoudre à fermer les yeux à la clarté, que nous étions ſur le point de perdre pour jamais ; car enfin il ne nous reſtoit aucune eſperance de ſalut. Cette tempeſte duroit depuis quatre jours, & il n'y avoit aucune apparence qu'elle duſt finir. D'un coſté nous ne voyons que des rochers, où nos Vaiſſeaux eſtoient preſts de perir à toute heure ; de l'autre nous avions les Indiens, leſquels ne nous auroient pas plus épargné que les Eſpagnols qui eſtoient derriere nous ; & par malheur le vent nous pouſſoit ſans ceſſe, & contre ces rochers, & vers les Indiens, & venoit de l'endroit où nous voulions aller.

Pour comble de diſgraces, nous apperçûmes ſix grands Navires au ſortir de la *Baye de Venezuela* que nous avions quittée, ſi-toſt que le mauvais temps eut ceſſé. Ces Navires nous allarmerent terriblement, ſans toutefois nous faire perdre l'envie de nous bien deffendre, remarquant que Monſieur

Generosité de Monsieur d'Estrez.

d'Estrez qui les commandoit nous faisoit donner la chasse. Mais lors que nous redoutions sa valeur, nous éprouvâmes sa bonté; car s'étant informé de nos besoins, il nous secourut genereusement. Aprés cela chacun tira de son costé; Morgan avec plusieurs des siens à la Jamaïque, & nous à la coste de Saint Domingue.

LA PRISE DE LA FAMEUSE ville de Panama, & de toute son Isthume, par Morgan, avec une description de ce Païs, jusques au Cap Gracia à Dios, & les mœurs de divers Indiens qui y habitent.

CHAPITRE VII.

Arrivée de Morgan à l'Isle Espagnole, avec sa Flotte. Descente en terre ferme.

LA prosperité a coûtume de rendre les hommes hardis à entreprendre, en sorte que pour avoir esté quelquefois heureux en des choses difficiles & inesperées, ils presument qu'ils le se-

ront toûjours ; & mesme par je ne sçai quel bon-heur il arrive qu'ils le sont souvent, ainsi qu'ils l'ont presumé. Ce fut dans cette esperance que Morgan forma de nouveaux desseins, qui tendoient à des entreprises plus grandes que les premieres, suivies d'un succés si avantageux, qu'elles luy avoient donné autant de gloire, que de crainte aux Espagnols, qui croyoient que rien ne pouvoit estre impossible à sa valeur.

Grande reputation de Morgan, empressement des Avanturiers à le suivre.

Cependant il ne voulut point perdre de temps, & pensa à profiter de l'occasion, lors qu'il estoit en fortune : c'est pourquoy il fit avertir tous les Avanturiers, tant François qu'Anglois de la Jamaïque, de la Tortuë ou de Saint Domingue, à dessein de former une armée considerable, & d'attaquer une place d'importance, assurant que s'il remportoit la victoire, ce qu'il esperoit, chacun auroit assez de bien pour se retirer ; & que pour luy, il se flatoit que ce seroit son dernier voyage.

A cette proposition il n'y eut personne qui n'ouvrît les yeux, & ne voulût suivre Morgan, il ne manquoit que de Vaisseaux pour embarquer tout le monde qui s'empressoit de le join-

dre, & c'eſtoit meſme une faveur de trouver une place dans ſes Navires.

Morgan donna rendez-vous à la bande du Zud de l'Iſle Eſpagnole, au Port Congon.

Tous les Avanturiers François ne manquerent pas de s'y trouver, & toſt aprés ils furent ſuivis de Morgan qui montoit le Navire Maloüin dont j'ay parlé, nommé le Cerf volant, ſur lequel il avoit mis vingt-quatre pieces de canon & huit berges de fonte. Ce Navire avoit eſté confiſqué par le Gouverneur de la Jamaïque, ſur le Capitaine à qui il appartenoit, qui fut bienheureux d'en eſtre quitte pour cela, & de conſerver ſa vie.

La plus grande partie des Avanturiers eſtant aſſemblez, & ſe trouvant au nombre de ſeize cens hommes & de vingt-quatre Vaiſſeaux, Morgan tint conſeil avec eux, & leur dit qu'il avoit deſſein de les enrichir en attaquant une place abondante en toutes ſortes de biens, & qui ſe miſt en défence, parce que, diſoit-il, où les Eſpagnols ſe défendent, il y a à prendre, & là deſſus propoſa qu'il falloit, pendant que l'on donneroit caréne aux Vaiſſeaux, que

atre Baſtimens ſe détachaſſent & al-
ſent en terre ferme, afin d'y faire
e deſcente, & de prendre une petite
ace pour avoir des vivres, comme
il ou bled de Turquie.

Morgan propoſoit cecy, connoiſſant
r experience que ſouvent les Avan-
riers avoient mal reuſſi dans leurs
treprifes, faute de vivres, & qu'au
u d'attaquer les Eſpagnols dans des
ux forts, on ne les attaquoit que
ns des foibles, n'ayant pour but que
prendre des nourritures pour la Flot-
, ce qui faiſoit toûjours découvrir
urs deſſeins, & en empeſchoit l'execu-
on.

Moyen dont ſe ſervent les Avanturiers pour avoir des vivres.

Chacun fut de l'avis de Morgan, &
us approuverent ſa prevoyance ; ſi
en qu'on reſolut que quatre Vaiſ-
aux avec quatre cens hommes iroient
terre ferme prendre la Riviere de la
ache, ſur le bord de laquelle il y a
ne petite Place nommée la *Rancheria*,
ù il ſe fait beaucoup de Maïs pour
ville de *Cartagene*, qui n'eſt pas
in de là. On eut auſſi en veuë en
taquant cette place, de s'emparer des
arques qui viennent de Cartagene
our peſcher les perles.

Cette resolution prise, on prepara les quatre Navires destinez pour ce voyage, & on forma les Equipages du General, de toute la Flotte ; c'est à dire que de chaque Equipage de Vaisseau on prit certain nombre d'hommes, jusques à ce que le tout rassemblé formât un corps de quatre cent hommes. Cependant Morgan donna ordre à tous les Capitaines de faire racommoder leurs Vaisseaux, & d'envoyer une partie des leurs à la chasse, afin que tout le monde fust occupé à travailler au bien general de la Flotte.

Precaution de Morgan pour reussir dans son entreprise.

La commodité de ce lieu étoit grande pour avoir des vivres, car il y a beaucoup de Sangliers sauvages ; si bien que chaque Equipage pouvoit se separer par le païs qui est assez étendu, & là saler autant de viande qu'ils voudroient. Ceux qui ne pouvoient pas chasser eux-mesmes, comme les Anglois qui ne sont pas fort experts à ce métier, pouvoient prendre un Chasseur, à qui on donne ordinairement cent cinquante, ou deux cent piastres. Il y a là des François qui ne font autre chose, ayant des meutes de chiens dressées à cette chasse, si bien qu'un seul Chas-

ſeur peut charger tous les jours vingt ou trente hommes Ainſi chaque Equipage des Anglois prit un Chaſſeur François aux conditions que j'ay marquées.

CHAPITRE VIII.

Priſe de la Riviere de la Hache par les gens de Morgan.

LES quatre Navires que Morgan avoit détachez arriverent à la veuë de la Riviere de la *Hache* ſix jours aprés leur départ de l'Iſle Eſpagnole, où ils furent pris de calme; ce qui les fit découvrir par les Eſpagnols, qui ſe mirent auſſi toſt en défence, voyant bien que ces quatre Navires avoient quelque deſſein, qui ne leur pouvoit eſtre que tres-prejudiciable; ſi bien qu'une partie d'eux travaillerent d'une grande force à faire des retranchemens, afin d'empeſcher les Avanturiers de ſe mettre à terre, pendant qu'une autre eſtoit occupée à cacher leurs biens pour ne rien laiſſer dans le Bourg.

Ce calme dura juſqu'au ſoir, qui empeſcha les Avanturiers d'approcher.

Dans ce temps il vint un petit vent de terre, dont un Navire qui estoit là moüillé prit l'occasion d'échaper, mais comme il n'estoit pas si bon voilier qu'eux, ils le devancerent, & l'obligerent à se rendre. Ce Navire leur vint fort à propos, car il estoit chargé de Maïs pour Cartagene, & fut reconnu par quelques François : c'estoit celuy que l'Olonois avoit pris chargé de Cacao, & que Monsieur Ogeron avoit envoyé en France avec sa charge, & aprés son retour l'avoit donné à un Avanturier nommé le Capitaine Champagne, qui fut pris par les Espagnols, qui depuis l'avoient vendu à ce mesme Capitaine Marchand qui le montoit alors. Il dit que c'estoit le douziesme Navire que les Avanturiers, tant François, qu'Anglois luy avoient pris dans l'espace de cinq années, & que nonobstant toutes ces pertes il avoit encore gagné cinq cens mille écus. On peut juger par là s'il y a des gens riches dans l'Amerique.

Perte considerable d'un Marchand.

Aprés que nos Avanturiers se furent saisis de ce Navire, ils vinrent moüiller devant la Riviere de la *Hache*, vis à vis du Bourg de la *Rancheria*, où ils

eſperoient le lendemain matin deſcendre à terre, ce qu'ils firent dés la pointe du jour. Les Eſpagnols n'oublierent rien pour les en empeſcher, s'eſtant retranchez au bord de la mer : mais malgré tous leurs efforts, les Avanturiers à la faveur de leur canon mirent leur monde à terre, & obligerent les Eſpagnols à ſe retirer au Bourg, où ils étoient auſſi bien fortifiez, & dans la reſolution de leur en deffendre l'entrée.

Les Avanturiers deſcendent à terre, & combattent les Eſpagnols.

Les deux parties s'opiniatrerent tellement, que le combat dura depuis dix heures du matin juſques au ſoir, où à la fin les Eſpagnols ayant perdu beaucoup de monde, furent obligez de ſe retirer, & de prendre la fuite. Les Avanturiers eſtant entrez dans le Bourg, & n'y trouvant que les maiſons vuides, ſans perdre de temps pourſuivirent les Eſpagnols, où ils en firent une partie de priſonniers, à qui dés le lendemain ils donnerent la gêne cruellement, pour leur faire dire où eſtoit leur bien ; aprés ils furent en party, où ils prenoient tous les jours de nouveaux priſonniers, pluſieurs Eſclaves & quantité de pillage. Les Eſpagnols pour ſe garantir de

ces violences, firent des barricades par les chemins, où ils ſe mirent en embuſcade pour ſe défendre, & faire autant de mal aux Avanturiers qu'ils en recevoient, & enfin les obliger à ſe retirer.

Aprés qu'ils eurent demeuré dans ce Bourg un mois, & ne trouvant plus rien à prendre, le Capitaine Bradelet Anglois leur Commandant reſolut de partir, & fit avertir les Eſpagnols de ſonger à payer rançon pour leur Bourg, ſinon qu'il le brûleroit; ils reçurent cette propoſition fort froidement, & la rejetterent meſme avec mépris: mais lors qu'ils le virent preſt à l'executer, ils demanderent à compoſer: les Avanturiers qui venoient là plûtoſt pour avoir des vivres que du butin, leur preſcrivirent de donner une certaine quantité de Maïs, qui avec celuy qu'ils avoient déja pris pouvoit ſuffire pour toute la Flotte.

Remarque importante.

On s'eſt apperceu, ſans doute, que je ſuis tombé dans quelques redites au ſujet des Avanturiers, & cela parce qu'ils font ſouvent les meſmes choſes, ce qui peut-eſtre ne ſera pas agreable; mais l'on doit faire reflexion qu'il ne faut

faut pas qu'un Hiſtorien craigne tant d'eſtre ennuyeux, qu'il ne ſonge encore davantage à eſtre fidele : C'eſt à quoy je me ſuis appliqué dans cette Relation, que je reprends pour dire, que Morgan étonné que ces quatre Vaiſſeaux tardoient ſi long-temps à venir, ne ſçavoit que ſoupçonner. Tantoſt il s'imaginoit qu'ayant fait un grand butin ils s'en ſeroient retournez à la Jamaïque, tantoſt il craignoit qu'ils n'euſſent eſté battus, à cauſe que le lieu où ils eſtoient allez, pouvoit facilement eſtre ſecouru de *Cartagene* & de *Sainte Marthe*. Perplexité de Morgan.

Enfin ne ſçachant que juger d'un ſi long retardement, il balançoit à prendre des meſures pour un nouveau deſſein, dont il avoit déja fait quelques ouvertures à ſes meilleurs amis, & en eſtoit venu juſqu'à le vouloir communiquer à tous, & pour cela avoit fait aſſembler le conſeil, lors qu'on apperçut cinq Vaiſſeaux & une Barque. On envoya à l'inſtant les reconnoiſtre; mais comme ils avoient le vent favorable, ils ne tarderent pas à tirer Morgan de peine en arrivant auprés de luy. Auſſitoſt le Capitaine Bradelet luy rendit Retour des Vaiſſeaux.

conte de ce qui s'estoit passé : En mesme temps Morgan donna ordre que le Maïs fût partagé à toute la Flotte selon la quantité de monde que chaque Vaisseau contenoit : quant au pillage on le donna à ceux qui avoient risqué leur vie pour avoir ces vivres.

Equité de Morgan.

Le Navire que l'on avoit pris vint fort à propos, car un Capitaine François nommé le Gascon avoit perdu le sien, & Morgan luy donna celuy-cy du consentement de tout le monde : Enfin cette Flotte estant ainsi preste à faire voile, Morgan marqua le rendez-vous au *Cap Tibron*, afin que si quelqu'un estoit écarté de la Flotte par quelque tempeste, il la pût joindre en ce lieu.

Le *Cap Tibron* est la pointe de l'Occident de l'Isle Espagnole, lieu tres-commode pour toutes sortes de Vaisseaux, qui y peuvent prendre du bois & de l'eau, choses necessaires, & sans lesquelles on ne peut naviger.

Morgan fut le premier au rendez-vous, où il attendit sa Flotte qui y fut aussi en peu de jours. Il y vint encore quelques Vaisseaux de la nouvelle Angleterre, qui avoient armé à la Ja-

maïque, dans le dessein de joindre Morgan, lequel aprés avoir sejourné un peu de temps au *Cap Tibron*, se vit Chef d'une Flotte de trente sept Vaisseaux, tant petits que grands, Celuy qu'il avoit estoit le plus considerable, & monté, comme je l'ay déja dit, de 24. pieces de canon, & de huit Berges de fonte. Tous les autres étoient montez de 16. 14. 12. 10. jusques à quatre pieces de canon, qui estoient les moindres.

On fit reveuë, & on trouva au nombre de deux mille deux cens hommes tous armez à l'avantage, & resolus de se bien battre pour avoir bon pillage.

Aprés cette reveuë Morgan tint conseil de guerre avec tous les Capitaines, & les autres principaux Officiers, pour resoudre quelle place on attaqueroit. On en proposa trois, sçavoir, *Panama*, *Cartagene*, & la *Vera Crux*, dans le Golfe de neuve Espagne. On ne fit point de reflexion sur les forces que ces places pouvoient avoir, on ne songea qu'à examiner s'il y avoit bien des richesses, & au moyen de les avoir.

Les Avanturiers ne songent point au peril, mais au butin.

Dans cette contestation on trou-

va que *Panama* eſtoit celle dont la priſe ſeroit la plus avantageuſe, parce qu'elle eſtoit la plus riche des trois, ſuppoſé que les Gallions du Pèrou fuſſent arrivez; où l'on pourroit prendre l'argent du Roy & des Genois, outre celuy des particuliers; ce qui pourroit monter à une ſomme conſiderable, & qui en valoit la peine. Il ne faut que de ſemblables motifs pour faire entreprendre à ces gens-là des choſes encore plus difficiles.

Enfin on arreſta l'attaque de *Panama*, & les moyens dont on ſe ſerviroit pour y reuſſir, & on conclut de prendre l'Iſle de *Sainte Catherine*, pour avoir des guides qui conduiroient l'armée à *Panama*, parce que cette Iſle eſtant comme la galere des Indes du Roy d'Eſpagne, on y trouveroit des Bandits releguez qui ſeroient bien-aiſes de ſervir de guide, & de ſortir ainſi de l'eſclavage.

Iſle de Sainte Catherine, Galere des Indes.

Il faut avoüer que la fortune a plus de part dans les entrepriſes des Avanturiers, que leur bonne conduite; car d'aller attaquer cette Iſle, n'ayant d'autre but que d'avoir un guide, c'eſtoit une grande temerité, puiſque ſi elle euſt

voulu combattre, deffenduë comme elle estoit par une bonne garnison, & par l'avantage de ses Forts, elle auroit pû défaire trois armées comme celle des Avanturiers, ce que l'on connoistra assez par la suite.

Aprés cela on fit la chasse-partie, & on assembla tous les Capitaines pour convenir ensemble de ce qu'on donneroit à Morgan pour son Amirauté. On proposa de luy accorder sur chaque cent hommes le lot d'un homme. Cela fut publié par toute la Flotte, dont on demeura content. Aprés tous les Officiers convinrent en leur particulier de ce qu'on donneroit à chaque Capitaine pour son Vaisseau, qui furent, huit, dix, douze lots, ou parts d'hommes, selon que le Vaisseau estoit grand, outre son lot encore avec les autres.

Ce qu'on donna à Morgan pour son Amirauté.

On fit aussi un compromis pour recompenser ceux qui se signaleroient; & comme il se trouve des curieux qui ne veulent rien ignorer, c'est pour les satisfaire que j'insere icy cette chasse-partie, contenant quelque chose de plus particulier que celles qu'on a déja veuës, ainsi qu'on le va connoistre par les articles suivans.

Chasse-partie remarquable.

Celuy qui osteroit le pavillon ennemy d'une Forteresse pour y arborer le Pavillon Anglois, auroit outre sa part cinquante piastres.

Celuy qui prendroit un prisonnier lors qu'on voudroit avoir des nouvelles de l'ennemy, auroit, outre son lot, cent piastres.

Les Grenadiers auroient pour chaque grenade qu'ils jetteroient dans un Fort, cinq piastres outre leur part.

Quiconque prendroit un Officier de consideration dans un combat, y risquant sa vie, seroit recompensé selon le merite de l'action.

Dans ces mesmes articles on n'y avoit pas oublié les estropiez.

Celuy qui auroit perdu les deux jambes, recevroit quinze cens écus, ou quinze Esclaves, au choix de l'estropié, en cas qu'il y eust assez d'Esclaves.

Celuy qui auroit perdu les deux bras, auroit dix-huit cent piastres, ou dix-huit Esclaves, au choix de l'estropié, comme on l'a dit.

Celuy qui auroit perdu une jambe,

ſans diſtinction de la droite ou de la gauche, auroit cinq cent piaſtres, ou ſix Eſclaves.

Celuy qui auroit perdu une main ou un bras, ſans diſtinction du droit ou du gauche, auroit cinq cens écus, ou ſix Eſclaves.

Pour la perte d'un œil, cent piaſtres, ou un Eſclave, au choix de l'eſtropié.

Pour la perte des deux yeux, deux mille piaſtres, ou vingt Eſclaves, au choix de l'eſtropié.

Pour la perte d'un doigt, cent piaſtres, ou un Eſclave, le tout au choix de l'eſtropié.

En cas qu'une partie ou membre fuſt eſtropié, tellement que la perſonne ne s'en puſt aider, il auroit la meſme recompenſe que ſi ce membre avoit eſté emporté ou coupé.

En cas que quelqu'un fuſt bleſſé au corps, & obligé de porter la canule, il auroit cinq cent piaſtres, ou cinq Eſclaves, à ſon choix.

On devoit recevoir toutes ces recompenſes outre la part ordinaire de l'eſtropié, & ces recompenſes devoient eſtre priſes ſur le total du butin avant que de le partager. On inſera auſſi dans ce com-

promis, qu'en cas qu'on prist quelque vaisseau, fusse en mer, ou dans un havre, on devoit le partager à toute la Flotte, hormis que s'il estoit estimé plus de dix mille écus, il y en auroit mille pour le premier vaisseau de la Flotte qui l'auroit abordé, & de chaque dix mille écus que le vaisseau pourroit valoir, celuy qui l'auroit pris en auroit mille écus d'avance à partager entre son Equipage seul.

Chaque Equipage promit au Chirurgien & au Charpentier une recompense; à l'un pour ses remedes, & à l'autre pour son travail; sçavoir au premier deux cent piastres outre son lot; & au dernier cent outre son lot.

Commissions accordées par Morgan aux Capitaines de sa Flotte.

Le tout estant ainsi reglé, & chacun satisfait, Morgan delivra des Commissions aux Capitaines qui n'en avoient point : elles estoient données en vertu de celle que le General de la Jamaïque avoit accordée à Morgan pour prendre sur les Espagnols par droit de represailles, parce qu'ils s'emparoient de tous les navires Anglois, qui estoient obligez d'entrer dans leurs ports de l'Amerique. Aprés il se fit reconnoistre de tous comme Amiral & General, fit

prêter

prêter le ferment de fidelité, & partagea fa Flotte en deux efcadres fous deux differens pavillons; une fous le pavillon Royal d'Angleterre, qu'il portoit au grand mats; & l'autre fous le pavillon blanc, quoy qu'Anglois.

Differens pavillons Avanturiers.

Ceux qui eftoient de fon Efcadre, portoient derriere un pavillon rouge avec une croix blanche, qui eft le pavillon du Parlement; & fur le Beaupré, le pavillon Royal meflé de trois couleurs, fçavoir bleu, blanc & rouge. Ceux qui eftoient de l'Efcadre blanche, portoient derriere un pavillon blanc avec quatre petits carreaux rouges à un des coins; & fur le Beaupré, le pavillon Royal, comme j'ay dit. Morgan crea auffi des hauts Officiers, qui commandoient ces Efcadres; comme un Amiral du pavillon blanc, deux Vice-Amiraux, & deux Contre-Amiraux. Quoy que ces Dignitez ne fuffent qu'honoraires, ceux qui les avoient, ne laiffoient pas d'eftre obligez & foûmis à Morgan. Outre tout cela il y avoit des ordres pour chaque vaiffeau particulier, en cas de combat, ou de nuit, ou dans un mauvais temps. Il y avoit encore un fignal particulier, auquel chaque vaif-

Signal en cas de combat.

ſeau ſe devoit mettre & ranger à ſon devoir, comme on fait ordinairement en Europe dans les Flottes de conſequence. Tout eſtant ainſi ordonné, Morgan commanda qu'on ſe tinſt preſt à lever l'ancre, & au premier ſignal, de mettre à la voile.

CHAPITRE IX.

Départ de Morgan. Priſe de l'Iſle de Sainte Catherine.

MOrgan ayant mis ſa Flotte en bon ordre, n'oublia rien de ce qui eſtoit neceſſaire pour executer ſon entrepriſe. Il partit le 16. Decembre de l'année 1670. & prit la route de Sainte Catherine. Ce meſme jour ſa Flotte eut connoiſſance que deux grands navires alloient à l'Iſle de *Cuba*. Auſſi-toſt il détacha quelques vaiſſeaux pour leur donner la chaſſe; mais ils ne les purent prendre, à cauſe que les vents eſtoient contraires, & ces navires en meilleur équipage que ceux des Avanturiers, qui reconnurent à leur pavillon que c'eſtoit des Hollandois.

Coup manqué,

Ce fut un bonheur pour ces vaisseaux d'eſtre échapez de Morgan, qui les auroit pris & gardez juſqu'à ce que ſon voyage euſt eſté achevé, s'il ne leur avoit fait pis. Quatre jours aprés il arriva ſur le ſoir à la veuë de l'Iſle de Sainte Catherine ; & Morgan envoya deux petits vaiſſeaux devant le port, pour faire garde toute la nuit, afin qu'il n'échapaſt perſonne qui puſt aller avertir en terre ferme. Le lendemain ſur le midy toute la Flotte arriva à cette Iſle, & fut moüiller à une Rade nommée *l'Aquada grande*, où les Eſpagnols avoient une batterie de quatre pieces de canon, qui eſtoit abandonnée. La Flotte n'y fut pas plûtoſt, que Morgan fit mettre mille hommes à terre, & marcha luy-meſme à leur teſte au travers des bois, n'ayant pour guide que ceux qui avoient eſté à la priſe de cette Iſle, lorſque Manſvvelt s'en rendit maiſtre accompagné de Morgan.

Morgan à la veuë de l'Iſle de Sainte Catherine.

Le ſoir ils arriverent en un lieu où les Generaux Eſpagnols faiſoient autrefois leur reſidence : mais depuis qu'ils ont repris cette Iſle, ils ont quitté la grande, & ſe ſont retirez ſur la petite, qui en eſt ſi proche, qu'on paſſe de l'une à l'au-

tre ſur un pont. Ils avoient tellement fortifié cette petite Iſle, qu'ils la pouvoient diſputer à une armée de dix mille hommes : car en tous les lieux acceſſibles il y avoit de bonnes batteries, & des Forts avantageux.

Morgan & les ſiens eſtant venus en ce lieu, furent obligez d'y camper pour y paſſer la nuit, car ils ne pouvoient marcher pendant l'obſcurité parmy les bois, ayant encore plus d'une grande lieuë à faire, & n'eſtant pas dans le deſſein d'attaquer des Forts de cette nature qu'en plein jour, où l'on peut voir ce que l'on fait. Alors il commença à tomber une pluye auſſi froide que furieuſe; ſi bien que ces gens abattirent trois ou quatre maiſons pour ſe chauffer.

Pluye furieuſe.

Ce qui fut une grande imprudence; car ces maiſons auroient bien ſervi à les mettre à couvert, & à empeſcher que leurs armes & leurs munitions ne ſe moüillaſſent : mais croyant que cette pluye ne dureroit point, comme il arrive quelquefois en ce païs, ils ne ſongerent pas plus loin. Cependant elle dura plus que le feu, car elle ne ceſſa qu'au lendemain midy ; ce qui incommoda beaucoup nos Avanturiers, qui n'a-

voient qu'un caneçon & une chemiſe pour tous vêtemens, & les nuits ſont là pour le moins de douze heures ; de ſorte qu'elle leur parut fort longue à paſſer.

Ajoûtez à cela le peril où ils eſtoient, puiſque ſi cent Eſpagnols fuſſent venus fondre ſur eux le ſabre à la main, ils les auroient tous défaits, ne pouvant s'aider de leurs armes, qui eſtoient toutes moüillées, & eux tout tranſis de froid. Ils ſe tenoient debout les uns contre les autres pour s'échauffer, car pour ſe coucher, il leur eſtoit impoſſible où ils eſtoient, ayant de l'eau juſqu'à my-jambe.

Ainſi ils ſe voyoient preſſez de la faim, inondez de la pluye, accablez de laſſitude, & parmy tous ces maux ſans aucun ſoulagement. En cet état ils ſe croyoient plus miſerables que s'ils avoient eſté environnez de leurs ennemis, avec leſquels ils auroient pû combattre, vaincre, ou mourir glorieuſement.

A la pointe du jour les Eſpagnols commencerent à battre la Diane, & à faire une décharge de canon & de mouſquets. Nos Avanturiers n'en purent

faire autant, car leurs Tambours estoient moüillez aussi bien que leurs armes, qu'ils ne pouvoient recharger, à cause de la pluye qui tomboit d'une telle force, qu'on voyoit des torrens se precipiter des montagnes; en sorte qu'ils ne sçavoient où fuïr, & que l'eau inondant de toutes parts, leur fermoit le passage pour retourner à leurs vaisseaux.

Sur le Midy le Soleil commença à paroistre, & la pluye à cesser. Alors Morgan envoya quatre hommes avec un pavillon blanc dans un Canot au Fort des Espagnols, pour les sommer de rendre l'Isle, & leur dire que s'ils faisoient resistance, il mettroit tout à feu & à sang. Aussi-tost le Gouverneur envoya le Major de l'Isle, & un Alferez, pour capituler avec Morgan, & voir de quelle maniere ils pourroient rendre le Fort sans que le Roy d'Espagne, & les Gouverneurs Generaux, dont ils dépendoient, les pussent accuser de lâcheté.

Morgan fait sommer le Major de l'Isle. Ce qui se passe.

Ce Major & l'Alferez representerent à Morgan qu'ils estoient bien dans l'intention de rendre l'Isle, mais que comme il y alloit de la teste, il luy plust

voir de quelle ruse on se serviroit, afin que personne ne fust en danger de perdre ny la vie, ny l'honneur. Morgan les écouta volontiers, & leur demanda quel expedient ils avoient pour cela. Ils répondirent, qu'il falloit que ses gens vinssent insulter le Fort S. Jerôme, qui estoit au bout du pont, & qui separe la petite Isle d'avec la grande, & que cependant il envoyast du monde dans un Canot pour les venir attaquer par derriere; que dans ce moment le Gouverneur en sortiroit pour aller au grand Fort, & qu'ainsi on le prendroit prisonnier, ce qui faciliteroit la prise des autres Forts; & que dans ce temps on ne cesseroit point de tirer de part & d'autre, sans toutefois tuer personne.

Morgan consentit à tout, & on attendit que le soir fust venu pour executer ce que l'on avoit concerté, afin de mieux couvrir l'affaire.

La nuit estant venuë, on commença à marcher au lieu & en la maniere dont on estoit convenu. Neanmoins Morgan qui ne se fioit pas tout à fait à la parole des Espagnols, commanda à tous ses gens de charger à balles, & en cas qu'aucun d'eux fust blessé, de ne

Incidens de la prise de l'Isle de Sainte Catherine.

point tirer en l'air, mais tout de bon. Toutefois ils ne furent pas en cette peine, car les Espagnols montrerent si bien leur adresse à tirer sans blesser personne, que Morgan ny ses gens n'eurent aucun sujet de s'en plaindre : il sembloit que c'estoit une Comedie, de voir tirer de toutes parts, & des Forteresses se rendre sans aucuns morts ny blessez.

Comedie changée en tragedie.

Aussi-tost que les Avanturiers furent les maistres de cette Isle & de toutes ses Forteresses, & qu'ils eurent enfermé tous les habitans dans le grand Fort de *Sainte Therese*, la scéne changea, & la comedie devint tragedie pour les pauvres animaux, comme Poules, Veaux & Vaches : chacun tuoit tout ce qui s'offroit à luy : on ne voyoit que feux durant la nuit dans l'étenduë de l'Isle ; il n'y avoit personne parmy eux qui ne fist rôtir quelque chose, les uns des Poules, les autres des Moutons, enfin tous faisoient bonne chere, & avec grand appetit, car ils avoient esté vingt-quatre heures sans manger, & s'ils eussent eu du vin, rien n'auroit manqué à leur satisfaction ; mais ils furent contraints de boire de l'eau ; & comme ils n'avoient point de

bois, & qu'ils n'en pouvoient trouver, à cause de l'obscurité de la nuit, ils abattoient les maisons, pour faire du feu de la charpente.

Le lendemain au matin on élargit tous les prisonniers, que l'on compta, qui se trouverent au nombre de quatre cens cinquante; sçavoir cent quatre-vingts-dix hommes de garnison, dont quarante estoient mariez, & avoient quarante-trois enfans; trente-un Esclaves du Roy, avec huit enfans, & huit Bandis releguez; trente-neuf Esclaves appartenans aux particuliers, avec vingt-deux enfans; vingt-sept Noirs libres, avec douze enfans. On laissa tous les hommes & les enfans libres sur l'Isle, afin qu'ils cherchassent leur vie; & on enferma les femmes dans l'Eglise, de peur de desordre, où l'on eut soin de les nourrir & de les garder. Pour cela les Avanturiers montoient tous les jours la garde, comme on fait à l'armée.

Dénombrement des prisonniers & des Forteresses de l'Isle de Sainte Catherine.

Aprés on visita toutes les Forteresses, & on en trouva dix sur cette Isle, qui peut avoir une lieuë & demie de tour. La premiere, qui estoit au bout du Port qui fait la separation des deux Isles, & qui s'appelloit *le Fort Saint*

Hierôme, eſtoit proprement une batterie entourée de murailles, dont le parapet avoit cinq pieds, le glacis une demie toiſe de large. Tout ce Fort pouvoit eſtre de ſix toiſes de long, & de quatre de large. Il y avoit huit pieces de canon de fer tirant douze, huit & ſix livres de balle, avec un corps de garde pour loger cinquante hommes.

La ſeconde eſtoit une batterie couverte de gabions, nommée *la plata forma de S. Matheo*, où l'on voyoit trois pieces de canon, qui tiroient huit livres de balle.

La troiſiéme eſtoit le Fort principal, nommé *de Sainte Thereſe*, ſur lequel on trouva vingt pieces de canon. Ce Fort eſtoit à quatre baſtions ſimples, avec un foſſé ſans eau, & un pont-levis. Ses murailles pouvoient avoir cinq toiſes de hauteur, le parapet cinq pieds, le glacis trois & demi. On y trouva outre le canon, dix jeux d'orgues, chacun de douze canons de mouſquet, avec quatre-vingts dix fuſils, & deux cent grenades, avec de la poudre, du plomb & de la méche à proportion. Ce Fort eſtoit tres-conſiderable, pour eſtre inacceſſible, & bâti ſur un rocher eſ-

carpé de tous coſtez; tellement qu'il n'y avoit qu'une avenuë par le pont-levis, où il ne pouvoit marcher que quatre hommes de front tout au plus. Au milieu on rencontroit une terraſſe élevée d'une toiſe au deſſus du parapet, ſur laquelle il y avoit quatre pieces de canon qui commandoient à la rade; ſi bien qu'à moins d'avoir reduit ces Forts, il eſtoit impoſſible d'approcher de cette Iſle avec aucun vaiſſeau. Du coſté de la mer ce Fort avoit plus de vingt-cinq toiſes de hauteur, à cauſe du rocher ſur le ſommet duquel il eſtoit bâti.

La quatriéme place fortifiée, nommée *la Plate-forme de Saint Auguſtin*, eſtoit une batterie couverte de gabions remplis de terre, avec trois pieces de canon tirant ſix & huit livres de balle.

La cinquiéme, nommée *la Plate-forme de la Conception*, eſtoit une batterie comme deſſus, qui avoit deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La ſixiéme, nommée *la Plate-forme de Noſtre-Dame de la Guade Loupe*, eſtoit une batterie montée de deux pieces de canon tirant douze livres de balle.

La ſeptiéme, nommée *la Plate-forme de S. Sauveur*, eſtoit montée de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La huitiéme, nommée *la Plate-forme des Canoniers*, eſtoit montée de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La neuviéme, nommée *la Plate-forme de Sainte Croix*, eſtoit montée de trois pieces de canon, tirant ſix livres de balle.

La dixiéme, nommée *le Fort de S. Joſeph*, eſtoit une Redoute où il y avoit ſix pieces de canon tirant huit & douze livres de balle. Outre cela il y avoit deux Orgues chacun de dix canons de mouſquet. Il faut remarquer que tout le canon qu'on trouva ſur ces Iſles eſtoit de fer, hormis trois ou quatre pieces de fonte, qui eſtoient ſur le Fort de *Sainte Thereſe*.

On trouva encore outre cela un magazin où il y avoit trente mille livres de poudre à canon & à mouſquet, avec beaucoup de méches & de grenades. On embarqua toutes ces munitions de guerre ſur les vaiſſeaux, & on démolit toutes les batteries, jettant le canon par

terre, qu'on encloüa, & rompant tous les affuts que l'on brûla. Les Forts de S. Hierôme & de Sainte Therese furent reservez, & l'on y faisoit garde.

Les choses en cet état, Morgan fit demander s'il n'y avoit pas entre les releguez qui estoient sur cette Isle, quelques Forçats de terre ferme. Il s'en presenta trois de *Panama*, qui estoit justement ce que Morgan cherchoit. De ces trois il y en avoit deux Indiens & un Mulastre, que je puis appeller barbare, aprés les cruautez que je luy ay vû exercer contre les Espagnols, bien qu'il en eust pris naissance. Morgan interrogea luy-mesme ces trois personnes : car il parloit tres-bien la Langue Espagnole, & leur dit que s'ils vouloient mener son armée à *Panama*, en recompense il leur donneroit la liberté, & leur part de l'argent qu'on prendroit, comme aux siens, & outre cela tout le pillage qu'ils pourroient amasser.

Morgan choisit trois Forçats de l'Isle, pour le servir dans une grãde entreprise.

Les Indiens tâcherent à s'excuser, disant qu'ils ne sçavoient pas bien le chemin, & que s'ils le sçavoient, ils feroient volontiers ce que Morgan demandoit d'eux. Le Mulastre au contraire soûtint que ces gens estoient des

menteurs, qu'ils avoient fait plusieurs fois ce chemin en leur vie; mais qu'ils ne vouloient pas l'enseigner, sous l'esperance d'estre recompensez, s'ils ne l'enseignoient pas. Il dit que pour luy n'attendant rien des Espagnols que la mort, il estoit prest de servir Morgan en toute occasion où il en seroit capable.

On donna la gêne aux deux Indiens, dont l'un mourut, & l'autre confessa qu'il sçavoit le chemin, & qu'il meneroit l'armée de Morgan, lequel aussitost commanda quatre vaisseaux & une Barque, avec quatre cens hommes, pour aller prendre le Fort de *Saint Laurent de Chagre*, qui estoit sur la Riviere de mesme nom, dans laquelle il falloit que les Avanturiers entrassent pour aller à *Panama*.

Morgan y envoyoit ce petit nombre de gens, afin que les Espagnols ne se défiassent pas du grand dessein qu'il avoit, & ne songeassent point à se fortifier, comme ils en ont la commodité en ce lieu-là; mais qu'ils crussent que ces quatre vaisseaux s'estant rencontrez à cette coste, vouloient prendre ce Fort seulement pour le piller, parce qu'on y

apporte beaucoup de marchandises de *Portobello*, afin de les embarquer pour *Panama*, ne les pouvant porter par terre.

Huit jours aprés, Morgan devoit suivre ces quatre vaisseaux, ayant pour guide un Indien qui avoit esté Soldat dans ce Fort, & en sçavoit toutes les avenuës. Pendant ce temps les Avanturiers arrachoient toutes les racines de Manioc, dont ils faisoient de la Cassave pour leurs vaissaux. Ils arracherent aussi les Patates & Ignianes; & lors qu'ils eurent tout pris & embarqué, Morgan donna ordre de mettre à la voile, pour aller en terre ferme.

CHAPITRE X.

La prise du Fort de S. Laurent.

MOrgan avoit détaché, comme j'ay dit, quatre vaisseaux de sa Flotte, pour aller prendre Chagre. Ces vaisseaux estoient commandez par le Capitaine Bradelet, qui avoit beaucoup d'experience pour de semblables entreprises. Trois jours aprés son départ de

l'Isle de *Sainte Catherine*, il arriva à la veuë du Fort de *S. Laurent.*

Fort de S. Laurent.

Ce Fort est à l'embouchure de la Riviere de *Chagre*, & bâti sur une montagne haute, & large environ de trente toises, tout autour escarpée de roches, & accessible seulement du costé de la terre, où elle est coupée par un fossé sans eau de six toises de profondeur. Ce Fort a un Parapet d'une toise de haut. On y entre par le moyen d'un pont-levis; il y a des casemates qui empêchent l'accés du fossé & des palissades.

Il y a en haut plusieurs batteries de canon qui donnent de tous costez, accompagnées de plusieurs corps de garde. On trouve un degré entaillé dans le roc, par lequel on descend sur le bord de l'eau, où l'on voit deux autres batteries couvertes & flanquées à fleur d'eau. Sur le bord de la mer, au bout de la montagne qui compose le Fort, est une Tour presque aussi haute que la montagne, sur laquelle il y a huit pieces de canon qui défendent l'entrée de la Riviere.

De cette Tour on passe au Fort par un degré secret fait en Vignoc. Les

maisons

maisons qui sont en haut dans le Fort, ne sont faites que de palissades, & couvertes de feüilles de Palmistes. Les magasins aux poudres, & autres munitions de guerre, sont dans des voûtes sous terre, qu'on a faites exprés dans la montagne. Je ne diray rien davantage de ce Fort, parce que l'on en peut voir la situation dans la Carte que je donne de l'Istume de *Panama.*

Les Espagnols ayant aperceu ces vaisseaux, commencerent à mettre le pavillon Royal, & à canoner d'une terrible maniere. Les Avanturiers furent moüiller à un quart de lieuë de cette Riviere, au port de *Naranjas*, où ils demeurerent jusques au lendemain matin, qu'ils mirent quatre cens hommes à terre, pour estre conduits par l'Indien que j'ay dit, qui estoit leur guide.

Il les mena par l'endroit le moins perilleux & le plus accessible. Ils ne pouvoient pas manquer, n'y ayant que celuy par où ils alloient; cependant ils eurent beaucoup de peine le long du chemin; car il y avoit en ce lieu où ils descendirent, une Vigie qu'ils ne purent prendre, & ne laisserent pas de se faire une route avec leurs sabres, & Route que se font les Avanturiers.

à coups de sabre. Ils trouvent un Fort au bruit du canon.

furent jusques à deux heures aprés midy pour arriver au Fort, quoy qu'il n'y eust pas plus de demie lieuë ; & ils ne l'auroient pas facilement trouvé, si le bruit du canon ne les avoit fait juger que le Fort estoit situé à l'endroit d'où venoit ce bruit.

A la fin ils se trouverent sur une petite montagne élevée au dessus du Fort d'où ils avoient entendu tirer du canon. Ils auroient pû facilement le battre & s'en rendre maistres sans perdre un seul homme ; car de cette éminence ils découvroient tout ce qui se passoit dans le Fort ; mais en estant éloignez plus que de la portée du fusil, ils ne pouvoient rien faire, encore moins y apporter du canon.

Les Espagnols qui les apercevoient, ne branlerent pas pour cela, & les voulurent laisser approcher, afin de faire plus d'expedition : si bien que nos Avanturiers fort fatiguez descendirent dans une petite Plaine découverte, & se trouverent ainsi sous le canon des Espagnols, qui leur en envoyerent une volée, & firent ensuite une décharge de toute leur mousqueterie ; ce qui causa bien du fracas parmi les Avanturiers, qui ne

pouvoient rendre le change aux Eſpagnols, parce que le foſſé leur empêchoit de gagner la paliſſade. Tout ce qu'ils pouvoient dans cette occaſion eſtoit de tuer les Eſpagnols qui viendroient charger le canon : mais lorſque malgré leurs efforts ils le faiſoient joüer, tout le recours des Avanturiers eſtoit de ſe jetter par terre pour s'en garantir.

Terrible effet du canon des aſſiegez.

Cela dura de cette ſorte juſqu'au ſoir; les Avanturiers avoient déja beaucoup de bleſſez & de morts, & commençoient à ſe ralentir, & à vouloir ſe retirer, lorſque les Eſpagnols, qui les voyoient dans ce deſordre, leur crierent, *Ah, chiens d'Heretiques, Anglois endiablez, vous n'irez pas à Panama comme vous le croyez; & quand vos camarades ſeront icy, nous leur en ferons autant qu'à vous.* Ces paroles firent connoiſtre aux Avanturiers qu'ils eſtoient découverts; & cependant les Eſpagnols les chargeoient à coups de canon, de mouſquets & de fléches, car ils avoient auſſi des Indiens avec eux, qui bleſſoient plus de monde avec leurs fléches, que les Eſpagnols avec leurs mouſquets.

Extremité des aſſiegeans.

Enfin la nuit venoit, & les Avan-

turiers commençoient à lâcher pied, & à se demander les uns aux autres ce qu'ils devoient faire; une partie même s'estoit déja retirée, le Commandant avoit les deux jambes cassées d'un coup de canon. Mais lorsque les François parloient ensemble du mauvais succés de cette entreprise; une fléche vint tout à coup percer l'oreille & l'épaule à l'un d'eux, qui l'arracha sur le champ de sa playe avec une fermeté admirable, disant à ceux qui estoient prés de luy, *Attendez, mes freres, je m'en vais faire perir tous les Espagnols avec cette fléche.* A l'instant il tira de sa poche plein sa main de coton, qu'il noüa au bout de cette fléche, y mit le feu, & aprés en avoir rompu le fer, enfonça la cane dans son fusil, & la tira sur une maison du Fort, qui, comme j'ay déja dit, ne sont couvertes que de feüilles de Palmistes. Cela commença à fumer; les autres s'en apercevant, ramasserent des fléches, & firent la mesme chose; ce qui produisit un si bon effet, que plusieurs maisons du Fort furent enflammées.

Accident qui fait changer les choses de face.

Expedient qui reüssit.

Presque en mesme temps je fus frapé de l'objet le plus digne de compassion

qu'on verra peut-eſtre jamais: un camarade que j'aimois, ſe preſenta à moy dans un état déplorable; il avoit une fléche enfoncée bien avant dans l'œil; ce malheureux répãdant une prodigieuſe quantité de ſang de ſon œil bleſſé, & autant de larmes de celuy qui ne l'eſtoit pas, me prioit avec inſtance de luy arracher cette fléche qui luy cauſoit beaucoup de douleur; & comme il vit que la pitié m'empeſchoit de le ſecourir aſſez promptement, il ſe l'arracha luy-meſme. Aprés le bon ſuccés dont j'ay parlé, nos gens ſentant brûler leur cœur d'un feu plus ardent que celui qu'ils venoient d'allumer, firent revenir ceux qui s'eſtoient retirez, les animerent, & ſe rallierent avec eux; & eſtant cachez à la faveur de la nuit, les Eſpagnols ne tiroient plus ſi ſeurement que de jour, outre que la lumiere des maiſons qui brûloient, les empeſchoit, & ſervoit aux Avanturiers, qui à la lueur de cet embraſement, voyoient agir les Eſpagnols, & en tuoient autant qu'il en paroiſſoit: le feu prit auſſi à leur poudre, ce qui leur nuiſit beaucoup, & ſervit à leurs ennemis; mais ils ne trouvoient point encore moyen d'entrer dans ce Fort.

Objet pitoyable.

Quelques-uns d'eux s'aviſerent de faire une bréche de cette maniere. Pluſieurs ſe coulerent dans le foſſé, & montant l'un ſur l'autre juſqu'à ce qu'ils puſſent atteindre la paliſſade : ils y mirent le feu qui reüſſit bien : car auſſitoſt que les pieux furent enflammez, ils brûloient auſſi viſte que les matieres les plus combuſtibles.

Courage & effort des Avanturiers.

Les Eſpagnols s'en eſtant aperceus, jetterent dans le foſſé quantité de pots à feu qui conſumoient beaucoup d'Avanturiers avant qu'ils ſe puſſent retirer. D'autre coſté les Eſpagnols eſtoient occupez à éteindre le feu qui avoit pris au Fort, & qui augmentoit toûjours, quelques efforts qu'ils fiſſent pour en empeſcher les progrez ; & par malheur il faiſoit un furieux vent qui le portoit par tout. La paliſſade brûloit auſſi d'une grande force.

Cependant les Avanturiers ne perdoient rien de ce qui ſe paſſoit ; & ſitoſt que quelque Eſpagnol paroiſſoit à la lueur du feu, ils ne manquoient pas de l'abattre. Cela leur donna courage, & une aſſurance certaine de prendre le Fort. Le jour eſtant venu, les pieux de la paliſſade, qui ſervoient de gabion

& de parapet, ſe trouverent conſumez, & la terre qu'ils ſoûtenoient tomba tout d'un coup dans le foſſé. Neanmoins les Eſpagnols ne laiſſerent pas de tenir toûjours bon ſans quitter la bréche qu'ils défendoient vaillamment : leur Commandant les faiſoit battre juſques dans le feu qui les gagnoit; & n'étant plus couverts, autant qu'il en venoit à cette bréche, ils eſtoient tuez & tomboient dans le foſſé; ſi bien qu'ils furent enfin contraints de l'abandonner.

Vigoureuſe reſiſtance des Eſpagnols.

Ce que voyant les Avanturiers, ils y monterent auſſi-toſt, & furent chercher les Eſpagnols, qui s'eſtoient retranchez dans quelques Corps de garde, où ils avoient du canon, & ſe battoient encore. On offrit de leur donner quartier, mais ils n'en voulurent point; le Commandant même ſe fit tuer ſans jamais vouloir ſe rendre. Quelques-uns deſeſperez, & craignant de tomber dans les mains de leurs ennemis, ſe precipiterent & moururent.

Les Avanturiers montent à la bréche, & vont attaquer leurs ennemis retranchez.

De cette maniere les Avanturiers ſe virent inopinément maiſtres de ce Fort, par le moyen du feu, ſans lequel ils n'auroient pû l'eſperer, quand meſme

Priſe du Fort.

ils y seroient venus avec toute leur Flotte. Ils ne trouverent que quatorze hommes en vie dans ce Chasteau, & neuf ou dix blessez, cachez dans des trous parmi les morts. Ces gens dirent qu'ils estoient le reste de trois cens quatorze hommes qui défendoient ce Fort, & que le Commandant se voyant ruiné par le feu, avoit dépesché quelques-uns pour donner avis au President de *Panama* de ce malheur, afin qu'il se tinst sur ses gardes, & qu'il s'en garantist.

Avis que dõnent quelques prisonniers.

Ces prisonniers ajoûterent que depuis six semaines on avoit receu nouvelle de *Cartagene*, qu'un Irlandois ayant esté pris parmy une troupe de voleurs Anglois venus pour piller la riviere de *la Hache*, avoit dit qu'il se formoit une Flotte considerable pour aller à *Panama*, & que ceux-cy n'estoient venus à la Riviere de *la Hache* qu'à dessein d'avoir des vivres pour leurs vaisseaux.

Il estoit vray qu'un Irlandois avoit eu la lâcheté d'abandonner les Avanturiers, & d'aller avertir les Espagnols de leur venuë; mais il ne sçavoit pas leur principal dessein, qui estoit d'attaquer

Panama,

Panama. Les prisonniers firent encore entendre que le President de *Panama* s'estoit fortifié sur la riviere de *Chagre*, en cas que le Fort fust pris ; qu'il y avoit plusieurs embuscades d'Espagnols que les Avanturiers ne pouvoient jamais éviter ; que luy-mesme estoit dans une campagne proche de *Panama*, avec deux mille hommes d'infanterie, quatre cent hommes de cavalerie, & six cent Indiens, avec deux cent Mulatres, qui chassoient deux mille Taureaux destinez pour rompre les troupes des Avanturiers, & enfin les tailler en pieces.

Aussi-tost que les Avanturiers se furent emparez du Fort, ils songerent à mettre leurs blessez dans un lieu où ils pussent reposer à leur aise, & y estre pensez par les Chirurgiens, qui n'avoient fait qu'appliquer un simple appareil à leurs blessures, pour étancher le sang, encore ne l'avoient-ils fait qu'à ceux qui en avoient de grandes. On ne trouva point de lieu plus commode que la Chapelle pour les mettre. Il y en avoit soixante qui ne pouvoient se lever, sans ceux qui marchoient portant le bras en écharpe, ou ayant la teste

Soins des Avanturiers aprés leur victoire.

bandée. Ils jetterent tous les Eſpagnols qui eſtoient morts, du haut en bas du Fort, & les cadavres des Anglois & François furent mis dans de grands trous qu'on fit faire par des Eſclaves & par des Eſpagnols qui eſtoient reſtez. Quelques femmes auſſi Eſclaves furent employées à ſolliciter les bleſſez.

Les Avanturiers firent reveuë entr'eux, pour ſçavoir combien d'hommes ils pourroient avoir perdus. Ils trouverent que le nombre des morts ſe montoit à cent dix, & celuy des bleſſez à quatre-vingt. On rétablit le Fort & la Bréche le mieux qu'il fut poſſible, afin de ſe mettre en défenſe, en cas que les Eſpagnols vinſſent pour le reprendre avant la venuë de Morgan.

Viſite & rétabliſſement du Fort.

On y trouva quantité de munitions, tant de guerre que de bouche, que l'on mit en ordre, & on tâcha de les bien conſerver à cauſe qu'il n'y en avoit pas beaucoup ſur la Flotte, & en ſuite on fit entrer les Vaiſſeaux dans la Riviere.

Occupation de Morgan dans l'Iſle de Sainte Catherine.

Morgan qui eſtoit reſté ſur l'Iſle de Sainte Catherine, quatre jours aprés le départ des Vaiſſeaux dont je viens de parler, fit faire diligence aux autres qui

estoient restez avec luy, & leur ordonna de s'embarquer avec leurs vivres, & tous les prisonniers qu'il partagea sur les Bâtimens de la Flotte, chacun selon sa grandeur.

Dom Joseph Ramirez de Leiba, qui estoit Gouverneur de cette Isle au nom du Roy d'Espagne, & qui commandoit la garnison, fut mis sur le Navire de Morgan avec ses principaux Officiers, leurs femmes & leurs enfans: Morgan fit aussi encloüer le canon des Forts & le jetter à l'eau, toutefois en des lieux où l'on pût le repescher, parce qu'il vouloit revenir prendre possession de cette Isle; en cas que son dessein ne réussit pas, il eut soin de faire aussi brûler tous les affuts, les maisons de l'Isle, excepté l'Eglise & les Forts, où l'on ne toucha point.

Aprés cette destruction toute la Flotte leva l'ancre, & fit voile vers la terre ferme. Le lendemain il survint un mauvais temps qui la dispersa; mais comme tout le monde sçavoit le rendez-vous, chacun s'y trouva, quoy qu'en des temps differens; car les derniers arriverent quatre jours aprés les premiers; & tous ensemble dix jours aprés la prise du Fort.

Départ & joye de Morgan.

Morgan avec ſon Vaiſſeau eſtant à la veuë du Fort, & y appercevant le pavillon du Roy d'Angleterre, eut une telle joye, qu'il voulut entrer dans la Riviere avant que de reconnoiſtre s'il n'y avoit point de peril, & ſans meſme attendre un Canot qui venoit au devant de luy, pour l'avertir qu'à l'entrée de cette Riviere il y avoit un rocher caché ſous l'eau. Il ne manqua pas d'y toucher, luy & un autre Vaiſſeau : & dans le temps qu'il vouloit ſe retirer, il ſurvint un vent du Nord qui éleva la mer, & fit crever ſon Navire qui échoüa, ſans toutefois perdre un ſeul homme.

Chagrin qui ſe meſle à ſa joye.

Morgan eſtant entré dans la Riviere de Chagre avec toute ſa Flotte, employa les priſonniers de l'Iſle Sainte Catherine à travailler au rétabliſſement du Fort, faiſant reparer tout ce que le feu avoit conſommé, horſmis les maiſons ; au contraire, il en fit abatre qui eſtoient reſtées, de peur que ce qui eſtoit arrivé aux Eſpagnols, n'arrivaſt à luy-meſme ; c'eſt à dire, qu'on ne ſe ſerviſt pour les brûler, du meſme moyen qu'avoient fait les ſiens. Aprés il viſita les vivres, les munitions de guerre, fit la reveuë de ſon monde, ordonna ceux

qui devoient rester pour garder le Fort, & ceux qui devoient aller à Panama.

Son arrivée au Fort, & ses précautions.

On avoit trouvé deux petits Bâtimens à plat-fond faits exprés pour naviger sur cette Riviere; cinq ou six hommes montent dessus & poussent de fond, ils peuvent avoir soixante pieds de long, & vingt-cinq de large: Morgan commanda d'y mettre quelques pieces de canon, & quelques berges de fonte, avec autant de monde qu'ils en pouvoient contenir. Il en fit mettre aussi sur deux petites Fregates legeres, dont une avoit quatorze pieces de canon, & l'autre huit, & le reste dans des Canots. Tout estant ainsi ordonné, il laissa cinq cent hommes dans le Fort de Saint Laurent, dont il donna le commandement au Capitaine Maurice, laissa 150. hommes sur les Vaisseaux pour les garder, & en prit avec luy treize cent des mieux armez, & des plus robustes à souffrir la fatigue.

Ordre que donne Morgan.

Cependant les prisonniers Espagnols avoient donné l'épouvante aux Avanturiers, disant que le President de *Panama* avoit esté averti prés de deux mois auparavant, & s'estoit tellement precautionné, qu'il n'y auroit point

d'apparence de rompre ses forces & de le deffaire. D'ailleurs, comme il y a des superstitieux par tout, il se trouvoit des gens parmi les Avanturiers mesme, qui tiroient mauvais augure de ce que Morgan avoit perdu son Navire en entrant dans la riviere de Chagre, & qu'il y avoit pery tant de monde à l'attaque du Fort. Ils estoient encore intimidez à cause des embuscades qui se pourroient rencontrer sur la Riviere, & qu'il faudroit essuyer. Les plus courageux au contraire se consoloient de cela, disant que si les Espagnols tenoient bon, c'estoit le meilleur, & une marque certaine qu'il y auroit bon butin. Voilà ce qui se passoit alors, & comme les sentimens estoient partagez entr'eux.

Diversité de pensées.

CHAPITRE XI.

Départ de Morgan pour Panama, & la prise de cette Ville.

MOrgan ayant fait une exacte reveuë de ceux qu'il avoit choisis pour son entreprise, & visité jus-

qu'à leurs armes & leurs munitions, les exhorta de faire voir leur courage dans cette occasion, afin de retourner à la Jamaïque riches & glorieux. Alors tout le monde cria, vive le Roy d'Angleterre & Morgan, & ainsi commencerent leur voyage le 18. de Janvier de l'an 1670. Je décriray leur marche de jour à jour, & les lieux où ils resteront, qu'on pourra voir dans la Carte que j'en donne, qui est fort exacte. Lors qu'ils partirent ils ne prirent point de vivres, de peur d'incommoder ceux du Fort, qui n'en avoient pas trop pour nourrir prés de mille personnes qu'ils estoient, en contant les prisonniers & les Esclaves, que Morgan n'avoit pas voulu laisser aller de *Sainte Catherine*, de crainte que les Espagnols ne les employassent contre luy.

Morgan encourage ses gens, & fait voile pour Panama.

Journal de la marche des Avanturiers, commandée par Morgan pour Panama.

Le mesme jour ils avancerent, tant à la voile qu'à la rame, environ six

lieuës Eſpagnoles, & furent coucher à un lieu nommé *Rio de dos Braços.* Ils tarderent là quelque temps, parce que de nuit ils ne pouvoient pas aller plus loin, & qu'il y avoit des habitations, où ils croyoient trouver dequoy vivre : mais ils furent bien trompez dans leur attente, car les Eſpagnols avoient tout ruiné, & arraché juſqu'aux racines, & meſme coupé les fruits qui n'eſtoient pas encore meurs, ſans laiſſer aucuns beſtiaux ; ſi bien que les Avanturiers ne trouverent que les maiſons vuides, qui ne laiſſerent pas de leur ſervir pour y coucher, car ils étoient ſi preſſez dans leurs Vaiſſeaux, qu'ils ne pouvoient pas meſme ſe ſeoir. Ils furent obligez de ſe contenter ce ſoir-là d'une pipe de Tabac, quoy que cela ne les inquietaſt pas pour cette premiere fois, mais au contraire les animaſt à ſe battre de meilleur courage quand ils rencontreroient les Eſpagnols, afin d'avoir dequoy ſe nourrir.

Le dix-neuviéme du mois, & le deuxieſme de la marche, les Avanturiers ſe preparerent dés la pointe du

jour à avancer chemin, & sur le midy ils se trouverent à un lieu nommé *la Crux de Iuan Galliego*. En cet endroit ils furent obligez de laisser leurs Fregates legeres, tant parce que la Riviere, faute de pluye, estoit basse, qu'à cause que des arbres qui estoient tombez dedans, l'embarrassoient & auroient trop donné de peine, & fait perdre du temps à les oster.

Les Guides dirent qu'à trois lieuës de là, on pouvoit marcher une partie le long de la riviere, & l'autre partie dans les Canots ; cependant il fallut passer le trajet à deux fois, car les Canots qui estoient pleins de monde, furent se décharger au lieu dont je viens de parler, afin de revenir querir ceux qui estoient dans les Fregates, à qui on donna ordre de demeurer là deux ou trois jours, à dessein que si on trouvoit les Espagnols trop forts, & qu'on fût obligé de se retirer, on pût se refugier en cet endroit, & par le moyen du canon, les repousser & les deffaire.

On fit aussi défenses à ceux qu'on avoit laissez sur ces Bastimens de n'aller point à terre, de peur d'estre surpris dans les bois, & d'estre faits prison-

niers; ce qui auroit découvert aux Espagnols le peu de forces qu'avoient les Avanturiers. Ce n'estoit pas que les Espagnols n'eussent assez d'espions qui observoient ces Avanturiers; mais comme ces sortes de gens n'aiment gueres à se battre, & pour obliger leurs Commandans à ne point les engager dans un combat, ils faisoient les Avanturiers trois fois plus forts qu'ils n'estoient.

Lâche politique des Espagnols.

Le vingtiesme qui estoit le troisiesme de la marche, dés le matin Morgan envoya un des Guides avec quelques Avanturiers, afin de découvrir le chemin; mais lors qu'ils entrerent dans le bois, ils ne trouverent aucune route, ny mesme aucun moyen d'en faire, à cause que le païs estoit inondé & fort marescageux : tellement que Morgan fut encore contraint de passer son monde à deux fois, jusqu'à un lieu nommé *Cedro Bueno*.

La faim qui pressoit les Avanturiers, leur fit souhaitter ardemment de rencontrer bien-tost les Espagnols, car ils commençoient à devenir foibles, n'ayant point mangé depuis leur départ, faute de rien tirer, ny mesme de gibier.

Quelques-uns mangeoient des feüilles d'arbres, mais toutes n'estoient pas bonnes pour cela. Il estoit nuit avant que tout le monde fût passé ; si bien qu'il falut coucher sur le bord de la Riviere avec beaucoup d'incommoditez, à cause que les nuits sont froides, & qu'ils estoient peu vétus.

Le 21. qui estoit le quatriesme de la marche, les Avanturiers trouverent le moyen d'avancer, si bien qu'une partie alloit par terre, & l'autre dans des Canots par eau avec chacun un Guide. Ces Guides marchoient à deux portées de mousquet avec vingt ou trente hommes pour descouvrir les embuscades Espagnoles, sans faire beaucoup de bruit, afin de surprendre quelques prisonniers pour sçavoir leurs forces ; mais les espions Espagnols étoient plus subtils que les Avanturiers ; & comme ils sçavoient tres-bien les chemins, ils avertissoient de ce qui se passoit, une demie journée avant que les Avanturiers dussent arriver.

Subtilité des espions Espagnols.

Environ sur le midy les deux Canots qui ramoient devant, rebrousserent chemin, & firent sçavoir qu'ils avoient

découvert une embuſcade. Auſſi-toſt chacun prepara ſes armes avec une joye inconcevable, croyant trouver là bien dequoy manger, car les Eſpagnols ont ſoin en quelque part qu'ils aillent, d'eſtre bien fournis de vivres. Quand ils furent à la veuë de cette embuſcade, ils commencerent à faire des cris épouvantables, & à courir, c'eſtoit à qui ſeroit le premier : mais ils demeurerent plus morts que vifs, trouvant cette place abandonnée.

Avanturiers trompez dans leur attente.

Les Eſpagnols à la verité s'y eſtoient retranchez, mais ſçachant que les Avanturiers venoient en grand nombre, comme les eſpions leur avoient marqué, ils crurent que la place n'eſtoit point tenable, & laiſſerent là leurs retranchemens, qui pouvoient contenir quatre cent hommes. Ils eſtoient munis d'une forte palliſſade en forme de demie-lune, dont les pieux eſtoient des arbres entiers & fort gros.

Lors qu'ils s'en eſtoient allez, ils avoient emporté leurs vivres, & brûlé ce qu'ils n'avoient pû emporter. On trouva quelques Canaſtres, qui ſont des coffres de cuir, qui ſervirent beaucoup à ceux qui s'en ſaiſirent les premiers,

car ils les couperent en pieces afin de les manger; mais ils n'eurent pas le temps de les preparer, eſtant obligez de marcher.

Morgan voyant qu'il ne trouvoit point de vivres, avança tant qu'il put, afin d'en avoir pour luy & pour ſes gens. Ils marcherent le reſte du jour, & arriverent le ſoir à un lieu nommé *Torna Muni*, où ils rencontrerent encore une embuſcade, mais abandonnée comme l'autre. Ces deux embuſcades leur avoient donné une fauſſe joye, au lieu de fauſſe alarme, car ils n'aſpiroient qu'à trouver de la reſiſtance.

Ayant donc paſſé outre, ils avancerent dans le bois plus qu'ils n'avoient fait, ayant toûjours ſuivi la Riviere, afin de trouver des vivres; mais ce fut en vain, car où il y avoit la moindre choſe, les Eſpagnols le détruiſoient, de peur que les Avanturiers n'en profitaſſent, croyant les obliger par là à retourner à leurs Vaiſſeaux, ce qui leur auroit eſté inutile de faire, puis qu'il n'y avoit point auſſi de vivres.

Il falut neantmoins ſonger à repoſer, car la nuit eſtant venuë, on ne

voyoit plus à marcher dans le bois. Ceux qui avoient encore quelques morceaux de Canaſtre ſouperent, mais ceux qui n'en avoient point, ne mangerent rien. Ces Canaſtres ne ſont pas de cuir tané, ce ſont de ces peaux de Bœuf qui ſont ſeches, & dont ils font ces Canaſtres ſemblables à nos manequins. Ceux qui ont toûjours vécu de pain à leur aiſe, ne croiroient peut-eſtre pas qu'on pût manger du cuir, & ſeront curieux de ſçavoir comme on l'accommode pour le manger.

Ce que c'eſt que Canaſtre, & comme on en peut vivre.

Je diray donc que les Avanturiers le mettoient tremper dans l'eau, le battoient entre deux pierres, & aprés en avoir gratté le poil avec leurs coûteaux, le mettoient rôtir ſur le feu, & l'avaloient haché en petits morceaux. Je puis aſſurer qu'un homme pourroit vivre de cela, mais j'ay peine à croire qu'il en puſt devenir bien gras.

Le 22. qui eſtoit le cinquieſme de la marche. Dés le matin les Avanturiers continuerent leur chemin, & arriverent ſur le midy à un lieu nommé *Barbacoa*, où ils trouverent encore des barricades abandonnées, ſans y avoir

laissé des vivres. Mais comme il y avoit en ce lieu plusieurs habitations, les Avanturiers chercherent par tout, & à force de chercher ils trouverent deux sacs de farine enfoüis dans terre avec quelques fruits, qu'on nomme *Plantanos*. A l'instant ces deux sacs de farine furent apportez à Morgan, qui les fit distribuer à ceux qui avoient le plus de besoin de nourriture, parce qu'il n'y en avoit pas assez pour tout le monde.

Découverte & distribution de sacs de farine.

Ceux qui eurent de cette farine, la délayerent avec de l'eau, & en firent une pâte sans levain, dont ils en prenoient des morceaux qu'ils envelopoient dans des feüilles de Bananier, & les faisoient ainsi cuire sous la braise, les autres dans l'eau; ils apeloient ces morceaux de pâte ainsi cuite, des pouplains.

Aprés ce repas ils reprirent leur marche, ceux qui estoient fort las & fatiguez de la faim & du chemin, se mirent dans les Canots sur la Riviere, les autres marcherent par terre jusques à un lieu nommé *Tabernillas*, où il y avoit quelques habitations abandonnées & dégradées, comme les premie-

res, où ils coucherent.

Le lendemain 23. qui estoit le sixiéme de la marche : Ces gens n'eurent pas besoin de réveil-matin, car leurs estomachs vuides n'envoyoient pas de vapeurs au cerveau pour les assoupir. Ils reprirent donc leur marche à l'ordinaire, estant obligez de se reposer souvent, à cause de leur foiblesse qui les empeschoit d'avancer ; & lors qu'ils se reposoient, chacun alloit dans le bois chercher quelques graines d'arbres pour manger.

Ce mesme jour ils arriverent sur le midy à une habitation un peu écartée du chemin, qu'ils trouverent pleine de Maïs encore en épi. Il fit beau voir chacun se jetter dessus, & le manger tel qu'il estoit, parce que la precipitation de leur marche ne leur donnoit pas le temps de le faire cuire, & la faim encore moins.

Les Avanturiers apperçoivent & poursuivent des Indiens.

Un peu aprés qu'ils eurent trouvé ce Maïs, ils apperçurent quelques Indiens qui marchoient devant eux, ils commencerent à les poursuivre, croyant qu'ils rencontreroient quelque embuscade d'Espagnols ; ceux qui avoient du

du Maïs le jetterent pour n'estre point embarrassez à courir, ils tirerent sur les Indiens, dont ils en tuerent quelques-uns & poursuivirent les autres jusqu'à *Santa Crux*, où les Indiens passerent la Riviere & eschaperent aux Avanturiers, qui neantmoins les suivirent de bien prés, passant aussi la Riviere à la nage : ces Indiens leur crioient de loin, *ah Perros Inglezes à la Savana, à la Savana, ally nos veremos*, qui veut dire, *ah chiens d'Anglois, venez à la Savana nous vous y attendons.*

Les Avanturiers avoient ainsi passé la Riviere, à cause que leurs Canots n'alloient pas si viste qu'eux, parce que la Riviere serpente en cet endroit, & oblige à faire de grands détours.

La nuit surprit les Avanturiers, qui furent obligez de coucher là, afin de reprendre leurs forces & de se preparer à se battre, parce que les Indiens qu'ils avoient rencontrez leur firent juger, qu'ils ne marcheroient plus guere sans trouver de la resistance.

Le lendemain 24. qui estoit le septiesme du départ : Ils firent une dé-

charge generale de leurs armes, les nettoyerent, & les rechargerent, croyant en avoir bien-tost besoin. Aprés ils passerent la Riviere, marcherent jusques à midy, & arriverent à la veuë du Bourg nommé *Crux*, où ils virent une grande fumée qui s'élevoit; Ils crurent que les Espagnols estant retranchez, brûloient quelque maison qui leur pouvoient nuire, cela leur donnoit courage, chacun rioit, sautoit d'aise. Il y en avoit qui railloient, & disoient que les Espagnols faisoient rôtir la viande pour les regaler.

Réjoüissance & raillerie des Avanturiers.

Deux heures aprés ils arriverent au Bourg de *Crux*, qu'ils trouverent en feu, sans y voir une seule personne. Ces Indiens qu'ils avoient poursuivis, estoient les autheurs de cette incendie qui consuma tout, excepté les Magazins du Roy & les Escuries. On avoit mesme chassé toutes les bestes qui étoient autour, dans l'esperance que les Avanturiers seroient obligez de retourner faute de vivres.

Ce Bourg est la derniere place où l'on peut monter sur la Riviere; c'est là qu'on aporte la Marchandise de *Chagre*, afin d'estre transportée de là par

terre sur des Mulets jusqu'à *Panama*, qui n'est éloigné que de huit lieuës de ce Bourg. C'est pourquoy il y a de fort beaux Magazins & de belles Escuries.

Les Avanturiers resolurent de demeurer là le reste du jour, afin de se reposer un peu, & de chercher dequoy vivre. On fit défense à tous de s'écarter du Bourg, à moins qu'on ne formast un party de cent hommes, dans la crainte que l'on avoit que les Espagnols ne prissent quelqu'un. Cette défense n'empescha pourtant pas cinq ou six Anglois de sortir pour chercher des fruits dans une habitation. Il y en eut un de pris par des Indiens qui fondirent sur eux.

Quelques Avanturiers s'écartent, & sont pris.

On trouva dans un des magasins du Roy quelques gerres de vin du Perou, & une Canastre de biscuit. Morgan, de peur que ses gens ne s'enyvrassent, fit courir le bruit que les Espagnols avoient empoisonné ce vin, & que personne n'eust à en boire. Quelques-uns qui en avoient déja bû, ayant l'estomach vuide & affoibli par la faim, vomirent; ce qui fit croire à plusieurs que ce vin estoit empoisonné, & n'en

Adresse de Morgan, pour empescher ses gens de s'enyvrer.

voulurent point boire. Il ne fut pourtant pas perdu, car il y en avoit entr'eux qui n'auroient pû s'empescher d'en boire, quand ils auroient esté asseurez qu'il auroit esté empoisonné.

Pendant que les plus actifs cherchoient de quoy vivre, ceux qui étoient dans le Bourg préferoient le repos au manger, tuant tous les Chiens & les Chats qu'ils purent prendre, & les mangeoient avec un peu de Maïs qu'ils avoient apporté. Les Canots qui se trouvoient inutiles, parce qu'ils ne pouvoient monter plus avant, furent renvoyez avec soixante hommes, ayant ordre de demeurer sur la Riviere où estoient les navires. On cacha seulement un Canot sous des broussailles, en cas que dans un besoin on en eust affaire pour avertir les autres.

Le lendemain 25. huitiéme de la marche. Dés que l'aurore parut, Morgan fit reveuë de son monde, & trouva qu'il avoit onze cent hommes tous capables de combattre, & bien resolus de le suivre. Il leur fit dire que cet homme qu'on avoit cru pris le jour precedent par les Indiens, estoit revenu, s'é-

ſtant ſeulement écarté dans le bois Il en uſa ainſi, de peur qu'ils ne cruſſent que cet homme n'euſt découvert leur deſſein, & que cela ne leur fiſt perdre courage.

Dans ce meſme temps il choiſit deux cent hommes pour ſervir d'enfans perdus, & marcher devant, afin d'inveſtir les ennemis, & que le gros ne fuſt point ſurpris, particulierement dans le chemin qu'ils avoient à faire de *Crux* à *Panama*, où en pluſieurs endroits il eſtoit ſi étroit, qu'il n'y avoit que pour paſſer deux hommes de front. Ces deux cent hommes eſtoient des mieux armez & des plus adroits tireurs de l'Europe, la pluſpart tous Boucaniers François, eſtant certain que deux cent de ces gens-là valent mieux que ſix cens autres.

Comme Morgan diſpoſe ſes gens, de peur de ſurpriſe & de combat.

Morgan fit du reſte un corps de bataille, une avant & arriere-garde, & en cas de combat, une aiſle droite & une gauche, avec des gens de reſerve, qui marchoient toûjours au milieu en avançant. L'aiſle droite avoit l'avant-garde, & en retournant chemin, l'aiſle gauche. Voilà l'ordre que Morgan tint dans ſa marche depuis *Crux* jusques à *Panama*.

Sur les dix heures il arriva avec ſon

Lieu pourquoy nommé *Quebrada obscura*.

Pluye de fléches sans voir personne.

monde à un lieu nommé *Quebrada obscura*, qui veut dire Crisque obscure. Elle n'estoit pas mal nommée, car le Soleil ne l'éclaire jamais. Les Avanturiers furent assaillis d'une pluye de fléches qui leur tua huit ou dix hommes, & en blessa autant. Ils se mirent aussi-tost en défense; mais ils ne sçavoient à qui ils avoient affaire, ne voyant que des rochers, des arbres & des precipices; ils tirerent à boule-veuë, sans sçavoir où, ny voir personne.

Les Avanturiers tirent au hazard, & l'on voit tomber des hommes.

Cependant cette décharge ne laissa pas de faire effet; car on vit tomber deux Indiens dans le chemin, un desquels se releva tout en sang, & voulut pousser une fléche qu'il tenoit à sa main, dans le corps d'un Anglois; mais un autre para le coup, & acheva de le tuer. Cet homme avoit la mine d'estre le Commandant de cette embuscade, qui apparemment n'estoit que d'Indiens, car on ne vit que des fléches. Il avoit sur la teste un bonnet de plumes de toutes sortes de couleurs, tissuës en forme de couronne.

Quand ces Indiens virent que cet homme leur manquoit, ils lâcherent pied, & depuis sa mort on ne tira pas

une ſeule fléche. On trouva encore deux ou trois Indiens dans le chemin, mais ils n'eſtoient plus en vie. Il eſt vray que ce lieu eſtoit fort commode pour une embuſcade, car cent hommes reſolus euſſent pû empeſcher le paſſage aux Avanturiers, & les défaire tous, s'ils euſſent voulu opiniâtrer : mais comme ces Indiens eſtoient ſans conduite, & peu aguerris, dés les premiers qu'ils virent tomber des leurs, ils ſe crurent perdus; outre qu'ils avoient tiré toutes leurs fléches ſans regle ny meſure, & que les arbres & les brouſſailles au travers deſquels ils les lançoient, en avoient rompu la force, & empeſché le coup. C'eſt pour cette raiſon que les Avanturiers en furent peu incommodez, qui en cette occaſion ne s'amuſerent pas trop à regarder d'où les fléches venoient; mais tâcherent à ſe tirer de ce mauvais chemin, & à gagner le plat païs, d'où ils puſſent découvrir leurs ennemis. Il y avoit eu autrefois une montagne en cet endroit, qu'on avoit coupée pour abreger le chemin, & pour faire paſſer plus facilement les Mulets chargez.

Indiens perdent courage ayant perdu leur Chef.

Au ſortir de là les Avanturiers entre-

rent dans une grande prairie, où ils ſe reposerent un peu, pour y penſer ceux qui avoient eſté bleſſez à l'embuſcade. Ces Indiens parurent à une demie lieuë de là ſur une éminence où il n'y avoit point d'arbres, & qui eſtoit proche du grand chemin par où les Avanturiers devoient paſſer. Morgan détacha cinquante hommes, qui furent par derriere, afin d'en ſurprendre quelqu'un, & de ſçavoir des nouvelles des Eſpagnols: mais ce fut vainement, car ces gens ſçavoient tous les détours, & marchoient toûjours à leur veuë; tantoſt ils eſtoient devant, & tantoſt derriere.

Morgan tente d'avoir des priſonniers.

Deux heures aprés on les vit encore à deux portées de mouſquet ſur la même éminence où ils avoient déja paru, pendant que les Avanturiers eſtoient ſur une autre vis-à-vis. Entre ces deux éminences il y avoit un grand fond plein de bois de haute futaye, où les Avanturiers croyoient qu'ils euſſent une embuſcade, parce qu'ils y deſcendoient; cependant il n'y en avoit point, & ils n'y deſcendoient que pour ſe cacher à la veuë des Avanturiers, & prendre un autre chemin, ne faiſant que voltiger autour d'eux, afin d'en prendre

dre quelqu'un. Bien ſouvent ils leur crioient, *A la prairie, à la prairie, chiens d'Anglois.*

Ce meſme ſoir les Avanturiers furent obligez de camper de bonne heure, parce qu'il commençoit à pleuvoir. Ils eurent bien de la peine à trouver dequoy ſe loger & ſe nourrir, car les Eſpagnols avoient tout brûlé, & chaſſé le bétail; ſi bien qu'ils furent contraints de s'écarter du chemin, afin d'en chercher. Ils trouverent environ à une lieuë du grand chemin une Hate, dont les maiſons n'eſtoient point brûlées; mais il n'y en avoit pas aſſez pour loger tout le monde; ſi bien que pour garantir du moins les munitions & les armes de la pluye, on ordonna qu'un certain nombre de chaque Compagnie entreroient dans les maiſons pour garder les armes, afin qu'en cas d'alarme, chacun ſceuſt promptement les retrouver.

Cependant ceux qui eſtoient dehors tâcherent à faire des Baraques, qu'ils couvrirent d'herbes comme ils purent, pour dormir un peu la nuit. On poſa des Sentinelles avancées pendant ce temps, & on fit bonne garde; car on craignoit les Indiens & les Eſpagnols

avec leurs lances, qui pendant la pluye ne laiſſent pas de faire un grand effet, lorſque les armes à feu ſont tout à fait inutiles.

Le lendemain 26. neuviéme jour de la marche, Morgan commanda qu'on déchargeaſt toutes les armes, à cauſe de la pluye, de peur qu'en venant à l'occaſion elles ne manquaſſent. Ce qui fut fait; & eſtant rechargées, les Avanturiers reprirent leur marche. Ils avoient un tres-mauvais chemin à faire, car c'eſtoit toutes prairies, & pays découvert, où il n'y avoit point de bois; ſi bien qu'ils eſtoient obligez d'eſſuyer l'ardeur du Soleil.

La troupe d'Indiens du jour precedent reparut encore, & ne ceſſa de les obſerver: tantoſt, comme on l'a déja dit, ils eſtoient devant, & tantoſt derriere. Morgan, à qui il importoit beaucoup d'avoir un priſonnier, fit détacher cinquante hommes pour cela, & promit à celuy qui en prendroit un, trois cents écus outre ſa part ordinaire.

Indiens qui paroiſſent & diſparoiſſent en même temps.

Sur le midy les Avanturiers monterent une petite montagne, de laquelle ils découvrirent la mer du Zud, & un

grand navire avec cinq Barques qui partoient de *Panama*, pour aller aux Isles de *Taroga* & *Tarogilla*, qui n'en sont éloignées que de trois ou quatre lieuës. Ils se réjoüirent à cette veuë, esperant que leur fatigue seroit bien-tost terminée. Leur joye augmenta encore, lorsque descendant de cette montagne, ils se trouverent dans une vallée où il y avoit une prairie pleine de toute sorte de bétail, que plusieurs Espagnols à cheval chassoient : mais apercevant les Avanturiers, ils abandonnerent ces animaux pour se sauver.

C'estoit un plaisir de voir ces gens fondre sur ces bestes : l'un tuoit un Cheval, l'autre une Vache, l'autre une Mule, l'autre un Asne, & enfin chacun abattoit tout ce qui se presentoit. Pendant qu'une partie estoit à la chasse, l'autre allumoit du feu pour faire rotir la viande. Dés qu'on en apportoit, chacun en coupoit vîtement un morceau qu'il faisoit griller sur la flame, & la mangeoit. Mais à peine avoient-ils commencé ce repas, que Morgan fit donner une fausse allarme.

Morgan fait donner une fausse allarme.

Tout le monde aussi-tost fut sous les armes, & prest à donner. Il falut donc

marcher; neanmoins chacun demeura ſaiſi de quelque morceau de viande à demi rotie, ou toute cruë, qu'ils portoient en bandoliére. Il eſt vray que ces gens en cet état eſtoient capables, à leur ſeul aſpect, d'épouvanter les plus hardis; car en guerre auſſi bien qu'en amour, l'on ſçait que les yeux ſont toûjours les premiers vaincus. Ils allerent ainſi juſqu'au ſoir, qu'ils camperent ſur une petite éminence, d'où ils aperceurent les Tours de la Ville de *Panama*.

Avanturiers effroyables.

A cette veuë ils s'écrierent de joye par trois fois; & deux cents hommes parurent à la portée du mouſquet, qui commencerent à leur répondre. Quelques-uns des Avanturiers s'approcherent pour les ſalüer de quelques coups de fuſil; mais ils s'enfuïrent en criant: *Manana, manana, perros a la Savana*: qui veut dire, *demain, demain, chiens que vous eſtes, nous vous verrons à la Savane.*

Approche de Panama; legere eſcarmouche.

Morgan fit donc camper ſes gens ſur une petite éminence, d'où il pouvoit découvrir les Eſpagnols tout autour de luy. Il y avoit encore plus de deux heures de Soleil; mais il ne voulut point

passer outre, afin d'avoir un jour entier pour le combat, resolu de le commencer le lendemain de grand matin. Cependant il fit battre les Tambours, joüer les Trompettes, & déployer les Drapeaux. Les Espagnols en firent autant de leur costé. Il parut aussi plusieurs Compagnies d'Infanterie, & quantité d'Escadrons de Cavalerie tout autour des Avanturiers, environ à la portée d'un canon.

Marche de la Cavalerie Espagnole.

Cela dura jusqu'à la nuit fermante ; que Morgan fit faire bonne garde, & mettre double Sentinelle. Il faisoit donner de temps en temps de fausses allarmes, afin de tenir toûjours ses gens en haleine, qui estoient fort réjoüis, esperant le lendemain faire bonne chere.

Cela n'empescha pas que ceux qui avoient encore de la viande ne la mangeassent telle qu'elle estoit, car il ne fut permis d'allumer du feu que pour fumer. Chacun avoit son ordre particulier, en cas que les Espagnols vinssent attaquer de nuit ; & aprés cela, se reposa qui put. Cependant les Espagnols tirerent toute la nuit du canon.

Le lendemain 27. dixiéme & dernier

Les Eſpagnols font battre la Diane. Morgan leur répond, & met ſes gens en bataille.

jour de la marche, les Eſpagnols firent battre la Diane les premiers. Morgan leur répondit; & ſi-toſt qu'il fut jour l'on vit paroiſtre autour de ſon armée pluſieurs petits Eſcadrons de Cavalerie, qui venoient l'obſerver. Morgan commanda à ſes gens de ſe preparer au combat; & dans ce moment un des Guides donna avis à Morgan de ne pas ſuivre le grand chemin, parce que les Eſpagnols y pouvoient eſtre retranchez, & faire bien du carnage.

Défilé penible.

On trouva cela à propos, & on laiſſa le grand chemin à la droite en défilant dans un petit bois, où le chemin eſtoit ſi mauvais, que tous autres gens que les Avanturiers auroient eu de la peine à y paſſer. Aprés deux heures de cette marche, les Avanturiers arriverent ſur une petite éminence, d'où ils découvrirent l'armée des Eſpagnols, qui eſtoit tres-belle, & qui marchoit en bon ordre. La Cavalerie eſtoit auſſi leſte que quand elle va au combat des Taureaux. L'Infanterie ne luy cedoit en rien; on ne voyoit que des habits de ſoye de toutes ſortes de couleurs, qui paroiſſoient beaucoup par la reflection des rayons du Soleil.

Ordre & magnificence de l'armée Eſpagnole.

Les Avanturiers à cette veuë commencerent à faire trois cris qui auroient épouvanté les plus hardis. Les Eſpagnols en firent de meſme, & les deux partys avançoient toûjours les uns contre les autres.

Quand on fut preſt à donner, Morgan fit ranger ſon armée en bataille ſeulement pour la forme ; car il eſt impoſſible d'obliger ces gens de garder leur rang, comme on fait en Europe. Les deux cent Enfans perdus furent devant s'oppoſer à la Cavalerie, qui eſperoit venir fondre ſur les Avanturiers, avec deux mille Taureaux animez, que les Eſpagnols chaſſoient de l'autre coſté : mais leur deſſein fut rompu par deux moyens; le premier, qu'ils rencontrerent un lieu un peu marécageux, où les chevaux ne vouloient point paſſer. Le ſecond fut que les Enfans perdus les prévinrent, & mettant un genoüil à terre, commencerent à faire une furieuſe décharge : la moitié tiroit pendant que l'autre chargeoit, ſi bien que le feu ne diſcontinuoit point, outre que chaque coup portoit, car ils ne tiroient point qu'ils n'abatiſſent ou l'homme, ou le cheval.

Détachement des Enfans perdus.

Leur feu continuel.

Défaite de l'armée Espagnole.

Ce combat dura environ deux heures, où toute la Cavalerie fut défaite, sans qu'il en échapast plus de cinquante qui prirent la fuite. Cependant l'Infanterie voulu avancer; mais si-tost qu'elle vit cette défaite, elle tira seulement, & aprés jetta les armes, & s'enfuit en défilant à costé d'une petite montagne hors de la veuë des Avanturiers, qui croyoient qu'elle vouloit venir les surprendre par derriere.

Quand la Cavalerie fut défaite, les Taureaux ne servirent plus de rien; car ceux qui les conduisoient ne pouvoient pas en estre les maistres. Les Avanturiers s'apercevant de cela, envoyerent contre ces animaux quelques Fuseliers qui firent voltiger leurs drapeaux devant eux avec des cris terribles; de sorte que ces Taureaux prirent l'épouvante, & coururent d'une telle force, que ceux qui les conduisoient furent aussi contraints & bien aises de se retirer.

Les Avanturiers poursuivent les Espagnols.

Lorsque les Avanturiers virent que les Espagnols ne se ralioient point, & qu'au contraire ils fuyoient çà & là par petites troupes, ils commencerent à donner dessus, & en prirent une grande partie qui fut tuée. Quelques Cor-

deliers qui eſtoient dans cette armée, furent pris & amenez à Morgan, qui les fit mourir ſur l'heure.

On prit auſſi un Capitaine de Cavalerie bleſſé, qu'on trouva parmy les morts, qu'on amena à Morgan, qui ne voulut pas davantage de priſonniers, diſant qu'ils ne feroient qu'embaraſſer jusqu'à ce qu'on fuſt maiſtre de tout. Il interrogea ce Capitaine des forces qu'il y avoit dans la Ville; lequel répondit que tout le monde en eſtoit ſorti au nombre de deux mille hommes d'Infanterie, & de quatre cent de Cavalerie, avec ſix cent Indiens, & deux mille Taureaux; qu'il y avoit quinze jours que ces gens là couchoient dehors dans la Savana, où ils eſtoient campez; qu'on avoit abandonné la Ville, ayant envoyé toutes les femmes & les richeſſes aux Iſles de *Taroga*; qu'on avoit laiſſé dans la Ville cent hommes avec vingt-huit pieces de canon braquées dans les avenuës de la place & des principales ruës, en cas qu'on fuſt contraint de ſe retirer dans la Ville, où il croyoit que le Preſident, voyant que la campagne luy eſtoit deſavantageuſe, ſe feroit retiré; car il avoit encore bien du mon-

Morgan s'informe de l'état de la place.

de, pourveu qu'il les puſt ralier. Il ajoûta que les lieux où eſtoit ce canon eſtoient gabionez avec des ſacs de farine de la hauteur d'un homme. Il donna auſſi avis qu'on ne priſt pas le chemin de *Crux*, parce que, diſoit-il, on trouveroit à l'entrée de la Ville une Redoute avec huit pieces de bronze, qui pourroient bien faire du fracas.

Lieux gabionez de ſacs de farine.

Morgan ayant appris ces nouvelles, raſſembla ſes gens, & leur dit qu'il ne falloit point perdre de temps, & que ſi on donnoit le loiſir aux Eſpagnols de ſe ralier dans la Ville, on ne la pourroit plus prendre; c'eſt pourquoy il faloit marcher contre elle le plus promtement qu'il ſeroit poſſible, afin d'y eſtre auſſi-toſt qu'eux, & de leur en empeſcher l'entrée. En meſme temps il fit reveuë, & l'on trouva qu'il n'y en avoit que deux de morts, & deux de bleſſez.

Morgan fait marcher contre la Ville.

L'on croira peut-eſtre cecy une fable, veu les differentes forces des deux partys, dont l'un eſtoit plus conſiderable que l'autre, & tous deux également animez: car il eſt étonnant que les Avanturiers ſe ſoient retirez du combat avec ſi peu de perte, & les Eſpagnols

Les Eſpagnols perdent beaucoup de monde, les Avanturiers peu. Reflexiõ de l'Autheur à cet égard.

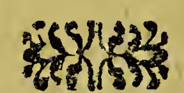
avec un si grand desavantage, qu'il en demeura plus de six cent sur la place. Je ne puis pourtant me dispenser de l'écrire, en ayant esté témoin moy-même. A la verité si je ne l'avois pas vû, je ne pourrois pas me persuader que cela fust; & peut-estre que ceux qui liront ce Voyage se trouveront dans la mesme peine: cependant plusieurs personnes peuvent rendre témoignage que je dis vray: car il passe tous les jours des François de ces Contrées en celles-cy, à qui je laisse la censure de tout ce que j'ay écrit.

Morgan voyant qu'il avoit perdu si peu de monde, s'avança vers la Ville, exhortant ses gens à ne se pas abandonner les uns les autres, mais à combattre courageusement comme ils avoient déja fait, sans leur déguiser toutefois que ce second combat ne seroit pas si facile que le premier. Les Avanturiers conduits par le Capitaine de la Cavalerie Espagnole, qu'ils avoient fait prisonnier, marcherent par le chemin qui vient de *Portobello* à *Panama*, où il n'y avoit aucun peril. Entrant dans la Ville, & voyant qu'il n'y avoit personne, ils couroient l'un d'un costé, l'autre de

l'autre, ſans ſonger à l'avis qu'on leur avoit donné d'éviter le canon qui eſtoit dans la grande place, une partie d'eux furent y donner en pourſuivant quelqu'un qu'ils avoient vû fuïr.

Avanturiers, par imprudence, donnent dans le canon des ennemis.

Auſſi-toſt on tira le canon, qui en bleſſa vingt-cinq ou trente, & en tua bien autant, ſans pouvoir faire que cette décharge : car à l'inſtant les Avanturiers fondirent ſur les Canoniers, & paſſerent au fil de l'épée tous ceux qu'ils trouverent dans la Ville. Dés que Morgan ſe vit maiſtre de *Panama*, il fit aſſembler tout ſon monde, à qui il défendit de boire de vin, diſant que les priſonniers Eſpagnols l'avoient averti qu'il y en avoit beaucoup d'empoiſonné. Cela n'eſtoit pourtant pas; mais Morgan le diſoit ainſi, afin d'empêcher ſes gens de s'enyvrer; ce qu'ils auroient fait ſans doute, s'ils n'avoient pas craint d'eſtre empoiſonnez.



CHAPITRE XII.

Morgan envoye ſes gens en courſe, fait brûler Panama, & retourne à Chagre.

APrés que Morgan eut donné ſes ordres, & diſtribué ſes gens dans des quartiers differens, il fit équiper une Barque qui eſtoit demeurée dans le Port, remplie de Marchandiſes, & de hardes que les Eſpagnols vouloient ſauver, mais ils n'en avoient pas eu le temps, à cauſe que la mer avoit baiſſé avant que leur Barque fût chargée : Et ne croyant pas que les Avanturiers entraſſent ſi-toſt dans la Ville, ils attendoient à la premiere marée pour ſortir; mais ils furent prevenus, car Morgan la fit au plûtoſt décharger pour y embarquer 25. hommes bien armez, avec un guide Eſpagnol. Il donna le commandement de cette Barque à un Capitaine Anglois, & demeura dans *Panama*. Comme Morgan s'empare de la Ville, & la fait garder.

Avant que cette Ville fuſt brûlée, elle eſtoit ſcituée ſur le rivage de la mer Deſcription de Panama.

du Zud, dans l'Ifthume du mefme nom, au neuviefme degré de latitude Septentrionale; on la voyoit alors ouverte de toutes parts, & fans murailles, n'ayant pour toute Fortereffe que deux redoutes, une fur le bord de la mer avec fix pieces de canon de fonte, & l'autre vers le chemin qui vient de *Crux* à la Ville, fur laquelle il y avoit huit pieces de canon de bronze; outre cela on y trouvoit encore 28. pieces de bronze, tirant 24. 12. & 8. livres de balle. Elle pouvoit contenir fix à fept mille maifons toutes bafties de bois de Cedre, on en voyoit quelques-unes de pierre, mais peu, les ruës eftoient belles, larges, & les maifons également bafties: Il y avoit huit Monafteres, tant d'hommes que de femmes, une Eglife Epifcopale, & une Paroiffiale, un Hôpital adminiftré par des filles Religieufes.

C'eftoit en cette Ville que venoient toutes les Marchandifes du *Perou*, il arrivoit tous les ans une Flotte de ce païs chargée de barre d'or & d'argent pour le Roy, & pour les Marchands. Quand elle s'en retournoit, elle chargeoit toutes les Marchandifes qui é-

toient à *Panama*, pour les Royaumes du *Perou* & de *Chile*, avec les Negres que les Genois apportent en ce lieu, pour travailler aux mines de ces deux Royaumes. Il y avoit plus de deux mille Mulets entretenus toute l'année, & employez à porter l'or & l'argent qui venoit du *Perou* à cette Ville, pour estre embarqué à *Puertobello* sur les Gallions du Roy d'Espagne. Cette Ville estoit entourée de tres-beaux jardinages & de maisons de plaisance, qui appartenoient à plusieurs Marchands, qu'on peut dire les plus puissans des Indes du Roy d'Espagne. Elle estoit gouvernée par un President, qui estoit aussi Capitaine general du Royaume de terre ferme, & avoit les villes de *Puertobello*, de *Nata*, & les Bourgs de *Crux*, *Penonome*, *Capira* & *Veragua*, tous peuplez par des Espagnols.

Voilà ce qui regarde le Temporel; Pour le Spirituel, elle avoit un Evesque Suffragant de l'Archevesque du Perou: Cet Evesque est Primat du Royaume de terre ferme. Ce Royaume est un des meilleurs des Indes, tant pour la bonté de son climat, que pour la fertilité de ses contrées, qui sont ri-

ches en mines de toutes ſortes de métaux, & de bois à baſtir des Navires, dont on pourroit peupler les deux mers, ſçavoir du Zud & du Nord, outre la fertilité du terroir, qui produit toutes les choſes neceſſaires à la vie. Les Eſpagnols y nourriſſent tres-grande quantité de bétail, & ils tirent un profit conſiderable des cuirs ſeulement.

Voila tout ce qui ſe peut dire en general de l'Iſtume & de la ville de Panama, qui fut brûlée par les Avanturiers en l'an 1670. & rebaſtie par les Eſpagnols à un lieu plus commode que celuy où eſtoit l'ancienne, à cauſe que le Port eſt meilleur, & l'eau douce en plus grande abondance, eſtant ſur le bord d'une Riviere qui ſe décharge dans la Mer du Zud, & qui peut donner entrée à pluſieurs beaux Vaiſſeaux. Cette Riviere eſt nommée des Eſpagnols *Rio-Grande*, elle eſt d'une grande étenduë, comme on le peut voir dans la Carte que je donne.

Viſite de Panama, ce qu'on y trouve.

La Barque que Morgan avoit envoyée ſur la mer du Zud ne fut pas plûtoſt partie, que ſes gens viſiterent la ville de *Panama*, & foüillerent les maiſons les plus



LA MER DU NORD
SEPTENTRION
OCCIDENT
ORIENT
MIDY
LA MER DU SUD
CARTE de l'Isthme de PANAMA depuis Panama jusques a la Riviere de Nata du coté du Sud, et depuis Porto Bello, jusques a la Riviere de Code du coté du Nord, avec tous les Bourgs et Viles, Rivieres, Montagnes, et lieux les plus considerables, exactement dessinez sur les lieux par A. O. Exquemelin.
La Ville de Panama, est scituée a treize Minutes de latitude Septentrionale 1686.
Echele de 12. lieues Espagnoles
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Avec Privilege du Roy.
PUERTO BELLO
Bello
El Bujio
V. de Boqueron
R. de Boqueron
N. de Pequem
R. de Pequeni
V. de Chagre
F. de Chagre
R. de Chagre
Cerro Pelado
Cruzes
Matachain
R. de la Puente
R. de las Laxas
R. Grande
Halto
S. Ioseph
Vigie
CIUDAD DE PANAMA
Redoute
la Merced
Panama Nueva
I. de Naos
Perrico
Otto guillo
Ottoque
Tavoga
Tavoguilla
I. de Flamencos
C. de Panama
Gallinera
Playa Prieta
R. de Cayemito
R. de Perequeta
P. de Capira
P. de Penonemo
P. Chame
R. de Sabalices
Punta de Chame
R. Grande de Nata
I. de Nata
C. de Nata
NATA
R. de Code
Bourg d'Indiens
R. de Nata
C. del Valle
G. de Cocle
C. de la Trinidad
Embarcadero de R. de dos Rios
Barbacoas
Cedro Bueno
El Pico
Cruz de Iuan Gallego
R. de Cocle
R. de Indios
C. del Presidente
A. Grande
R. Gaton
B. Cumplido
C. Quebrada
Tabernilla
T. Bautista
Q. Cedro Seco
T. de Leon
Sancarabali
R. de Palmas
S. Cruz
Q. Fantasia
Cargada
T. de Plata
Coron
Cascajal
C. Obscura
R. Chilibre
T. del Elephante
C. Horradade
P. de Mancarilla
P. del Ponton
P. de Longalemo
Las Minas
I. de B. ventura


RPJCB

plus apparentes. Ils trouverent quantité de Magazins pleins de Marchandises, que les Eſpagnols avoient laiſſées, n'ayant pas aſſez de Vaiſſeaux pour les embarquer, ny aſſez de temps pour les emporter, quoy qu'ils euſſent eu un mois entier pour cela. Ceux qui n'avoient pas le credit de les mettre dans des Vaiſſeaux pour les ſauver par mer, qui eſtoit la voye la plus ſeure, les amenoient par terre avec des Mulets.

Il y avoit encore beaucoup d'autres Magazins, les uns pleins de farines, les autres de toutes ſortes d'inſtrumens de fer, pour porter au Perou, où il vaut 8. piaſtres la Robe, qui eſt un poids Eſpagnol peſant 25. livres. Tous ces inſtrumens, eſtoient, hoües, haches, enclumes, ſocs de charuë, & generalement tous ceux qui ſervent aux mines d'or & d'argent. Il y avoit auſſi quantité de vin, d'huile d'olives & d'épiceries. En un mot, tout ce qu'on pourroit rencontrer dans une des plus fameuſes Villes de l'Europe, car celle-cy eſtoit le Magazin de pluſieurs Provinces & Royaumes de l'Amerique, qui ſont ſous l'obeïſſance du Roy d'Eſpagne.

Morgan qui craignoit que les Eſpa-

Morgan fait brûler Panama, & pourquoy.

gnols ne le vinssent surprendre la nuit dans cette Ville, fit mettre le feu subtilement le soir à quelques maisons un peu écartées, & en mesme temps fit courir le bruit parmy les prisonniers qu'il avoit, & parmy ses gens mesme, que les Espagnols estoient les autheurs de cet incendie, qui gagna tellement, qu'avant qu'il fût nuit la Ville estoit à moitié brûlée : Il y eut quantité d'Esclaves & d'animaux qui perirent dans cet embrasement. Le lendemain matin cette Ville se trouva consommée, excepté la maison du President, qui estant un peu éloignée, n'eut aucun dommage, comme aussi un petit coin, où il y resta environ cinq ou six cent maisons de Muletiers, & deux Cloîtres, sçavoir celuy de Saint Joseph, & celuy des Religieux de la Redemption.

Applications diverses de Morgan.

Tous les Avanturiers coucherent cette nuit hors de la Ville, de peur que les Espagnols ne les vinssent attaquer : Le lendemain Morgan fit détacher six hommes de chaque Compagnie pour faire un corps, afin d'envoyer à *Chagre* annoncer la victoire qu'il avoit remportée, & pour voir si les gens qu'il avoit laissez au Fort n'avoient be-

ſoin de rien. Il fit encore deux détachemens de la meſme force pour aller en parti ; ſi bien que ces trois Corps faiſoient chacun cent quatre-vingts hommes. Si-toſt qu'ils furent en campagne, Morgan employa les autres à mener tout le canon, & celuy qui eſtoit demeuré en ſon entier, c'eſt à dire, dont les affuts n'eſtoient point brûlez, il le fit placer autour de l'Egliſe des Peres de la Trinité, & en ſuite s'y retrancha en cas qu'il fût attaqué. On y mit auſſi tous les bleſſez avec les priſonniers, qu'on tint en des lieux ſeparez.

Le lendemain la Barque que Morgan avoit envoyée ſur mer, revint avec trois autres chargées de pillage & de priſonniers; mais ils avoient manqué la plus belle priſe du monde. Le meſme ſoir qu'ils eſtoient partis, ils arriverent à une des petites Iſles qui ſont devant *Panama*, où ils prirent la Chaloupe d'un Vaiſſeau du Roy d'Eſpagne de quatre cent tonneaux : il y avoit dans cette Chaloupe ſept hommes, qui dirent aux Avanturiers que l'argent du Roy eſtoit dans ce Vaiſſeau & que les Treſors des Egliſes de *Panama*, avec la pluſpart des Religieux & Religieuſes y eſtoient

Belle priſe manquée.

encore, comme auſſi toutes les femmes des plus fameux Marchands de *Panama*, leurs pierreries & leurs richeſſes ; ſi bien que ce Baſtiment n'avoit aucun Laſt, c'eſt à dire, aucun caillou, ny aucune des autres choſes que l'on a accouſtumé de mettre au fond du Vaiſſeau pour ſervir d'équilibre, mais c'eſtoit tout l'or & l'argent de *Panama* qui ſervoit à cet uſage. Ils ajoûterent que ce Vaiſſeau n'eſtoit monté que de ſix pieces de canon, avec peu d'hommes & beaucoup d'enfans, qui ne craignoient rien, ne croyant pas que les Avanturiers euſſent des Bâtimens pour venir ſur cette mer.

Meſure mal priſe.

Le Capitaine Chart qui commandoit ces Avanturiers, crût que ce Navire ne luy pourroit échaper, à cauſe qu'il en avoit pris la Chaloupe, & que le Navire meſme n'avoit point d'eau ; c'eſt pourquoy il ne fit aucune diligence ce ſoir-là, parce qu'il eſtoit un peu tard, & s'imagina qu'il pouvoit attendre juſqu'au lendemain matin. Cependant luy & ſes gens paſſerent la nuit à boire, & à ſe divertir avec des femmes Eſpagnoles qu'ils avoient priſes ſur les petites Iſles.

Le lendemain il alla à la recherche de ce Navire, lequel voyant que sa Chaloupe ne revenoit point, se douta qu'elle estoit prise, leva l'ancre & se sauva. Les Avanturiers s'en estant apperçus, jugerent qu'il amasseroit des forces, & qu'on ne le prendroit pas facilement, crurent qu'ils ne seroient pas assez forts, & qu'il falloit aller querir du monde à *Panama*, où ils arriverent dés le soir mesme avec les trois Barques qu'ils avoient prises.

Aussi-tost que Morgan eut entendu ce qui s'estoit passé, il les renvoya dans de plus grandes Barques chargées de gens, afin de poursuivre ce Vaisseau, & de le prendre en quelque part qu'il fût allé. Les prisonniers de la Chaloupe dirent qu'il ne pouvoit pas estre bien éloigné, n'estant pas en état de faire voile, faute d'eau, de vivres, & d'estre funé, ou agreé, n'ayant que les basses voiles ; mais aussi qu'il pourroit s'estre retiré quelque part, & mis en état de se deffendre, aprés avoir débarqué les femmes & les enfans qui estoient dessus. Dés que la mer fut haute, les deux Barques partirent bien armées, pour aller à la recherche de ce Vaisseau.

Cela me donne lieu de dire icy une chose qui me vient en pensée; comme les Avanturiers jettent la terreur par tout où ils passent, on voit souvent que les Espagnols se croyent vaincus avant de combattre, & qu'il semble mesme ne se deffendre que pour avoir le temps de sauver leurs biens & leurs vies, en sorte que si les Avanturiers dans leurs entreprises, comme dans celle dont il s'agit, prenoient soin de mener assez de monde pour en disperser sur terre & sur mer, tout ce que l'on voudroit sauver sur l'un & sur l'autre élement, tomberoit infailliblement dans leurs mains. Ainsi rien ne leur échaperoit, leurs gains seroient prodigieux, & la perte que feroient les Espagnols inestimable.

Retour des partis envoyez, avec de riches prises.

Dans ce temps les deux partis que Morgan avoit envoyez à la campagne depuis deux jours, revinrent avec plus de cent mulets chargez de pillage & d'argent, & plus de deux cent prisonniers, que l'on mit dans l'Eglise, dont les Avanturiers avoient fait un Corps-de-garde. On ne manqua pas de leur donner la gêne dés qu'ils furent arrivez, aucun n'en fut exempt, & beau-

coup l'eurent si fort, qu'ils en moururent. Les Avanturiers ne se foucioient pas de se défaire des prisonniers qui n'estoient pas de qualité, & qui ne découvroient pas grand' chose, car ils ne leur estoient qu'à charge, puis qu'il les falloit nourrir, & qu'ils n'avoient déja pas trop de vivres pour eux-mesmes, la plus grande partie ayant esté bruslée avec la Ville.

Là dessus l'autre party que Morgan avoit envoyé à *Chagre* retourna, & apporta nouvelle que tout y estoit en bon état, que le Commandant du Chasteau avoit envoyé deux petits Vaisseaux pour croiser devant la riviere, afin de découvrir le secours qui pourroit venir par mer aux Espagnols, & que ces deux Bâtimens avoient chassé un Navire de la mesme Nation, lequel se voyant pressé, estoit venu se refugier dans la riviere de *Chagre*, que ceux du Fort le voyant venir avec le pavillon Espagnol, n'avoient pas manqué d'arborer aussi le pavillon Espagnol, & encore de faire paroistre quelques Espagnols, & qu'ainsi ce Navire croyant éviter un malheur, estoit tombé dans un autre, car en mesme temps on s'en estoit emparé.

Ce Bâtiment venoit de Cartagene, chargé de Maïs, d'autres vivres, & de quelques émeraudes; mais alors les Avanturiers ressemblerent au coq d'Esope, qui prefera un grain de bled à un diamant: parce qu'ils aimoient mieux ce Vaisseau & sa charge de Maïs, qui leur estoit necessaire pour vivre, que l'or & l'argent dont ils se pouvoient passer. Tout ce que je viens de raporter, fut cause que Morgan demeura à *Panama* plus long-temps qu'il n'auroit fait.

En suite les Barques qui estoient allées aprés le grand Navire, retournerent sans l'avoir pû trouver, quoy que les Avanturiers eussent fait toute la diligence imaginable. Ils amenerent encore quelques Barques chargées de pillage, d'argent & de prisonniers, & un Navire qu'ils avoient pris venant de *Païta* ville du Perou, chargé de biscuit, de sucre, de savon, & de drap du Perou, avec vingt mille piastres en argent monnoyé.

Les gens de ce Navire furent fort surpris de trouver là des Anglois, parce que l'on n'y en avoit point veu depuis que *Drac*, ce grand Avanturier François

çois, y estoit entré par le *Golfe du Darien*.

Si les gens que Morgan envoyoit en course estoient ainsi en action, ceux qu'il retenoit avec luy ne demeuroient pas non plus oisifs ; car tous les jours il partoit un parti de deux cent hommes, qui n'estoient pas plûtost revenus, qu'on en renvoyoit un autre. Ceux qui restoient à la Ville, alloient chercher dans les mazures des maisons brûlées, où fort souvent ils trouvoient de l'argent que les Espagnols avoient caché dans des puits. Les autres s'employoient à brûler des dentelles & des étoffes d'or & d'argent, afin d'en tirer l'or & l'argent, parce que tous ces ouvrages de manufactures auroient esté trop long-temps à embarquer, & trop difficiles à transporter dans la mer du Nord, outre que Morgan craignoit toûjours que les Espagnols ne le laissassent pas retirer en son païs, sans rassembler leurs forces & l'attaquer.

Avanturiers toûjours en action.

Riches étoffes, à quelle fin brûlées.

Cependant les Avanturiers firent encore une course, mais Morgan se plaignit que les partis qu'il envoyoit ne faisoient pas assez bonne expedition, & pour y remedier il voulut y aller luy-

mesme. Dans ce dessein il forma un parti de trois cent cinquante hommes, à la teste desquels il se mit, où tout autant d'Espagnols qu'il attrapoit, il leur faisoit donner la gêne d'une maniere extraordinaire, quand il les soupçonnoit d'avoir quelque chose.

Bizarre avanture d'un Espagnol.

J'en rapporteray icy un exemple, sur lequel on pourra juger du reste. Un pauvre Espagnol estant entré dans une maison de campagne appartenant à un Marchand de *Panama*, y trouva quelques hardes qu'on avoit laissé tomber ça & là en se sauvant : Cet homme s'accommoda sur le champ, de linge & de quelques vestemens meilleurs que les siens ; il les changea, prit une chemise blanche & un caleçon de dessous de taffetas rouge fort fin : il avoit aussi ramassé une clef d'argent, qui pouvoit estre de quelque cassette, & n'ayant point de poche pour la mettre, l'avoit attachée à l'éguillette de ce caleçon de soye.

Là dessus les Avanturiers entrerent dans cette maison, prirent cet homme : & le voyant ainsi paré, crûrent qu'il en estoit le Maistre. Il avoit beau s'en excuser, & leur monstrer ses meschans

habits qu'il venoit de quitter, disant qu'il estoit un pauvre homme, vivant de charitez, & que le hazard l'avoit conduit en ce lieu. Sans s'arrester à ces discours ils luy firent souffrir des tourmens incroyables : & comme il ne confessoit rien, ils les redoublerent ; puis voyant qu'il n'en pouvoit revenir, l'abandonnerent à des Negres qui l'acheverent à coups de Lances.

Morgan avoit déja passé huit jours à exercer par tout des cruautez inoüies, en pillant les Espagnols ; & aprés en avoir fait mourir plusieurs, & amassé un grand butin, il retourna à *Panama*, où il trouva les Barques revenuës de course, qui avoient encore amené quantité de pillage & de prisonnieres, entre lesquelles il y en avoit une qui se distinguoit des autres. Toutes ses manieres marquoient une personne de qualité, ce n'estoit pourtant que la femme d'un Marchand Espagnol, que quelques affaires importantes avoient obligé de passer au Perou. Il l'avoit laissée en partant dans les mains de ses proches, avec qui elle s'estoit sauvée, & venoit d'estre prise,

Elle estoit alors fort negligée, mais

Portrait & histoire de la belle Espagnole.

une grande jeunesse accompagnée de tous ses charmes, la paroient naturellement ; car avec des cheveux du plus beau noir du monde, on luy voyoit une blancheur à éblouïr, & ses yeux vifs, & son teint de mesme, brilloient encore parmi tout cela : Elle avoit aussi de la taille, de la gorge, & de l'embonpoint, ce qu'il luy en falloit pour estre bien faite ; & la fierté Espagnole, qu'on a peine à souffrir dans celles de sa Nation, plaisoit en elle ; de sorte qu'elle n'y paroissoit que pour luy attirer du respect, & pour relever sa beauté : En un mot, je n'ay jamais vû, ny dans les Indes, ny dans l'Espagne, une femme plus accomplie.

Morgan en devient amoureux. Ses soins pour elle.

Elle toucha le cœur de Morgan, & de tous ceux qui la virent comme luy. Ils envierent le bonheur d'en estre aymé, & l'auroient disputé à Morgan mesme, sans la déference qu'ils avoient pour luy. On s'aperçut de sa passion à ses habits, qu'il prit plus propres, & à son humeur qu'il rendit plus sociable. En suite il eut soin de faire separer cette prisonniere des autres, & qu'elle ne manquast de rien, mit des Esclaves auprés d'elle pour la servir, &

donna la liberté à ses amies de converser avec elle ; ce qui l'obligea de dire, que les Corsaires estoient aussi galans que les Espagnols : & plusieurs femmes de sa suite, considerant quelquefois les Avanturiers, s'écrioient toutes surprises, *hé mon Dieu! les Pirates sont hommes comme les Espagnols.* Ces femmes disoient cela, parce que leurs maris, leur faisoient accroire que les Anglois estoient des monstres hideux, & pour les en convaincre, leur promettoient souvent de leur en apporter des testes : Elles estoient mesmes si prévenuës de cela, que plusieurs m'ont ingenuëment avoüé, qu'elles ne pouvoient s'empescher d'admirer que nous fussions des hommes comme les autres.

Préventions des femmes Espagnoles contre les Avanturiers.

Cependant la Dame Espagnole recevoit les bienfaits & les visites de Morgan de la maniere du monde la plus obligeante, ne les attribuant qu'à la bonté de son naturel qu'elle admiroit dans un homme de ce caractére ; mais elle fut bien surprise, lors qu'une Esclave qui la servoit, & que Morgan avoit gagnée, luy découvrit les sentimens de l'Avanturier amoureux, qui luy fai-

ſoit demander des choſes qu'elle eſtoit bien éloignée d'accorder. Elle reſolut de luy parler elle-meſme ; & un jour qu'il la venoit voir, elle le fit en ces termes.

Il eſt vray, luy dit-elle, aſſez doucement, que l'on m'a fait entendre, & je penſe meſme vous avoir déja dit, que vos ſemblables eſtoient ſans humanité, & abandonnez à toutes ſortes de vices : je ſuis déja convaincuë de voſtre humanité, par les bons offices que vous m'avez rendus juſques icy, & il ne tiendra qu'à vous, qu'en tenant une conduite differente de celle que vous tenez à mon égard, je ne ſois également perſuadée de voſtre vertu, afin que je n'ajoûte plus de foy aux bruits deſavantageux qui courent de vous, & que détrompée par ma propre experience, je puiſſe auſſi détromper les autres.

Morgan eſtoit trop préoccupé des charmes de la belle Eſpagnole pour ſonger à ſes diſcours : Il crut meſme dans ce moment que ſon refus n'eſtoit pas ſincere, & voulut s'émanciper ; mais elle le repouſſa genereuſement, & luy fit voir dans cette occaſion tant de ſageſſe & de courage, qu'elle reprima ſon in-

Liberté de Morgan reprimée.

ſolence & confondit ſa brutalité : En ſorte qu'il fut obligé de ſe retirer. Il conçut pourtant un ſecret dépit de ſa fierté, dont il reſolut de ſe vanger. Sa vengeance.

Pour cela il luy fit faire ſous-main tous les déplaiſirs dont il pût s'imaginer, donna meſme contre elle des ordres ſeveres, qu'il deſavoüoit adroitement en ſa preſence, pour luy faire mieux ſentir les ſervices qu'il luy rendoit, & l'aſſurer de ſa bonne volonté.

On la ſollicita encore de ſa part avec beaucoup de force ; mais à ces nouvelles inſtances elle fit de nouveaux refus : & une fois que les femmes qui la ſervoient, d'intelligence avec Morgan, l'avoient laiſſée ſeule avec luy ſous divers pretextes, il la preſſa plus fortement que jamais, elle luy reſiſta de meſme : & comme il la tenoit embraſſée pour luy faire violence, elle s'arracha d'entre ſes bras, & s'éloignant de luy avec precipitation ; arreſte, luy cria-t'elle, voyant qu'il la vouloit ſuivre, arreſte, & ne t'imagine pas, qu'aprés m'avoir oſté les biens & la liberté, tu puiſſe auſſi facilement me ravir ce qui m'eſt plus precieux que tout cela. Puis s'approchant de luy toute furieuſe, ſur le Fermeté de la belle Eſpagnole.

point qu'il avançoit vers elle : Apprens, poursuivit-elle, que je sçay mourir, & que je me sens capable de porter les choses à la derniere extremité contre toy & contre moy même. A ces mots, tirant un poignard qu'elle tenoit caché, elle luy auroit plongé dans le sein, s'il n'avoit évité le coup : car Morgan surpris d'une action si déterminée & si imprévuë, avoit reculé quelques pas. Il reconnut par là que cette femme seroit toûjours inflexible, la quitta outré de rage, & resolut de ne la plus revoir.

Surprise de Morgan.

Aussi-tost il commença à changer de maniere à son égard, à retirer d'auprés d'elle les Esclaves qui la servoient, & les femmes qui l'entretenoient, & à ne luy faire donner que ce qu'il falloit pour conserver sa vie. Enfin il la fit avertir de payer trente mille piastres pour sa rançon, autrement qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Pour mieux couvrir son jeu, & afin qu'on ne soupçonnast rien d'un si prompt changement, il s'avisa de faire courir le bruit que cette femme s'entendoit avec ses ennemis; qu'on avoit surpris des Lettres qu'elle envoyoit, & qu'elle recevoit d'eux; qu'il en feroit mesme voir une écrite de sa

Il change de procedé.

propre main. Cette accusation fut cause qu'on ne trouva plus si étrange les mauvais traitemens qu'elle recevoit tous les jours de luy.

J'oubliois à dire que les Avanturiers qui croyoient Morgan favorisé de la belle Espagnole, jaloux de son bonheur, commençoient à murmurer contre luy, s'imaginant que retenu par son amour, il les arrestoit long-temps dans ce païs, & qu'enfin ce long retardement donneroit lieu aux Espagnols de les y surprendre, & de les priver de tous les avantages qu'ils avoient déja eus sur eux, & de tous ceux qu'ils pourroient encore avoir. Mais ils changerent bien-tost de pensée, lors qu'ils virent que Morgan se preparoit à retourner à *Chagre*.

Jalousie & murmure des Avanturiers contre Morgan.

En effet, il avoit sejourné trois semaines à *Panama* sans presque rien faire; & les partis qu'il envoyoit ne trouvoient plus rien à piller : c'est pourquoy il donna ordre à chaque Compagnie d'amener un certain nombre de Mulets, afin de charger le pillage, & de le porter jusqu'à *Crux*, pour l'embarquer sur la Riviere, & le transporter à *Chagre*.

Comme il disposoit ces choses, cent

Conjuration découverte.

des siens complotterent ensemble de s'emparer du Navire & des Barques qu'on avoit pris sur la mer du Sud, d'aller en course, & d'abandonner Morgan. Ils devoient faire un Fort sur une Isle, pur y cacher tout ce qu'ils prendroient ; & quand ils auroient assez de pillage, s'asseurer d'un grand Navire Espagnol, & d'un bon Pilote, afin de sortir ensuite par le détroit de Magellan.

Cela estoit si bien arresté entr'eux, qu'ils avoient déja caché une partie des munitions de guerre & de bouche, & vouloient se saisir de quelques pieces de canon qui estoient à *Panama*.

Ils estoient sur le point d'executer leur entreprise, lors qu'un d'eux en vint avertir Morgan, qui à l'heure même envoya couper les mats du grand Navire, & desagréer les Barques. Il ne coula pas le Navire à fond, à la priere du Capitaine, qui en estoit le maistre, auquel il le redonna.

Les Mulets que Morgan avoit commandez furent prests dans peu de jours; on fit des balots de tout le butin, & quoy qu'on n'emportast presque rien que de l'argent, comme il y en avoit

quantité, ſoit en vaiſſelle ou ornemens d'Egliſe, cela tenoit bien de la place: ainſi on fut obligé de le caſſer, & de le reduire au moins qu'il fut poſſible, afin qu'il n'en occupaſt pas tant, & qu'on puſt l'emporter plus aiſément.

Aprés cela Morgan fit ſçavoir aux priſonniers qu'il eſtoit dans le deſſein de partir aux premiers jours, & que chacun ſongeaſt à payer ſa rançon, ou autrement qu'il les emmeneroit avec luy. A ces menaces il n'y eut perſonne qui ne tremblaſt, perſonne qui n'écriviſt, l'un à ſon pere, l'autre à ſon frere, & tous enfin à leurs amis, pour eſtre delivrez.

Conſternation des priſonniers que Morgan veut emmener.

On taxa les Eſclaves & les gens libres, en ſorte qu'il n'y avoit pas un priſonnier qui ne ſceuſt ce qu'il devoit donner. On envoya deux Religieux, tant pour apporter la rançon de leurs Freres, que des autres qu'on retenoit.

En ſuite Morgan receut nouvelle que le Preſident de *Panama*, Dom Juan Perez de Guſman, raſſembloit ſon monde, qu'il avoit pris le Bourg de *Crux*, où il s'eſtoit retranché, & là qu'il vouloit s'oppoſer à ſon paſſage. On détacha un party de cent cinquan-

te hommes, pour en ſçavoir la verité, avec ordre d'aller à *Crux*, & meſme juſqu'à *Chagre*, pour faire venir les Canots & les Chattes, afin d'embarquer le pillage. Ce party ne fut pas long-temps à ce voyage; il revint, & rapporta qu'il n'avoit rien veu, & que des gens qu'il avoit pris, & interrogez ſur ce ſujet, n'avoient rien dit non plus. Ils firent entendre ſeulement qu'il eſtoit vray que le Preſident avoit voulu raſſembler ſon monde, & meſme mandé du ſecours de *Cartagene*; mais qu'il n'avoit jamais pû trouver perſonne qui le vouluſt ſeconder dans ſon entrepriſe. Ils ajoûterent que les Eſpagnols avoient eu une telle peur lors qu'ils virent défaire en ſi peu de temps leur Cavalerie à la Savane, qu'ils fuyoient ſans s'arreſter, ny qu'on les puſt joindre; & meſme qu'ils ne ſe fioient pas les uns aux autres; car lors qu'ils s'entrevoyoient de loin, croyant que ce fuſſent des François & des Anglois, ils fuyoient encore de plus belle.

Etrange effet de la peur des Eſpagnols.

Morgan avoit déja attendu quatre jours aprés la rançon des priſonniers, lors qu'ennuyé d'attendre, il reſolut de partir; & pour ce ſujet, dés le matin

il fit charger l'argent sur des Mulets, encloüer tout le canon, & rompre les culasses & les tenons; si bien qu'on ne s'en pouvoit plus servir. Aprés il mit son armée en bon ordre, en faisant marcher une partie devant, l'autre derriere, & au milieu tous les prisonniers au nombre de cinq à six cens personnes, tant hommes que femmes & enfans, & cela fait, il falut partir.

A la verité c'estoit un spectacle touchant; ils se regardoient tristement les uns les autres sans rien dire; on n'entendoit que des cris & des gemissemens. Ceux là pleuroient un frere, ceux-cy une femme qu'ils quittoient, tous generalement leur patrie qu'ils abandonnoient; car ils croyoient que Morgan les emmenoit à la Jamaïque, quoy que ce ne fust pas son dessein, mais seulement de leur en faire la peur, afin que cette peur avançast le payement de leur rançon. Le mesme soir Morgan fit camper son armée au milieu d'une grande Savane, sur le bord d'une petite Riviere, dont l'eau estoit tres-bonne; ce qui fut alors d'un grand secours, car ces pauvres gens ayant marché au plus fort de la chaleur, estoient si pressez de la

Spectacle touchant.

ſoif, qu'on vit des femmes qui avoient de petits enfans à la mamelle, demander inſtamment & les larmes aux yeux, un peu d'eau, dans laquelle ils délayoient un peu de farine pour donner à leurs enfans; car ces malheureuſes meres ayant beaucoup ſouffert, n'avoient plus de laict pour les nourrir.

Femmes pâmées.

Le lendemain matin cette pitoyable marche recommença avec les pleurs & les gemiſſemens; & ſur le milieu du jour, que la chaleur eſtoit dans ſa plus grande force, deux ou trois femmes tomberent pâmées de la violence de cette ardeur. On les laiſſa ſur le chemin; elles paroiſſoient mortes, ſi elles ne l'étoient pas, elles le contrefaiſoient bien. Il y en avoit qui eſtoient jeunes & aimables, à qui les Anglois faiſoient aſſez de bien, mais c'eſtoit par intereſt. Celles qui avoient leurs maris eſtoient encore bien ſecouruës, puiſqu'ils les aidoient à porter leurs enfans, & en tout ce qui leur eſtoit poſſible.

Enfin Morgan arriva à *Crux*: on déchargea auſſi-toſt tous les Mulets dans le magazin du Roy, & les Avanturiers avec les priſonniers camperent tout autour.

Il ſemble que les Eſpagnols avoient eſté un peu lents à apportter la rançon; mais quand ils virent qu'effectivement on emmenoit les priſonniers, ils ſe hâterent, & ſe trouverent à *Crux* un jour aprés Morgan. Les deux Peres dont nous avons parlé, eſtoient auſſi avec eux, qui apportoient dequoy retirer leurs Freres, & les autres Religieux qu'on retenoit. La belle Eſpagnole que Morgan avoit aimée & perſecutée, fut dans la derniere conſternation lors qu'elle vit revenir les Peres ſans apporter d'argent pour la retirer, bien qu'elle les euſt priez d'en demander à ſes parens, ſans quoy Morgan l'avoit aſſeurée qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Par là on peut juger quel fut ſon deſeſpoir.

Deſeſpoir de la belle Eſpagnole.

Le lendemain de l'arrivée des Peres, il vint un Eſclave avec une Lettre pour cette Dame, qui eſtoit ſa Maiſtreſſe. Elle la lut, & la montra enſuite à Morgan, qui apprit par cette Lettre, qu'on avoit mis entre les mains des Peres trente mille Piaſtres pour la rançon de la Dame Eſpagnole, dont ils avoient racheté leurs Freres, au lieu d'elle. C'étoit bien mal fait à ces Peres, que je

Insigne tromperie. n'ay pas voulu faire connoistre, à cause de l'indignité de leur action, & de la veneration que j'ay pour leur Ordre.

Justice de Morgan. Morgan connoissant cette tromperie, ne put se dispenser d'en faire justice, de laisser aller paisiblement cette Dame avec ses parens, qui estoient aussi prisonniers, & de retenir tous les Moines, qu'il resolut d'emmener avec luy à *Chagre*. Ils prierent qu'on en laissast aller deux, afin de chercher de l'argent, & que cependant les autres demeureroient en ostage ; ce qui leur fut accordé.

Les Canots & les deux Chattes que Morgan avoit commandées, arriverent, & aussi-tost on y embarqua le pillage avec tout le Ris & le Maïs qu'on avoit amassé autour de *Panama* & de *Crux*. On fit embarquer aussi quelques prisonniers qui n'avoient pas payé leur rançon, & cent cinquante Esclaves. Ils partirent en cet état de *Crux* le 5. de Mars 1670. Cette separation fit répandre quantité de larmes, aux uns de douleur, aux autres de joye. Ceux qui estoient libres témoignoient leur joye, en remerciant Dieu de les avoir déli-

Triste separation, & ses differens effets.

vrez

vrez : ceux qui ne l'estoient pas, s'affligeoient d'aller avec des gens qu'ils n'entendoient ny ne connoissoient point ; & d'estre reduits à passer leur vie avec eux. Ils furent tous mis dans des Canots avec autant d'Avanturiers qu'il en falloit pour les conduire ; & comme ces Canots estoient trop chargez, les Avanturiers qui restoient marcherent par terre.

Deux jours aprés ils arriverent à un lieu nommé *Barbacoas*, où les Peres qui estoient allez pour la rançon des autres Religieux, revinrent, & la payant les délivrerent ; ce qui donna beaucoup de joye à Morgan, qui enfin auroit esté obligé de les laisser aller, & c'estoit toûjours autant de pris.

Avant de passer outre, Morgan dit à ses gens que c'estoit la coûtume de jurer qu'on ne retenoit aucune chose ; mais comme on avoit vû souvent plusieurs personnes sans conscience jurer à faux, qu'il estoit d'avis, pour empêcher ce desordre, qu'on ne pressast plus personne de faire serment, & que chacun souffrist plûtost qu'on le foüillast.

Ceux qui estoient d'intelligence avec Morgan, & qui sçavoient son secret,

Morgan fait foüiller ceux de sa Flotte. Danger qu'il court.

ne purent toutefois souffrir cette proposition, mais ils ne se trouverent pas les plus forts, si bien que bon gré, malgré il falut y consentir.

Morgan se fit foüiller le premier; chacun, à son exemple, se dépoüilloit, & estoit foüillé par tout; & l'on déchargeoit leurs armes avec des tire-bours, pour voir s'il n'y auroit point quelques pierres precieuses cachées dedans. Les Lieutenans de chaque Equipage estoient commis pour foüiller tout le monde, & on leur avoit fait prester serment de s'en acquiter avec exactitude, sans en exempter ou favoriser aucun, & de rapporter fidelement tout ce que l'on trouveroit sur qui que ce fust, sans pourtant nommer personne.

A la verité Morgan fit là un coup de Maistre; mais ce ne fut pas sans beaucoup risquer: car plusieurs murmuroient furieusement, & vouloient luy casser la teste avant qu'il arrivast à la Jamaïque. Cependant comme tous les Esprits ne sont pas de mesme trempe, ceux qui estoient les plus sages arresterent les plus emportez, leur faisant connoistre que nonobstant ce qui estoit arrivé, il y avoit lieu d'esperer un bon pillage; si

bien qu'en peu de jours Morgan arriva victorieux à *Chagre.* Ceux du Chasteau eurent grande joye de le revoir, car ils s'ennuyoient dans ce lieu, où ils ne faisoient pas grande chere, ne mangeant qu'une fois le jour un peu de Maïs, à quoy il falloit se passer, ne trouvant rien à tirer dans les bois.

Le jour d'aprés l'arrivée de Morgan, on estima le pillage qu'on avoit fait, & on trouva qu'il se montoit à quatre cens quarante-trois mille deux cens livres, comptant l'argent rompu à dix Piastres la livre. Les pierreries furent venduës d'une maniere assez inégale; car les unes le furent trop, & les autres pas assez. Morgan & ceux de son parti, qui en acheterent grand nombre, y firent fort bien leur compte, outre celles qu'ils avoient retenuës, qui ne leur coûtoient rien. Estimation du pillage.

D'ailleurs quelques Avanturiers dirent qu'ils avoient apporté bien des choses considerables que l'on n'avoit pas mises à l'encan. Dés lors chacun commença à murmurer hautement : on sceut bien les appaiser, en leur faisant toûjours esperer que le pillage seroit bon. Il n'y avoit personne qui ne s'at-

tendiſt d'avoir au moins mille écus pour ſa part : mais ils furent bien trompez dans leur attente, lorſque le partage fut fait, & qu'ils virent que tout eſtoit d'un coſté, & preſque rien de l'autre, Morgan & ceux de ſa cabale ayant détourné la meilleure part. Cela les anima furieuſement, & il n'en falloit pas tant pour porter ces gens à d'étranges extremitez. Il y en avoit qui n'alloient pas moins qu'à ſe ſaiſir de la perſonne de Morgan & de ſes effets : d'autres à luy faire ſauter la cervelle. Les moins emportez vouloient luy faire rendre compte de ce qu'on luy avoit mis dans les mains.

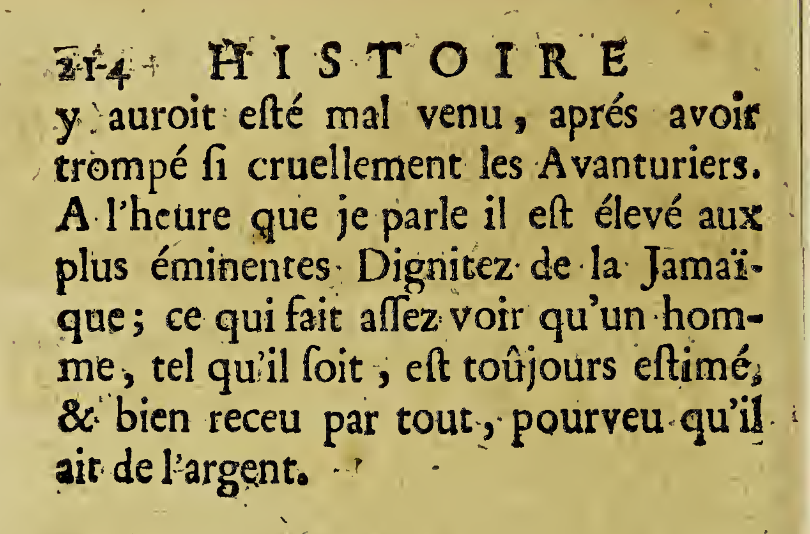
Tandis qu'ils formoient toutes ces reſolutions, ſans en executer pas une, Morgan qui avoit intereſt d'eſtre inſtruit de tout, leur détachoit des gens pour ſçavoir leur penſée, & les adoucir autant qu'il eſtoit poſſible : mais quoy qu'on leur puſt dire, ils en revenoient toûjours à conſiderer le grand butin qu'on avoit fait, & le peu qu'ils en avoient eu. Morgan de ſon coſté n'oublioit rien pour les ébloüir : il ordonna de delivrer les vivres du Fort à tous les vaiſſeaux, & envoya tous les priſon-

ers de l'Isle de *Sainte Catherine* à *Porto bello*, avec ordre de demander la rançon du Fort de *Chagre*, que l'on refusa de payer ; si bien qu'aprés en avoir osté le canon & les autres munitions de guerre, il le fit démolir entierement.

Malgré tout cela, Morgan ne s'aperceut que trop que le nombre & l'animosité des mécontens augmentoient toûjours sur sa Flotte, & craignit enfin que leur ressentiment n'allast jusqu'à luy joüer un mauvais tour : c'est pourquoy il sortit tout d'un coup de la Riviere de *Chagre*, & sans faire aucun signal. Il fut seulement accompagné de quatre vaisseaux qui le suivirent, dont les Capitaines ses confidens avoient participé au vol insigne fait à leurs camarades, qui avoient hazardé leurs vies aussi bien qu'eux & Morgan.

Fuite de Morgan, insigne vol qu'il fait aux Avanturiers.

Quelques Avanturiers François voulurent le poursuivre, & l'attaquer ; mais ils s'en aviserent trop tard ; de sorte qu'avec toute la diligence possible Morgan fit route pour la Jamaïque, où il s'est enfin retiré, & marié à la fille d'un des principaux Officiers de l'Isle, sans avoir eu envie depuis de retourner en course. Il est certain qu'il


y auroit esté mal venu, aprés avoir trompé si cruellement les Avanturiers. A l'heure que je parle il est élevé aux plus éminentes Dignitez de la Jamaïque; ce qui fait assez voir qu'un homme, tel qu'il soit, est toûjours estimé, & bien receu par tout, pourveu qu'il ait de l'argent.





HISTOIRE DES AVANTURIERS QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES.

Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

QUATRIE'ME PARTIE.

CHAPITRE I.

Particularitez historiques sur la perfidie de Morgan.



BIEN qu'il y euſt déja quelque temps que Morgan euſt quitté les Avanturiers, ils reſſentoient auſſi vivement le déplaiſir qu'ils en avoient receu, que

Reflexion des Avanturiers ſur la conduite de Morgan.

s'ils venoient de le recevoir, jusques là qu'ils ne pouvoient penser à sa perfidie, non pas mesme nommer son nom, sans fremir d'horreur. Un jour entr'autres: ce que je n'avois point encore vû de cette maniere, ils se plaignirent à outrance, & s'emporterent furieusement contre luy. Il est vray que l'eau de vie qu'on venoit de boire joüoit alors son jeu dans chaque teste, donnoit de la force à leurs plaintes, & de la vigueur à leurs emportemens. Les uns transportez de colere, tiroient leur sabre, avançant le bras comme pour fraper le traistre Morgan, de mesme que s'il eust esté present. D'autres outrez de douleur montroient tristement leurs blessures, dont le perfide emportoit la recompense. Tous generalement regrettoient leurs camarades, qui avoient exposé & mesme perdu leur vie pour les enrichir; ou pour mieux dire, ils regrettoient bien plus les richesses dont Morgan les avoit privez.

Pour moy je m'affligeois à ma maniere, & j'examinois avec mes camarades la sceleraterie de Morgan, & les circonstances odieuses dont elle estoit accompagnée. Je leur faisois remarquer

qu'il

qu'il avoit esté beaucoup plus inquiet aprés avoir executé l'entreprise, qu'avant son execution; qu'il avoit toûjours quelques conferences particulieres avec trois ou quatre Avanturiers que nous appellions ses confidens, qu'il ne pouvoit même s'empescher de leur parler à l'oreille, lors qu'on estoit obligé de s'assembler; qu'enfin luy qui en toutes rencontres avoit esté fort ouvert avec nous, estoit devenu fort reservé, principalement lors qu'on parloit de partager le butin.

Toutes ces choses bien pesées, leur disois-je, nous devoient faire entrer en de grands soupçons, & toutefois nous estions si persuadez qu'il estoit honneste homme, que nous ne pensions à rien moins qu'à ce qui est arrivé. Je me souviens pourtant d'une chose que je luy ay entendu dire, & d'une autre que je luy ay vû faire, qui devoit m'ouvrir les yeux.

Voicy ce que je luy ay entendu dire. Un jour qu'il estoit auprés d'un de ses confidens, que je pensois d'une playe qui s'estoit r'ouverte: Courage, luy dit-il en Anglois, croyant que je ne l'entendois pas, courage, guerissez-vous

promptement, vous m'avez aidé à vaincre, il faut que vous m'aidiez encore à profiter de la victoire. N'estoit-ce pas dire en bon François, comme l'évenement ne l'a que trop confirmé, Vous m'avez aidé à faire un grand butin, il faut que vous m'aidiez aussi à l'emporter.

Voilà ce que je luy ay vû faire. Une autre fois que j'estois allé chercher une herbe dont j'avois besoin pour un remede, j'aperceus Morgan seul dans un Canot; il estoit baissé, & mettoit quelque chose dans un coin que je ne pus discerner, à cause de l'éloignement. Ce qui me fit juger que c'estoit quelque chose de consequence, c'est qu'il tournoit souvent la teste, pour voir s'il n'étoit point observé. Il m'aperceut, & vint aussi tost à moy, assez interdit, à ce qu'il me sembloit. Quelque temps aprés il me demanda, mais avec une indifference fort étudiée, ce que je faisois en cet endroit, s'il y avoit longtemps que j'y estois. Lors qu'il m'interrogeoit ainsi, j'aperceus l'herbe que je cherchois, & toute ma réponse fut de la cueillir à ses yeux, & de luy en dire les proprietez. En suite il recom-

mença à me faire de nouvelles queſtions, me tint pluſieurs diſcours ſans ſuite, & me fit auſſi mal à propos pluſieurs offres de ſervice. Je reconnus meſme que luy qui eſtoit le plus fier de tous les hommes, & qui ne faiſoit comparaiſon avec perſonne, prit le chemin que je tenois, quoy que ce ne fuſt pas le ſien. Par honneſteté je ne le voulus pas ſouffrir : il s'aperceut de ſa béveuë, & me quitta.

Examinant depuis toutes les particularitez de cette avanture, voilà, continuay-je, ce qui m'eſt venu en penſée, fondé ſur ce que l'on apportoit à Morgan toutes les pierres precieuſes que l'on avoit trouvées dans le pillage. J'ay toûjours crû, comme je l'ay déja remarqué ailleurs, que Morgan avoit retenu les plus belles. En effet, on ſe reſſouvenoit fort bien de luy en avoir mis entre les mains de conſiderables, qui ne parurent point à la diſtribution du butin. Il eſt à preſumer que luy qui avoit deſſein, comme on a vû, de nous faire tous foüiller, craignoit que nous, qui n'eſtions pas de ſa cabale, ne luy fiſſions la meſme choſe. C'eſt pour cette raiſon qu'il n'avoit garde de porter

ſur luy les pierres qu'il nous déroboit, encore moins de les mettre dans ſes coffres qu'on pouvoit foüiller comme luy. Cela me fait croire qu'il avoit pris le parti de les ſerrer dans une cachette pratiquée au coin du Canot dont j'ay parlé, & qu'effectivemeut il y en ſerroit quelques-unes lorſque je le ſurpris. Il falloit ſans doute que cette cachette fuſt pratiquée avec beaucoup d'adreſſe, puiſqu'ayant viſité le canot par tout, je ne pus découvrir la moindre apparence de ce que je ſoupçonnois. Ce qui me confirma encore dans mes ſoupçons, c'eſt que Morgan eſtant en voyage, avoit grand ſoin de ce Canot, & ne le perdoit jamais de veuë.

C'eſt ainſi que chacun diſoit librement ſa penſée ſur l'infame conduite de Morgan qui avoit tout emporté : mais il nous auroit eſté bien plus avantageux de le faire dans le temps qu'on pouvoit l'en empeſcher, que maintenant qu'on ne le pouvoit plus : par malheur perſonne n'oſoit alors s'expliquer ſur ce chapitre, ne ſçachant à qui ſe confier, & craignant d'eſtre découvert à Morgan, qui depuis ſa victoire, devenoit tous les jours plus ſevere, &

ſe rendoit redoutable par ſa ſeverité.

Ce qui redoubloit noſtre deſeſpoir, c'eſt que pendant que nous faiſions toutes ces reflexions, auſſi affligeantes qu'inutiles ; pendant que nous eſtions dans un méchant vaiſſeau, agitez ſans ceſſe, miſerables, dénuez de tout, & avec quelques pauvres Eſclaves auſſi vieilles que laides, car Morgan nous avoit ainſi partagez ; le meſme Morgan eſtoit en repos à la Jamaïque, riche, heureux, & le plus content du monde entre les bras d'une belle & jeune épouſe.

CHAPITRE II.

Hiſtoire d'un Avanturier Eſpagnol. Comment les Avanturiers François l'ont découvert.

CEpendant comme le mauvais état de noſtre vaiſſeau, & l'incertitude du lieu où nous irions pour le racommoder, nous donnoit beaucoup de peine : une de nos Eſclaves, qui connoiſſoit le païs où nous eſtions, nous dit, qu'aux environs il y avoit un vieil Avanturier, qui bien qu'Eſpagnol, re-

cevoit tres-bien les Avanturiers François & Anglois ; & mesme qu'il commerçoit avec eux des marchandises qu'ils apportoient, & leur donnoit en échange tout ce qu'ils avoient besoin; qu'à la verité il y avoit déja long-temps qu'elle estoit sortie du païs, & que l'Avanturier dont elle parloit, estant déja fort âgé quand elle partit, elle ne sçavoit pas s'il seroit encore envie, & par consequent si elle retrouveroit les choses en l'état qu'elle les avoit laissées; mais que si nous voulions luy permettre de s'en aller informer, elle reviendroit bien-tost nous en rendre compte. La proposition de l'Esclave fut bien receuë, & nous navigeâmes du costé qu'elle nous marqua. Comme nous connoissions sa fidelité, nous la mîmes à terre, sans aucune repugnance, où elle voulut : d'ailleurs l'ayant toûjours veuë fort zelée à nous servir, nous avions resolu de luy donner sa liberté : en tout cas nous jugeâmes que si elle ne revenoit point, elle ne feroit que prendre ce que nous avions dessein de luy donner.

Embarras des Avanturiers. Avis qu'on leur donne.

Par bonheur nous ne fûmes point trompez dans nostre attente ; l'Esclave revint un jour aprés son depart, nous

apprit que l'Avanturier Eſpagnol n'étoit point mort, qu'elle l'avoit vû de noſtre part, & qu'il luy avoit promis de traiter avec nous des choſes que nous avions, & de nous accommoder de celles qu'il avoit. Nous fûmes ſatisfaits de la negociation de l'Eſclave, & ſans perdre de temps nous deſcendîmes à terre, & marchâmes en bon ordre vers l'habitation de l'Avanturier, l'Eſclave nous ſervant de guide. A peine avions-nous fait ſix heures de chemin, que nous aperceûmes cette habitation. Que dis-je, habitation? c'eſtoit une Fortereſſe. En effet elle eſtoit défenduë par des foſſez d'une étrange profondeur, & par des murailles toutes couvertes de mouſſe, & d'une épaiſſeur extraordinaire. Nous fiſmes le tour, & viſmes aux quatre coins quatre baſtions aſſez bien faits, & munis chacun d'une bonne batterie de canon. Nous déployâmes nos étendarts, & battîmes la Diane; mais il ne parut perſonne pour nous répondre, encore moins pour nous recevoir, ſinon qu'un quart d'heure aprés nous apperceûmes un homme au travers des embrazures d'un de ces baſtions, qui mettoit le feu au canon. Nous nous couchâ-

Eſperance trompée.

mes tous à terre, & fûmes ſurpris de la reception. Le canon tiré, & ſans effet, à cauſe de noſtre précaution, nous nous relevâmes, & nous mîmes hors de ſa portée. Auſſi-toſt chacun de nous cherchoit des yeux l'Eſclave, ne doutant point qu'elle ne nous euſt trahis; & luy lançant des regards furieux, nous allions la mettre en pieces, lors qu'elle partit de la main, & courut vers la Fortereſſe. Auſſi-toſt elle appella à haute voix la Sentinelle, qui parut. Pourquoy, luy cria-t'elle, voſtre Maître manque-t'il de parole? n'avoit-il pas promis de recevoir les Avanturiers? Il eſt vray, répondit la Sentinelle, mais il a changé d'avis; c'eſt pourquoy tu vas voir beau jeu, ſi tes gens ne ſe retirent; & ſi tu ne te retires toy-meſme, on te fera ſauter la cervelle.

Ces paroles nous firent connoiſtre l'innocence de l'Eſclave, & la tromperie de l'Eſpagnol. Nous cherchions les moyens de nous en vanger, lorſque nous vîmes quatre hommes qui venoient à nous. Ils nous crierent d'aſſez loin, qu'ils venoient de la part de leur Maiſtre; que ſi nous voulions les écouter, on pourroit accommoder les choſes. Ils apro-

cherent & nous les écoutâmes; ils nous dirent que leur Maistre avoit coûtume de bien recevoir les Avanturiers, lors qu'ils députoient quelques-uns vers luy, mais que nous voyant en si grand nombre, il avoit crû que nous venions l'attaquer, & qu'il s'estoit mis en défense, que si nous voulions envoyer de nostre part autant de personnes qu'il en envoyoit de la sienne, qu'il traiteroit volontiers, & qu'eux cependant demeureroient en ostage pour seureté. Voilà, dirent-ils en finissant, la maniere dont on a coûtume d'en user.

Nous trouvasmes cette maniere raisonnable. C'est pourquoy on choisit aussi-tost quatre hommes d'entre nous, dont je fus du nombre, à cause que je parlois bien Espagnol. L'échange fait, nous partismes; estant arrivez, nous fûmes introduits auprés de l'Avanturier Espagnol; Il estoit assis ayant deux vieillards à ses côtez. Nous le saluâmes, il baissa la teste sans pouvoir se lever de son siege, à cause de sa vieillesse. Cet homme me parut venerable, & par son âge, & par sa bonne mine: Tout vieux qu'il estoit, il avoit encore les yeux bien ouverts, fort nets & fort riants.

Negociation, & son succez.

Les années ne le défiguroient point tant, qu'on ne remarquaſt en luy de certains traits qui plaiſoient encore, & ſes rides meſmes ſembloient n'avoir fait que graver plus profondement je ne ſçay quoy de majeſtueux, qui regnoit par tout ſur ſon viſage.

Je luy fis un compliment d'Avanturier, auquel il voulut répondre : je dis qu'il voulut, car je ne luy vis que remuer les levres, & une grande barbe blanche ſans articuler une ſeule parole, tant il avoit la voix foible & laſſée ; mais la joye qu'on voyoit dans ſes yeux, répondit aſſez pour luy. Il ſe tourna vers l'un des hommes qui l'accompagnoient, & luy fit ſigne de nous parler. Cet homme nous aſſura que ſon Maiſtre eſtoit bien aiſe de nous voir, & qu'il avoit ordre de nous donner toute ſorte de ſatisfaction. C'eſt pourquoy, ajoûta-t'il, ſi vous deſirez paſſer au Magazin, vous pourrez choiſir tout ce qui vous accommodera, & l'on prendra en échange ce que vous voudrez donner. Il parloit ainſi, ſçachant qu'il y a beaucoup de choſes que les Avanturiers n'eſtiment pas, qui ne laiſſent pas d'eſtre conſiderables, & ſur

leſquelles il y a beaucoup de profit à faire.

Aprés cela nous prîmes congé du Vieillard, & nous ſuivîſmes celuy qui nous avoit porté parole de ſa part. Il nous mena au Magazin, qui eſtoit vaſte & bien garni, & nous reconnûmes à beaucoup de choſes, que les Avanturiers venoient ſouvent commercer avec l'Hoſte de cette maiſon. Comme nous parcourions tout des yeux, nous apperçûmes quelques tonneaux d'eau de vie. Aprés cela mes camarades ne voulurent plus rien voir, & ne demanderent que de l'eau de vie ; car j'ay déja dit plus d'une fois, que ces gens l'aiment avec paſſion. Nous convinſmes de ce que nous voulions donner en échange, & noſtre conducteur ſortit avec nous pour aller à noſtre Vaiſſeau voir ce qu'il prendroit, & amena des gens avec luy pour l'enlever & porter noſtre eau de vie.

Hiſtoire d'un Portugais, ami des Avanturiers.

Chemin faiſant, je luy demanday quelques particularitez de ſon Maiſtre, & je fus ſurpris d'apprendre qu'il n'étoit, ny Eſpagnol, ny Avanturier. On l'a crû l'un & l'autre, dit cet homme, dans tous les païs circonvoiſins ; parce

qu'il a eſté élevé chez les Eſpagnols, & qu'il a paſſé ſa vie avec les Avanturiers. Il eſt Portuguais de Nation. Un Vaiſſeau l'enleva fort jeune comme il eſtoit dans un Canot, le Maiſtre du Vaiſſeau qui eſtoit Eſpagnol le mena dans une de ſes maiſons, où il faiſoit cultiver par des Eſclaves quelques Jardins plantez d'arbres de Cacao. Il le mit parmi ces Eſclaves, & il le dreſſa ſi bien à travailler avec eux, que ſon Maiſtre l'aima & luy en donna la direction ; en ſorte qu'il gouvernoit tout en ſon abſence, & qu'il ſe confioit entierement à luy.

Son Maiſtre ne manquoit pas tous les ans de venir charger un Vaiſſeau de Cacao. Un jour qu'il eſtoit venu dans ce deſſein, & que celuy dont je parle eſtoit dans le Vaiſſeau pour prendre garde aux Eſclaves qui le chargeoient, un coup de vent enleva le Vaiſſeau, le jetta en pleine mer, & l'emporta bien loin. Mon Maiſtre qui avoit déja fait pluſieurs voyages dans ce meſme Vaiſſeau, eſtoit devenu aſſez bon Pilote pour le ramener, & c'eſtoit ſon intention, mais les Eſclaves qui eſtoient avec luy, remonſtrerent que l'Eſpagnol, qui eſtoit méfiant au dernier point, pren-

droit pour une insigne trahison ce qui n'estoit qu'un pur effet du hazard, & qu'il ne doutoit point qu'à leur retour, il ne les punît cruellement. Mon Maître insistoit au contraire, se confiant, disoit-il, sur la verité & sur l'équité de l'Espagnol, qu'il pretendoit connoistre mieux que nous, & vers lequel il souhaitoit de retourner. Tous s'y opposerent fortement, craignant le supplice & voulant la liberté. Ne vous étonnez pas, poursuivit cet homme, en me regardant, de ce que je suis si bien instruit de toutes choses, j'estois l'un des Esclaves dont je parle, & des plus animez contre celuy qui vouloit nous remettre en servitude. Il fut donc contraint de ceder au nombre, & de s'abandonner à la fortune, car il avoit beau demander où l'on vouloit aller, on ne se déterminoit à rien, ne trouvant point de lieu où l'on crût estre en seureté. Là dessus il nous arriva ce qui ne manque gueres d'arriver sur mer.

Un Vaisseau que nous n'apperceusmes qu'au moment qu'il fut assez prés de nous, nous donna furieusement la chasse. Nostre Maistre employa toute son adresse pour luy échaper, mais une

tempeste survint à propos, qui fit en nostre faveur, ce qu'il n'avoit pû faire, & nous éloigna bien loin du Vaisseau qui nous poursuivoit. La tempeste cessée, nous commencions à respirer, lors que nous revîmes ce mesme Vaisseau, qui sembloit plûtost voler que naviger : de maniere que ceux qui estoient dedans nous joignirent bien viste, & passerent dans nostre bord, où l'on ne fit aucune resistance ; hé comment en auroit-on pû faire ? on n'avoit, ny armes, ny canon, ny soldats, & les ennemis avoient beaucoup de tout cela.

Peu de jours aprés, leur Chef nous mena au lieu que vous venez de quitter qui luy appartenoit, où il nous a toûjours fort bien traitez, sur tout nostre Maistre, pour lequel il a eu tant d'affection, qu'en mourant il luy a laissé tout son bien. Comme ce Corsaire, car c'en estoit un, aimoit durant sa vie les Avanturiers, vivoit & commerçoit avec eux ; aprés sa mort nostre Maistre a fait tout de mesme, & nous nous en sommes fort bien trouvez.

Si-tost qu'il eust cessé de parler, je luy demanday pourquoy ils avoient là une

Forteresse? c'est à cause des Espagnols, repliqua-t'il, qui y ont déja fait plusieurs descentes, & l'ont toûjours attaquée inutilement, & mesme avec perte considerable, sur tout la derniere fois; si bien qu'il y a long-temps qu'ils n'y sont revenus, & je ne pense pas qu'ils ayent envie d'y revenir davantage. Ils ne peuvent pardonner à mon Maistre, croyant qu'il est de leur Nation, & qu'il a renoncé à sa patrie; mais la pure verité, c'est qu'il assiste les Avanturiers, qu'ils ne sçauroient souffrir, ny les gens qui ont commerce avec eux.

Retour des Avanturiers à leur Vaisseau.

Durant ces discours & autres semblables, nous arrivâmes insensiblement à nostre Vaisseau. Nos Camarades furent ravis de nous voir, & plus que tout l'eau de vie que nous leur aportions. Nous fismes entrer dans nostre Vaisseau ceux qui estoient venus avec nous; ils choisirent ce qui leur estoit propre & l'emporterent en échange; & ceux qui estoient restez en ostage s'en retournerent avec eux, aprés les avoir tous regalez du mieux qu'il nous fut possible, de telle sorte que nous nous separâmes les meilleurs amis du monde.

Au second voyage que j'ay fait dans

l'Amerique, j'ay eu occasion de repasser au lieu où j'avois veu la Forteresse, mais je la trouvay entierement ruinée. C'est dommage, elle estoit belle, & pouvoit beaucoup servir contre les Espagnols, & mesme contre ces Indiens appellez *Indios Bravos*, estant située au milieu de ces deux Nations. J'eus la curiosité de sçavoir des nouvelles du bon vieillard à qui elle appartenoit. On me demanda si ce n'estoit pas de l'Avanturier Espagnol dont je voulois parler? car il passoit toûjours pour tel. Je répondis qu'oüi; ils me repliquerent qu'estant mort il avoit laissé deux fils, lesquels se voyant puissamment riches, avoient équipé des Vaisseaux pour aller en course, d'où ils n'estoient point revenus, que selon toutes les apparences ils s'estoient établis ailleurs. Ils me dirent encore que du vivant de leur pere ils vouloient aller contre les Indiens appellez *Indios Bravos*, afin de conquerir leur païs, mais que ce bon vieillard les en avoit toûjours détournez, tant à cause des Espagnols qui n'auroient pas manqué de se prévaloir de leur absence pour l'attaquer, que du danger qu'il y avoit d'aller contre ces Indiens. Aussi

a-t'il

a-t'il couru un bruit qu'ayant fait naufrage, ils avoient esté pris, tuez & mangez par eux.

CHAPITRE III.

Route des Avanturiers vers la côte de Costa Ricca, jusqu'au Cap Gracia à Dios.

LOrs que Morgan sortit de la Riviere de *Chagre*, le Vaisseau où j'étois ne le put suivre à cause qu'il manquoit de vivres, & qu'il faisoit eau de tous costez ; ce qui fit resoudre d'aller dans une grande Baye à trente lieuës de Chagre, nommée *Bocca del Tauro*, où l'on trouveroit des vivres, & de quoy reparer le Vaisseau. Deux jours aprés nostre départ nous arrivâmes à la pointe de *Saint Antoine*, qui fait l'entrée de cette Baye, & qui forme comme une peninsule habitée par les Indiens, que les Espagnols nomment *Indios Bravos*, parce qu'ils ne les ont jamais pû reduire. L'opinion commune, & qui est receuë en ce païs-là, c'est qu'il y a eu autrefois parmi eux

Indiens, pourquoy appellez Indios Bravos ? Leur origine, leur courage, & leur adresse.

des Indiens extremément adroits, robuſtes & courageux, & dont la maniere d'attaquer & de ſe défendre eſtoit fort ſinguliere.

Par exemple, ils diſent qu'au moment qu'on en venoit aux mains avec eux, & qu'on croyoit les tenir, ils ſe déroboient en un inſtant, & quand on les eſtimoit bien éloignez, qu'ils paroiſſoient tout à coup devant vous, & vous aſſailloient ; que d'une égale viteſſe ils fuyoient, & pourſuivoient leurs adverſaires ; & ce qui eſtoit plus extraordinaire, & auſſi plus dangereux, c'eſt qu'ayant le viſage tourné, ils tiroient des fléches auſſi droit à l'ennemy, que s'ils avoient eſté vis à vis de luy ; que ſi la neceſſité les contraignoit, ou ſi l'occaſion les invitoit à combattre de prés, ils s'eſcrimoient d'eſtoc & de taille, ayant attaché pluſieurs petites feüilles de métail aux manches de quelques inſtrumens de fer, dont ils ſe ſervoient comme d'épées, & que par le tintement nombreux de ces petites feüilles de métail, ils s'animoient au combat, & d'une impetuoſité inconcevable chargeoient l'ennemy, ou comme on le vient de dire, s'eſchapoient en un in-

ſtant ; & lors qu'ils ne le pouvoient, ayant fait ſoudain la tortuë, ils ſe cachoient tout entiers ſous de grandes écailles de poiſſon qu'ils portoient en forme d'écu ; en ſorte qu'ils ne laiſſoient paroiſtre aucune partie de leur corps par où on les puſt bleſſer. Ils ajoûtent encore, qu'au travers de toutes ſortes d'armes, & du feu meſme, on les a vû ſe ruer en deſeſperez ſur ceux qui les preſſoient de trop prés, & mépriſant la vie, l'oſter bien-toſt à leurs ennemis : mais quoy que les Indiens de cette contrée ayent beaucoup degeneré du courage de leurs anceſtres, ils ne laiſſent pas de ſe faire craindre encore des Eſpagnols, & d'eſtre toûjours à leur égard *Indios Bravos*.

Je me ſouviens que Morgan avoit pluſieurs fois juré de leur faire perdre la qualité d'*Indios Bravos*, & d'aller chez eux avec tant de monde, qu'on pût battre tout le païs, les relancer comme des beſtes ſauvages juſques dans leurs tanieres. Il ne pouvoit ſouffrir que les Avanturiers trouvaſſent ces gens-là preſque toûjours en leur chemin, car ſoit qu'ils allaſſent en courſe, ou qu'ils en revinſſent, ils ne manquoient jamais

de traverser leurs entreprises. Ce n'est pas qu'il s'attendist à faire grand butin dans cette expedition, mais c'estoit beaucoup gagner, disoit-il, que d'exterminer des peuples qui estoient si contraires aux Avanturiers. Aujourd'huy qu'il est accommodé, je m'imagine qu'il ne songe gueres à ce dessein, & qu'il le regarde comme l'entreprise d'un Avanturier qui peut tout hazarder, parce qu'il n'a rien à perdre.

Commerce des Indiens & des Avanturiers. Pourquoy rompu.

Autrefois les Avanturiers traittoient avec ces Indiens, qui les accommodoient de tout ce qu'ils avoient besoin. Et en échange, ces mesmes Avanturiers leur donnoient des haches, des serpes, des couteaux, & d'autres instrumens de fer. Ce commerce a duré long-temps, & les Indiens n'ont pas esté les premiers à le rompre, & voicy comme cela est arrivé.

Quelques Avanturiers s'estant un jour rencontrez à *la Baye de Boca del Tauro*, dont je viens de parler, persuaderent les Indiens d'amener leurs femmes ; ils se regalerent ensemble, & les Avanturiers estant yvres, tuerent quelques Indiens, & en suite enleverent ces femmes ; ce qui a fait que de-

puis les Indiens n'ont voulu, ny commerce, ny reconciliation avec eux.

Cette Baye a vingt-cinq ou trente lieuës de tour, & beaucoup de petites Isles, l'une desquelles peut estre habitée, à cause de l'eau qui y est tres-bonne. Dans ce lieu on trouve plusieurs sortes d'Indiens qui se font la guerre, & ont mesme divers langages; les Espagnols n'ont jamais pû les assujettir à cause de leur courage, & de la fertilité de leur païs, dont la terre est si excellente, qu'elle leur fournit de quoy vivre, sans qu'ils soient obligez de la cultiver.

En suite nous fûmes à *la pointe à Diego*, ainsi nommée à cause d'un Avanturier Espagnol qui venoit là fort souvent, & luy avoit donné ce nom. Elle est arrosée d'une petite Riviere d'eau douce, dans laquelle nos gens croyoient pescher beaucoup de tortuë; mais ils furent trompez, car il falut se passer d'œufs de Crocodiles que nous trouvâmes dans le sable. Ils estoient fort excellens, & d'aussi bon goust que les œufs d'oye.

De là nous fûmes du costé de l'Orient de cette Baye, où nous rencon-

trâmes des Navires d'Avanturiers François, qui se racommodoient aussi, & qui avoient assez de peine à vivre; ce qui nous obligea à ne rester pas là long-temps, & à nous retirer du costé du Ponant de cette Baye, où nous nous trouvâmes mieux. Nous prenions tous les jours autant de tortuë qu'il nous en falloit pour vivre, & mesme assez pour en saler.

Aprés quelque sejour l'eau nous manqua, & nous fûmes pour en prendre dans une Riviere qui n'estoit qu'à deux lieuës de nous; mais comme nous sçavions bien qu'il y avoit des Indiens, l'on mit du monde à terre, afin de voir s'il n'y avoit point de danger; mais on ne découvrit rien, & nos gens furent prendre de l'eau.

Indiens fondent sur les Avanturiers. Equipage de leur Chef.

Peu de temps aprés quelques Indiens fondirent sur eux sans leur faire de mal, au contraire, les nostres en tuerent deux, dont l'un portoit une barbe d'écaille tortuë, & l'autre paroissoit quelque homme de consideration, parce qu'il avoit une escharpe qui couvroit sa nudité, & une barbe d'or qui le distinguoit. Cette barbe estoit une plaque d'or battuë qui avoit trois doigts de

large, & autant de long, elle pesoit une once & demie.

Cela suffit pour persuader qu'on trouve de l'or dans le païs de ces Indiens, qui s'estend assez loin, & qu'on pourroit facilement habiter, malgré les Espagnols qui n'y ont aucun droit, estant aussi bien permis à une autre Nation qu'à la leur d'occuper ces terres. Le terroir en est humide, à cause qu'il y pleut trois mois de l'année, & ne laisse pas d'estre merveilleusement bon; ce qui se connoist à la façon de la terre, qui est noire & produit de puissans arbres.

Peu aprés nous essayâmes de nous mettre en mer pour faire route vers la Jamaïque, mais le temps n'estoit pas beaucoup meilleur que quand nous sortîmes de la riviere de Chagre, nous ne laissâmes pas de poursuivre nostre chemin, & nous fûmes chassez d'un bâtiment que nous croyons ennemy, parce qu'il ne nous montroit point de pavillon, & que la fabrique estoit Espagnole. Nous fismes du mieux que nous pûmes pour luy échaper; mais en vain, & nous nous preparions déja à nous battre jusqu'à l'extremité, plûtost

Crainte dissipée.

que de nous rendre, quoy que la partie fût inegale, lors qu'en nous approchant il mit son pavillon qui nous tira de peine. C'estoit un des Bastimens qui avoient esté avec nous à *Chagre* & à *Panama*. Il nous dit que les brises, qui est un vent de Nordest qui y dure six mois de l'année, l'avoient empesché de doubler pour faire sa route, & de gagner jusqu'à *Cartagene*.

Voyant que ce Vaisseau qui estoit meilleur que le nostre n'avoit pû avancer, nous resolûmes de relâcher vers la Jamaïque par le *Cap de Gracia à dios*, & pour ce sujet nous revinsmes dans *Boca del Tauro*, où nous demeurâmes encore quelque temps, afin de nous munir de ce qui nous estoit plus necessaire.

Nous passâmes à *Boca del Drago*, où nous esperions faire mieux, parce qu'il y a beaucoup de Lamentin. Ce lieu appellé *Boca del Drago*, a communication avec *Boca del Savoro*, & n'est clos que par une quantité de petites Isles, dont il y en a qui sont habitées & éloignées de la grande terre de deux petites lieuës tout au plus.

On connoist qu'elles sont habitées, parce-

parce qu'on y voit des Indiens, & que quand on passe pardevant, on sent l'odeur des fruits qui viennent sur les arbres que l'on y plante. Jamais Chrétien n'a pû avoir communication avec ces Indiens, les Avanturiers mesmes n'oseroient y prendre d'eau, ny approcher de la terre de trop prés avec leurs Canots. Un jour un Avanturier envoya son Canot pour pescher, & allant le long du rivage, ceux qui estoient dedans furent surpris, de voir des Indiens se laisser tomber du haut des arbres dans l'eau, d'où sortant tout à coup, ils chargerent un des leurs & l'emporterent, sans qu'on en ait jamais eu de nouvelles.

Isles que l'on connoist habitées à l'odeur des fruits.

Indiens qui tombent des arbres, & emportent les hommes.

Le fameux Avanturier Louys Scot Anglois, se trouvant dans cette Baye, fit descente sur cette petite Isle, afin d'en chercher les habitations; mais quoi qu'il eût plus de cinq cent hommes avec luy, il fut obligé de se retirer, car à mesure qu'il avançoit dans le païs, on luy tuoit son monde, sans qu'il pût découvrir personne. Ces Indiens sont encore extremément agiles à courir dans les bois.

Un jour que j'estois dans cette Baye

à la pesche de la tortuë, avec mes Camarades, nous vismes de loin deux de ces Indiens dans un Canot qui peschoient avec des filets; nos gens tascherent de les surprendre, & pour cela ne faisoient point de bruit de leurs rames, mais tiroient le Canot le long de la terre avec leurs mains, en prenant les branches des arbres. Ces Indiens qui font toûjours bon guet les aperçurent, & prirent aussi-tost leurs filets & leur Canot, qu'ils porterent plus de vingt-cinq pas dans le bois, nos gens qui n'étoient qu'à dix-huit pas d'eux, sauterent aussi-tost à terre avec leurs armes, croyant les joindre; mais ils ne purent, car lors qu'ils se virent pressez, ils abandonnerent leur Canot avec leurs filets, & leurs armes; & se sauvant, commencerent à faire des hurlemens horribles. Les Avanturiers qui estoient onze tres-forts & tres-vigoureux, eurent beaucoup de peine à remettre ce Canot à l'eau, que ces deux Indiens avoient porté si loin: ce qui fait juger qu'ils ont une extrême force.

Leur agilité & leur force.

Nous demeurâmes-là encore quelque temps, afin d'en pouvoir surprendre, & de voir s'il n'y auroit point

moyen de negocier avec eux ; mais aprés y avoir resté environ un quart-d'heure, & mis nostre Canot à l'eau, nous entendismes redoubler leurs hurlemens, & faire un bruit si effroyable, que nous n'osasmes pas arrester là davantage, & que nous retournâmes à bord au plus viste, emmenant avec nous le Canot que nous leur avions pris, dans lequel estoient leurs filets, de la mesme façon que les nostres, excepté qu'ils avoient environ deux pieds de hauteur, & quatre ou cinq brasses de longueur, des cailloux au lieu de plomb, & du bois leger au lieu de liege. On y voyoit aussi quatre bastons de Palmiste de la grosseur du poulce, & longs environ de six pieds. Un des bouts estoit pointu & fort dur, l'autre l'estoit aussi, & avoit à chaque costé trois crocs en forme de fléche ; la pointe de ces bastons estoit tellement endurcie au feu, qu'ils auroient percé une planche comme le meilleur instrument de fer : on en peut voir la façon par cette figure ; leur Canot estoit de bois de Cedre sauvage, sans forme, & estant mal vuidé, plus épais d'un costé que de l'autre. Ce qui nous fit presumer que

Description d'un filet, & d'un Canot pris sur les Indiens.

ces Indiens n'ont aucuns outils de fer propres à travailler. Ils sont en fort petit nombre, car les Isles qu'ils habitent sont de peu d'étenduë, puisque la plus grande n'a pas plus de trois ou quatre lieuës de tour.

Pourquoy les Indiens se font la guerre.

Un Indien que nous avions avec nous, dit que ces Nations n'ont aucune habitude avec ceux de la terre ferme, & que mesme ils ne s'entendent point, & se font sans cesse la guerre. Il sçavoit cela, parce qu'il estoit venu autrefois dans ce païs avec ceux de sa Nation. Voicy la raison qu'il nous en donna, qui est, que les Espagnols voulant reduire ces Indiens, ils en tourmenterent une partie d'une maniere étrange; l'autre s'étant sauvée, s'étoit accoustumée à vivre de la pesche, & des fruits qui croissent naturellement dans ce païs, où ils sont errants & vagabonds, n'osant avoir de lieu fixe, ny de commerce avec d'autres Indiens, dont plusieurs s'estant soûmis aux Espagnols, aydent à détruire ceux qui ne le sont pas, c'est pourquoy ils se font encore aujourd'huy la guerre, & s'épargnent aussi peu que s'ils n'estoient pas de la mesme Nation.

Sur quoy l'on peut dire que c'est une chose estrange & déplorable en mesme temps, de voir les inimitiez reciproques de certains peuples de l'Europe ; inimitiez fondées sur mille rapports desavantageux, & sur autant de faux préjugez. Par malheur, comme ils ignorent les Langues differentes des uns & des autres, cette ignorance est cause qu'ils ne s'entendent point, qu'ainsi il leur est impossible, ny de s'éclaircir, ny de se détromper, & ne font que se haïr, sans sçavoir pourquoy, & se haïr aussi fortement que s'ils le sçavoient.

Antipatie de quelques Nations, décrite & déplorée par l'Autheur.

Les peres prévenus de ces haines implacables les inspirent à leurs enfans : de sorte qu'elles passent de generations en generations, qui n'aspirent qu'à en venir aux mains, qu'à répandre leur sang, & à porter les choses à des extremitez si cruelles, qu'elles les reduisent au dernier affoiblissement.

S'ils se fortifient dans la suite, c'est pour s'affoiblir tout de nouveau, par des guerres encore plus sanglantes, qui ne sont pas plûtost finies qu'elles recommencent. De maniere que ces Nations éternellement ennemies, ne se

connoiſſent que pour ſe haïr & ſe craindre, que pour ſe nuire & enfin s'exterminer. Il y auroit beaucoup de reflexions à faire ſur ce ſujet, mais je laiſſe cela à de plus habiles que moy, & ne me méleray que d'écrire mon voyage, qui ne tend qu'à faire connoiſtre à ceux de l'Europe, ce qui ſe paſſe dans certaines contrées de l'Amerique, dont ils n'ont point encore de relations.

CHAPITRE IV.

Suite de la route des Avanturiers juſqu'au Cap Gracia à Dios. Singularitez que l'Autheur a remarquées dans ce Voyage.

Avanturiers affamez ſentent des fruits & n'en oſent approcher.

LE peril que l'on couroit ſans ceſſe dans ce lieu, de tomber dans les mains de ces Indiens ſauvages, ne nous empeſcha pas d'y reſter quelque temps, & d'y chercher de l'eau, quand nous en avions beſoin, ſans toutefois oſer nous hazarder dans le païs, ny approcher des fruits, dont nous reſſentions l'odeur, quoy que nous fuſſions preſſez de la faim, ne trouvant pas dequoy

manger, car la pesche n'est pas toûjours bonne en ce païs.

Enfin voyant que nous ne pouvions y subsister, nous resolûmes de passer outre, & nous sortîmes de *Boca del Drago*, & fismes route le long de la coste, jusqu'à un lieu nommé *el Porteté*, qui est une petite Baye, où on est à l'abry de tous vents, excepté de celuy d'Oüest. *El Porteté* veut dire petit Port. Ce Port sert aux Espagnols quand ils viennent avec des Vaisseaux chargez de Marchandises à la Riviere de *Suere*, où ils ont des habitations, & y plantent du Cacao qui est du meilleur des Indes, & de là ces Marchandises sont apportées par terre à une ville nommée *Cartage*. A l'embouchure de cette Riviere les Espagnols entretiennent une garnison de vingt-cinq ou trente hommes, avec un Sergent: L'on y voit aussi une Vigie qui découvre à la mer.

Dés que nous fûmes arrivez dans ce Port, nous allâmes pour piller les Espagnols à la Riviere de *Suere*, nommée par les Avanturiers *la Pointe Blanche*; Et pour cela nous prîmes des précautions qui nous furent inutiles; car

nous trouvâmes toutes leurs habitations vuides & ravagées ; ce qui nous fit juger que quelques-uns des nostres nous avoient prévenus. Tout ce que nous pûmes faire alors, fut de prendre quantité de fruits nommez *Bannanes*, dont nous chargeâmes à moitié nostre vaisseau, qui nous servirent de nourriture le long de cette coste. Nous les faisions cuire dans de l'eau, & les mangions avec de la Tortuë que nous avions salée dans *Boca del Drago*.

Peu de jours aprés nous sortismes de *Suere*, & nous passâmes devant l'embouchure de la Riviere de *S. Jean*, autrement nommée *Desaguadera*, où nous prîmes quelques Requiems, que nous mangeâmes avec nos Bananes. Cependant nous cherchions toûjours un lieu pour raccommoder nostre vaisseau, qui tiroit l'eau, & couloit bas, faute d'avoir les matieres propres à le tenir sain, étanché, & franc d'eau. C'est pourquoy nos Esclaves estoient extrémement fatiguez de le pomper, & n'osoient quitter la pompe un quart d'heure, autrement l'eau nous auroit gagnez ; ce qui nous obligeoit de nous

ranger le plus prés de la terre qu'il estoit possible, pour découvrir quelque lieu qui fust propre à le racommoder.

Ensuite nous entrâmes dans la grande baye de *Blakfvelt*, ainsi nommée, à cause d'un vieux Avanturier Anglois, qui s'y retiroit ordinairement. Son embouchure est fort étroite au dehors, & a beaucoup d'étenduë au dedans, quoy qu'elle ne puisse contenir que de petits vaisseaux, à cause qu'elle n'a que quatorze à quinze pieds d'eau. Le païs des environs est fort marécageux, parce que plusieurs Rivieres s'y viennent répandre. On trouve là encore une petite Isle pleine d'Huitres tout autour, aussi bonnes que celles d'Angleterre, sinon qu'elles sont plus petites.

Nous fûmes moüiller vis-à-vis de cette petite Isle, à terre ferme, contre une pointe qui fait comme une Peninsule, où aussi-tost nous cherchâmes le moyen de donner caréne à nostre Bâtiment, mais nous ne trouvâmes aucun lieu plus commode que celuy où nous estions. Nous y cherchâmes de l'eau douce, sans en pouvoir trouver; ce qui nous reduisit à faire des puits qui nous donnerent de tres-bonne eau.

Nous ſongeâmes à avoir des vivres ; de maniere qu'une partie de nos gens alla à la peſche, & l'autre à la chaſſe, pendant que le reſte déchargeoit le vaiſſeau, pour luy donner caréne ; enfin chacun avoit ſon occupation.

Le ſoir nos Peſcheurs revinrent ſans avoir rien pris, ni vû aucune apparence de Lamentin. Nos Chaſſeurs revinrent auſſi, mais ils apporterent quelques Faiſants, & une Biche. On fit promptement cuire la moitié de la Biche, avec les Faiſants, dont nous ſoûpâmes d'un grand appetit, n'ayant point mangé de viande depuis que nous eſtions ſortis de *Panama*. Il y avoit un homme parmi nous, qui nous dit de nous donner de garde des Indiens ; mais comme ceux du Canot, ny ceux qui avoient eſté à la chaſſe, n'en avoient point aperceu, nous crûmes qu'il n'y en avoit point, & ne laiſsâmes pourtant pas de faire bonne garde la nuit. Le lendemain au matin chacun de nous reprit ſa fonction, les uns de la chaſſe, les autres de la peſche ; & pour cela tous ſe firent mettre à terre de l'autre coſté de la baye, où à cauſe des bois, ils croyoient trouver dequoy tirer.

Le ſoir les Chaſſeurs apporterent des Singes qu'ils avoient tuez, n'ayant pas trouvé autre choſe ; & les Peſcheurs apporterent ſeulement quelques poiſſons nommez *Savales*. On apreſta le poiſſon, & on le mangea en attendant que les Singes cuiſoient. On en fit rotir une partie, & boüillir l'autre ; ce qui nous sembla fort bon. La chair en eſt comme celle de Liévre, mais elle n'a pas le meſme gouſt, eſtant un peu douçâtre ; c'eſt pourquoy il y faut mettre bien du ſel en la faiſant cuire. La graiſſe en eſt jaune comme celle du Chapon, & plus meſme, & a fort bon gouſt. Nous ne vécûmes que de ces animaux pendant tout le temps que nous fûmes là ; parce que, comme je l'ay déja dit, nous ne pouvions trouver autre choſe ; ſi bien que tous les jours les Chaſſeurs en apportoient autant que nous en pouvions manger.

Je fus curieux d'aller à cette chaſſe, & ſurpris de l'inſtinct qu'ont ces beſtes de connoiſtre plus particulierement que les autres animaux ceux qui leur font la guerre, & de chercher les moyens, quand ils ſont attaquez, de ſe ſecourir & de ſe défendre. Lorſque nous les

Curieuſes particularitez des Singes. Leur inſtinct.

Comment ils se défendent.

approchions, ils se joignoient tous ensemble, se mettoient à crier, à faire un bruit épouvantable, & à nous jetter des branches seches qu'ils rompoient des arbres : il y en avoit mesme qui faisoient leur saleté dans leurs pattes, qu'ils nous envoyoient à la teste.

Leur adresse à sauter d'arbre en arbre quand on les poursuit, & à se guerir quand ils sont blessez.

J'ay remarqué aussi qu'ils ne s'abandonnent jamais, & qu'ils sautent d'arbres en arbres si subtilement, que cela ébloüit la veuë. Je vis encore qu'ils se jettoient à corps perdu de branche en branche sans jamais tomber à terre : car avant qu'ils puissent estre à bas, ils s'accrochent ou avec les pattes, ou avec la queuë; ce qui fait que quand on les tire à coups de fusil, à moins qu'on ne les tuë tout-à fait, on ne les sçauroit avoir; car lors qu'ils sont blessez, & mesme mortellement, ils demeurent toûjours accrochez aux arbres, où ils meurent souvent, & ne tombent que par pieces.

J'en ay vû de morts depuis plus de quatre jours, qui pendoient encore aux arbres; si bien que fort souvent on en tiroit quinze ou seize pour en avoir trois ou quatre tout au plus Mais ce qui me parut plus singulier, c'est qu'au

moment que l'un d'eux eſt bleſſé, on les voit s'aſſembler autour de luy, mettre leurs doigts dans la playe, & faire de meſme que s'ils la vouloient ſonder. Alors s'ils voyent couler beaucoup de ſang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres apportent quelques feüilles, qu'ils mâchent, & pouſſent adroitement dans l'ouverture de la playe. Je puis dire avoir vû cela pluſieurs fois, & l'avoir vû avec admiration.

Les femelles n'ont jamais qu'un petit, qu'elles portent de la meſme maniere que les Negreſſes leurs enfans; ce petit eſtant ſur le dos de ſa mere, luy embraſſe le col par deſſus les épaules avec les deux pattes de devant; & des deux de derriere il la tient par le milieu du corps. Quand la mere luy veut donner à teter, elle le prend dans ſes pattes, & luy preſente la mamelle comme les femmes. Comme les meres portent & nourriſſent leurs petits.

Je ne dis point icy de quelle maniere ſont faits les Singes, parce qu'ils ſont fort communs en Europe. On ſçait qu'il y en a avec des queuës, d'autres qui n'en ont point: ceux dont nous venons de parler ont des queuës: les autres qui n'en ont point, ſont plus

communs en Afrique qu'en ce païs. On n'a point d'autre moyen pour avoir des petits, que de tuer la mere: comme ils ne l'abandonnent jamais, estant morte ils tombent avec elle, & alors on les peut prendre. S'ils sont en quelques lieux où ils soient embarassez, ils s'entr'aident pour passer d'un arbre ou d'un ruisseau à un autre, ou en quelque autre rencontre que ce puisse estre.

Moyen de les prendre.

J'ay mesme entendu dire à des gens dignes de foy, que quand les Singes veulent passer une Riviere, ils s'assemblent un certain nombre, se prennent tous par la teste & par la queuë, & forment ainsi une espece de chaîne, & par ce moyen se donnant beaucoup de mouvement & de branle, ils s'élancent & se jettent en avant; le premier secondé de la force des autres, atteint où il veut, & s'attache fortement au tronc d'un arbre, puis il aide, il attire & soûtient tout le reste, jusqu'à ce qu'ils soient tous parvenus, attachez comme j'ay dit, au lieu où est déja arrivé le premier.

Leur industrie à passer les Rivieres.

A la verité je n'ay jamais vû cecy; & j'ay de la peine à le croire; cependant j'ay observé qu'on voit un grand

nombre de Singes tantoſt ſur un rivage, & tantoſt ſur un autre; & pour preuve que ce ſont les meſmes, c'eſt que du coſté où on les a vûs cinq ou ſix heures auparavant, on ne les y voit ny on ne les y entend plus; ce qui ſemble confirmer ce que je viens de dire, puis qu'on a coûtume de les entendre crier d'une grande lieuë.

On trouve encore dans ce païs, & tout le long de cette coſte juſques dans les Honduras, une certaine eſpece de Singes que les François nomment pareſſeux, à cauſe qu'ils le ſont en effet: car ils demeurent ſur un arbre tant qu'il y a une feüille à manger; ils ſont plus d'une heure à faire un pas, & en levant les pattes pour ſe remuer, ils crient d'une telle force que cela perce les oreilles. Ils ſont hideux & fort maigres: hors cela ils ne ſont point differens des autres. Il faut ſans doute que ces animaux ſoient ſujets à certain mal des jointures, comme goutte, ou autre choſe: car quoy qu'on en prenne, & qu'on les nourriſſe bien, ils ne laiſſent pas de faire tout de meſme: ils mangent peu, & demeurent toûjours ſecs & arides. Les jeunes ſont auſſi incom- Singes g teux.

modez que les vieux, lors qu'on peut les atteindre on les prend facilement avec les mains, sans qu'ils fassent autre chose que de crier.

Tous les Singes de ce païs vivent de fruits, de fleurs, & de quelques insectes qu'ils attrapent d'un costé & d'autre, comme Cigales, & autres bestes semblables.

Accident fâcheux.

Nous avions déja demeuré huit jours dans cette baye, & nous y aurions resté davantage sans l'accident qui nous arriva. Un matin à la pointe du jour, que nos Chasseurs & nos Pescheurs estoient prests à partir, & chacun de nous à faire ce qu'il devoit; par exemple nos Esclaves brûloient des coquillages pour faire de la chaux, au lieu d'arcanson, qui est une espece de poix, afin de racommoder nostre Bâtiment; les femmes estoient occupées à remplir nos futailles d'eau, qu'elles alloient tirer tous les jours aux puits avant que la mer fust haute, qui l'auroit salée. Comme ces femmes s'estoient levées plus matin qu'à l'ordinaire, pour aller à l'eau, une d'entr'elles demeura derriere, & s'amusa à cueillir & à manger de certains petits fruits qui croissent au bord de la mer. Cette

Cette femme eſtant baiſſée, vit ſortir environ à vingt-cinq pas d'elle, du meſme chemin par où eſtoient allées ſes compagnes, quelques Indiens qui venoient à elle. Auſſi-toſt elle courut vers nous, & cria, *Chreſtiens, voilà des Indiens.* A l'inſtant nous prîmes nos armes, & courûmes du coſté où elle nous dit les avoir veus; & entrant dans le bois, nous trouvâmes nos trois femmes eſclaves par terre, percées chacune de quatorze ou quinze fléches qu'elles avoient toutes dans pluſieurs parties de leur corps, en ſorte qu'elles ne donnerent pas le moindre ſigne de vie, quoy qu'elles fuſſent encore toutes chaudes, & que le ſang coulaſt de leurs bleſſures.

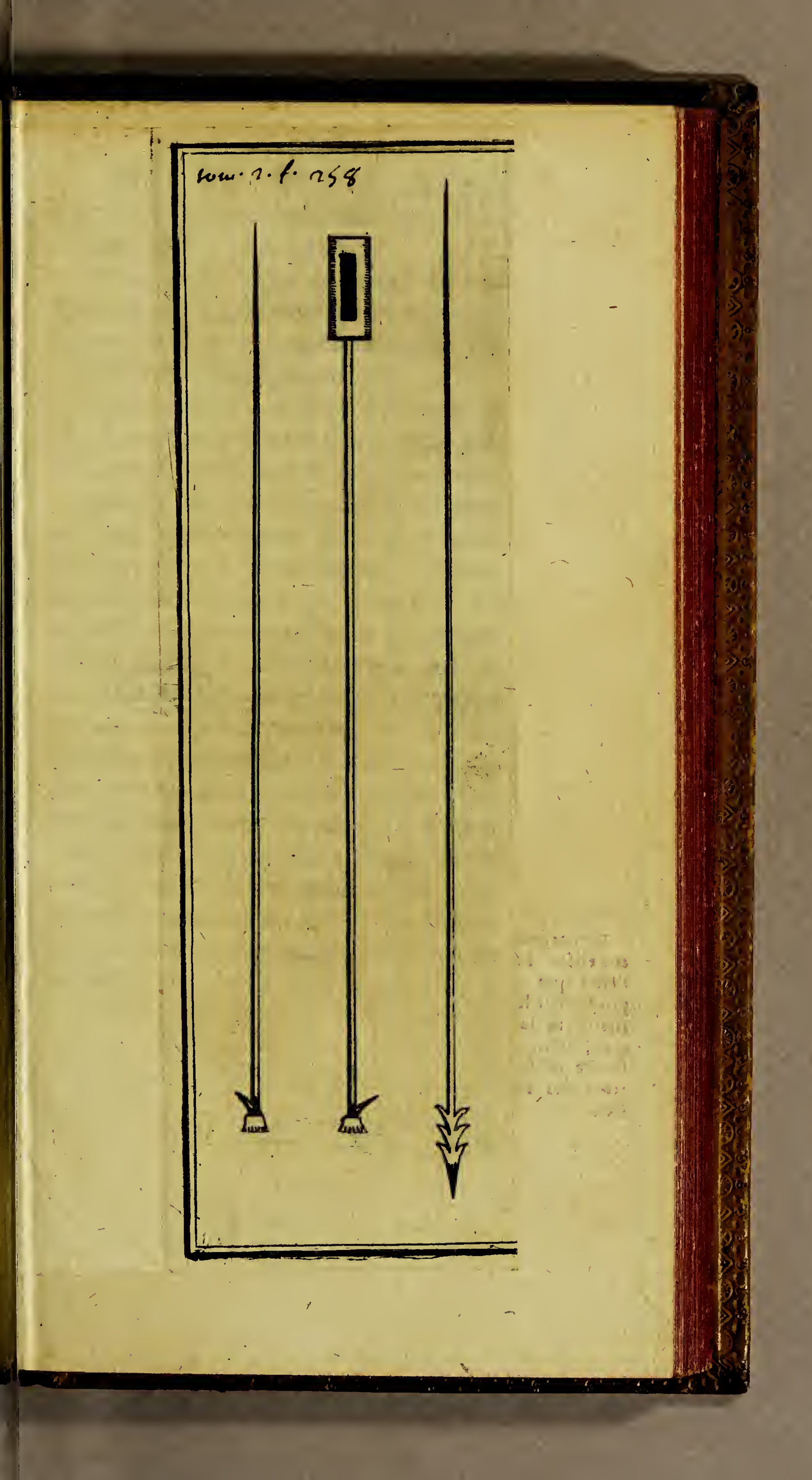
Auſſi-toſt nous courûmes dans le bois plus d'un quart de lieuë ſans pouvoir rien découvrir, non pas meſme qu'il y euſt paſſé des gens, quoy que nous fuſſions aſſurez qu'ils s'eſtoient ſauvez par le chemin que nous prenions pour les pourſuivre. Nous fûmes curieux de voir comme ces fléches eſtoient faites, & pour cela nous les tirâmes hors du corps de ces femmes.

Nous trouvâmes que ces fléches n'a-

Fléches singulieres.

voient aucune pointe de fer, ny d'autre métail, & qu'elles estoient mesme faites sans instrument. Elles avoient cinq ou six pieds de long, la verge estoit de bois commun du païs, de la grosseur du doigt, bien arondie, & ployante. A l'un des bouts on voyoit une pierre à feu fort coupante, qui estoit enchassée dans le bout avec un petit croc de bois en façon de harpon. Cela estoit lié avec un fil d'archal d'une telle force, qu'on les pouvoit jetter contre les corps les plus durs sans les pouvoir rompre, de maniere que la pierre auroit plûtost cassé que de se défaire. L'autre bout estoit pointu.

Il y en avoit quelques-unes de bois de Palmiste, & fort curieusement travaillées, & peintes en rouge; au bout desquelles il y avoit une pierre à feu, comme j'ay dit, & à l'autre un petit morceau de bois creux de la longueur d'un pied, dans lequel estoient renfermez de petits cailloux tout ronds, qui faisoient du bruit ensemble lors qu'on remuoit la fléche. Ils avoient eu la subtilité de mettre des feüilles d'arbre dans ce bois, afin d'empescher ces petits cailloux de faire du bruit; & je pense qu'ils


tom· 2· f· 258

Fléches sin-
gulieres.

mettoient ces cailloux afin que leurs fléches euſſent plus de coup.

L'on peut juger de là que les Indiens n'ont aucun commerce avec qui que ce ſoit, & voir la façon de ces fléches par la figure qui eſt icy.

Aprés avoir viſité & enterré les corps de nos Eſclaves, nous fûmes chercher & regarder par tout ſi nous ne trouverions point les Canots de ces Indiens, pendant qu'une partie de noſtre monde travailloit à rembarquer vîtement tout noſtre pillage : car nous n'oſions pas reſter là davantage ; & quoy que noſtre Bâtiment ne fuſt pas encore en état, nous ne laiſsâmes pas de le remettre en mer, eſperant, avant qu'il nous manquaſt, gagner le Cap de *Gracia a dios*, où nous eſtions aſſurez de trouver des Indiens de nos amis, qui nous donneroient tout ce qui nous ſeroit neceſſaire. Ainſi dés ce meſme jour nous nous embarquâmes, & le lendemain au matin nous ſortîmes de la Baye de *Blukvelt*.

CHAPITRE V.

Arrivée de l'Autheur au Cap Gracia a dios : description de la vie & des mœurs des Indiens de ce pays ; & la maniere dont les Avanturiers traitent avec eux.

AU sortir de *Blukvelt* nous traversâmes quantité de petites Isles, qui forment une espece de Dedale qui plaist beaucoup à la veuë. C'est une chose agreable, & que j'ay toûjours admirée dans mes voyages, de voir comme la mer & la terre, par le moyen de toutes ces Isles, tantost s'éloignent, tantost s'approchent, & se font place l'une à l'autre, en sorte que ces deux élemens ayant une mesme sphere partagée entr'eux, s'embrassent pour ainsi dire, en mille façons differentes. Toutefois en quelques endroits l'eau combat furieusement la terre comme son ennemie, & en d'autres elle la vient chercher comme son amie. Il y a des lieux où la mer entre bien avant dans la terre, comme pour la visiter ; d'autres où la terre jette ses

Remarques curieuses sur l'effet que produisent les Isles dans la mer, & sur la forme de la terre des Indes.

caps & ses bras fort avancez dans la mer, comme pour la repousser.

Je diray en passant que cela est cause qu'on n'a pû encore connoistre certainement quelle est la forme entiere & parfaite de la terre des Indes : neanmoins on peut conjecturer qu'elle a la forme d'un cœur. Le plus large de ce cœur est du Bresil au Perou ; la pointe est au détroit de Magellan, & le haut où le cœur s'acheve, est la terre ferme avec toutes ses Isles. Celles qui ont donné lieu à cette petite digression, s'appellent *les Isles des Perles*. Nous y moüillâmes, & nostre Canot fut mis à l'eau pour prendre quelques Tortuës. Il y en a quelquefois beaucoup. Nous en prîmes une, & en suite nous allâmes chercher de l'eau douce, parce que nous en avions besoin.

Dés le mesme soir nous fismes voile, & le lendemain nous nous trouvâmes devant les Isles de *Carneland*; mais comme le vent estoit favorable, nous continuâmes nostre route, & dans peu de jours nous arrivâmes au Cap de *Gracia a dios*, accompagnez d'un Avanturier François qui avoit esté avec nous, & qui nous avoit donné la peur devant

la Riviere de *Chagre.* Auſſi-toſt nous allâmes à terre, où nous trouvâmes pluſieurs Indiens qui nous vinrent recevoir, & nous firent mille careſſes.

Jamais les Eſpagnols n'ont pû reduire ces Indiens, non plus que les autres, & ces Indiens ont bien voulu traiter avec les Avanturiers tant Anglois que François ſans diſtinction. L'origine de cette premiere alliance vient de ce qu'un Avanturier paſſant par là, ſe hazarda d'aller à terre, & d'offrir quelques preſens à ces Indiens, qui les receurent, & luy apporterent en échange des fruits, & ce qu'ils avoient de meilleur.

Indiens qui commercent avec les Avãturiers. Origine de ce commerce.

Quand l'Avanturier fut preſt à partir, il déroba deux de ces Indiens, qu'il ſçavoit eſtre admirablement adroits à tirer du poiſſon au harpon, dont il avoit beſoin pour nourrir ſon Equipage. Il traita bien ces Indiens, qui apprirent la Langue Françoiſe. Les ayant gardez un ou deux ans, il leur demanda s'ils vouloient retourner en leur païs. Ils répondirent qu'oüy. Il les y remena; & quand ils furent retournez chez eux, ils dirent tant de bien des Avanturiers à leurs gens, qu'ils conceurent d'abord de l'amitié pour eux: & ce qui

l'augmenta, c'eſt qu'ils leur firent entendre que les Avanturiers tuoient les Eſpagnols.

Cela réjoüit beaucoup cette Nation, qui commença dés-lors à careſſer les François, qui de leur coſté leur faiſoient amitié, leur donnant des haches, des ſerpes, des cloux, & d'autres ferremens pour faire des armes. Par ce moyen ils ſe rendirent inſenſiblement ſi familiers avec eux, qu'ils apprirent leur Langue, & prirent de leurs femmes qu'ils leur accordoient volontiers; de ſorte que quand les François partoient, il ſe trouvoit toûjours des Indiens qui vouloient les accompagner; ce que les Avanturiers ne refuſoient jamais.

Par la ſuite du temps les François donnerent de ces Indiens aux Anglois, & leur dirent la maniere qu'il les faloit traiter, avertiſſant auſſi les Indiens que ces Anglois eſtoient bonnes gens, qu'ils les traiteroient bien, & les remeneroient chez eux. Ils ſe ſont ainſi accommodez avec les Anglois, & ne font aujourd'huy aucune difficulté de s'embarquer ſur les vaiſſeaux de l'une & de l'autre Nation.

Quand ils ont ſervi trois ou quatre ans, & qu'ils ſçavent bien parler la Lan-

gue Françoiſe ou Angloiſe, ils retournent chez eux, ſans demander d'autre recompenſe que quelques inſtrumens de fer, mépriſant l'argent, les habits, & les autres choſes que les peuples de l'Europe recherchent avec tant d'empreſſement, & font tout leur bonheur de poſſeder. Ces Indiens au contraire ſe contentent de ce qu'ils trouvent dans leur païs, & diſent que s'ils ont peu, du moins qu'ils ſont en repos, & qu'on ne leur demande rien; & ajoûtent qu'ils naiſſent nuds, qu'ils vivent nuds, & qu'ils veulent mourir nuds.

Les Indiens mépriſent ce que nous eſtimons. Raiſon qu'ils en rendent.

Ils ſe gouvernent à peu prés en Republique, car ils ne reconnoiſſent ny Roy, ny aucune perſonne qui ait domination ſur eux. Quand ils vont en guerre, ils choiſiſſent pour les commander le plus apparent & le plus experimenté; comme par exemple celuy qui aura eſté avec les Avanturiers: & quand ils reviennent du combat, ce Commandant n'a pas plus de pouvoir que les autres. Le païs qu'ils habitent n'a que quarante ou cinquante lieuës d'étenduë. Ils ſont environ quinze cens hommes en tout, ſeparez en deux troupes, qui forment comme deux colonies. Les uns ſont

Quel eſt leur gouvernement.

ſont au Cap, & les autres à *Mouſtique*. Ce ſont ceux de *Mouſtique* qui vont ordinairement avec les Avanturiers, parce que les autres ne ſont pas ſi courageux, & même n'ont pas tant d'inclination pour la mer. Ils ne font point d'aliance ny de querelles avec leurs voiſins; mais s'ils commencent à les attaquer, ils ſçavent fort bien ſe défendre.

Ils n'ont aucune Religion; cependant nous liſons que leurs anceſtres avoient autrefois leurs Dieux & leurs Sacrifices. Je diray un mot de leurs Sacrifices, parce qu'ils avoient quelque choſe de ſingulier. Ils donnoient tous les ans un Eſclave à leurs Preſtres, qui devoit eſtre la repreſentation de l'Idole qu'ils adoroient. Incontinent que cet Eſclave entroit en office, aprés avoir eſté bien lavé, ils le revétoient de tous les habits & ornemens de l'Idole, l'appellant du meſme nom; de maniere qu'il eſtoit toute l'année honoré & reveré comme leur Dieu. Il avoit toûjours avec luy douze hommes de garde, autant pour le ſervir, que pour empêcher qu'il ne s'enfuiſt. Avec cette garde on le laiſſoit aller librement où il vouloit; & ſi par malheur il s'enfuyoit,

Ils n'ont aucune Religiõ. Celle de leurs anceſtres. Curioſitez à cet égard.

celuy qui en eſtoit le chef, eſtoit mis à la place pour repreſenter l'Idole, & enſuite eſtre ſacrifié.

Cet Eſclave avoit le plus honorable logis de tout le Temple, où il mangeoit & beuvoit, & où tous les principaux de la Cité le venoient ſervir regulierement, & avec l'ordre & l'appareil que l'on a accoûtumé de ſervir les Grands. Quand il alloit par les ruës, il eſtoit fort accompagné de Seigneurs, & portoit une petite flûte en la main, qu'il touchoit de fois à autre, pour faire entendre qu'il paſſoit. Auſſi-toſt les femmes ſortoient avec leurs petits enfans dans les bras, les luy preſentoient pour les benir, & l'adoroient comme leur Dieu. Le reſte du peuple en faiſoit autant. La nuit ils le mettoient dans une forte priſon, de peur qu'il ne s'en allaſt, & continuoient ainſi juſqu'au jour de la feſte, qu'ils le ſacrifioient.

Ce qui fait voir en paſſant que l'ancienne coûtume des Indiens eſtoit d'immoler des hommes à leurs feſtes ſolemnelles. Il eſt vray que les Eſpagnols ont aboli cette coûtume deteſtable en exterminant ces Indiens; mais l'on peut dire qu'ils ne ſont pas moins coupables.

Eſpagnols en quoy auſſi coupables que les Indiens Idolâtres.

En effet si ces peuples ont sacrifié des hommes à leur superstition, les Espagnols n'ont-ils pas aussi sacrifié des hommes à leur interest en massacrant ces malheureux? Ils semblent mesme plus inexcusables, en ce que ces Idolâtres croyoient honorer leur Dieu par ce sacrifice, & qu'eux n'ont pensé qu'à satisfaire leur avarice par le massacre de ces Indiens.

Sentimens qu'ils ont de Dieu & de l'Ame. Ceremonies de leurs mariages.

Pour revenir à ceux qui n'ont point de Religion, quand on leur parle de Dieu, & de les convertir, ils disent que si Dieu est tout-puissant, il n'a que faire d'eux; que s'il avoit voulu les appeller, il n'auroit pas attendu jusqu'à present. Ils croyent pourtant qu'il y a une ame, mais ils ne sçauroient dire ce que c'est. Ils font mesme des ceremonies aprés la mort, & aux mariages: par exemple, si un Indien recherche une fille qui ait son pere, il s'adresse à luy. Alors le pere luy demande s'il sçait bien tuer du poisson, faire des harpons pour le prendre, & s'il est bon Chasseur? Et quand il a bien répondu à toutes ces choses, le pere prend une grande calbasse qui tient pour le moins deux pintes, où il verse une liqueur faite

de miel & de jus d'Ananas, & boit cela tout d'une traite; & l'ayant remplie, la presente à son gendre, qui la boit de mesme, & reçoit la fille pour sa femme, aprés que le pere a pris le Soleil à témoin qu'il ne la tuera point. Voilà la maniere dont ils se marient, il ne reste plus qu'à voir comme ils vivent ensemble lors qu'ils sont mariez.

L'homme fait une habitation, & la femme la plante de toutes sortes d'arbres fruitiers dont ils se nourrissent. Cette habitation estant plantée, la femme a soin de l'entretenir, & de preparer tout ce qui en provient pour boire ou pour manger. Ils vivent la pluspart de Bananes qu'ils font rostir, estant mures, & aprés ils les écrasent dans l'eau jusqu'à cequ'elles soient reduites en boüillie. Ils nomment cela *Michela*, ce qui est bon & fort nourrissant. Il y a une sorte de Palmiste, qui produit un fruit qu'ils preparent de la mesme maniere, excepté qu'ils ne le font pas cuire, & qu'il est de couleur rouge.

Comment ils vent quand ils sont mariez.

La femme vient tous les matins peigner son mary, & luy apporter à déjeusner: En suite il va à la chasse, ou à la pesche, & à son retour elle apprest[e]

ce qu'il a apporté. Les femmes ordinairement s'occupent, outre le travail de leur habitation, à filer du coton, de quoy les hommes font des Hamas & des Ceintures, dont ils cachent leur nudité. Ils n'ont que cela pour vestemens, encore tous n'ont pas des Ceintures de coton, mais seulement de certaine écorce d'arbre, qui battuë entre deux pierres devient douce comme de la soye, & dure long-temps. Ils font beaucoup de choses de ces écorces, comme des lits & des langes pour leurs enfans.

Quand ils commencent leurs Loges, les femmes amassent tout ce qui est necessaire pour les faire, & les hommes les construisent. Ils sont si peu jaloux les uns des autres, que les hommes & les femmes parmy eux se communiquent également. Ces deux Tribus de mesme Nation, sçavoir celles du Cap, & de Moustique, se voyent reciproquement. Celuy qui rend visite porte les plus belles armes, & se noircit autant qu'il peut, & quand il arrive où sont ceux à qui il va rendre ce devoir, car cette visite est generale, il s'arreste à la premiere maison où on le meine:

Ce qui se passe lors qu'ils se visitent.

Dés le premier Indien qu'il apperçoit, il se jette tout de son long la face contre terre. L'autre qui le voit en cette posture, qui sçait que c'est un Etranger, va avertir les Indiens qu'il y a de leurs amis arrivez ; car ils ne vont jamais seuls en visite, mais il y en a toûjours un qui precede les autres : alors trois ou quatre Indiens des principaux se noircissent promptement, prennent leurs armes, & vont recevoir celuy qui est couché le ventre à terre. Ils le relevent, & aprés vont aux autres, qui dés le moment qu'ils les apperçoivent se jettent par terre comme a fait le premier ; ils les relevent encore, & les menent tous où les autres sont assemblez.

Pendant que ces trois ou quatre sont occupez à recevoir les nouveaux venus, le reste de leurs hommes se noircissent, & les femmes se rougissent avec du Rocou, afin de recevoir aussi la visite. Si-tost que ces Indiens sont arrivez, on leur prepare du Michela, de l'Achioco, & une boisson aussi forte que le vin pour le lendemain ; si bien qu'ils s'enyvrent quand ils en boivent. Pendant ce regal, ils se réjoüissent, rient, sautent & dansent ; les hommes témoi-

gnent de grandes amitiez aux femmes, & neanmoins ils ne les baisent jamais au visage, au moins je ne l'ay point remarqué ; mais comme ils sont forts lascifs, ils ne laissent pas de faire beaucoup d'actions indecentes. Aprés toutes ces réjoüissances, je ne sçay s'ils vont reconduire ceux qui les sont venus voir ; car je ne l'ay jamais veu, ny demandé à des gens qui m'en ayent pû rendre raison.

Comparaison curieuse de nos manieres, avec celles des Etrangers.

Nous autres François sommes étonnez de voir ces manieres qui paroissent si differentes des nostres. Que dirons-nous donc de celles des autres Nations qui le sont encore bien davantage ? Par exemple, nous beuvons l'eau froide, & les Japonnois la boivent chaude. Nous estimons belles les dents blanches, eux les noires ; & si elles sont d'une autre couleur, ils les teignent aussi-tost de quelque chose qui les noircit. Ils montent à cheval du costé de la main droite ; nous de la gauche. Pour salüer nous découvrons la teste, eux les pieds, avec un leger secoüement de leurs pantoufles. Quand nostre ami arrive vers nous, nous nous levons, & eux s'assoient.

Parmi nous les pierres precieuſes ſont fort eſtimées ; chez eux les communes. Nous donnons aux malades des choſes fort douces & bien cuites ; ils leur en preſentent de ſalées & de cruës. Nous les nourriſſons de volailles, ils les nourriſſent de poiſſon. Nous uſons de medecines ameres & de mauvaiſe odeur ; ils en prennent de douces & qui ſentent bon. Nous ſaignons terriblement le malade, eux jamais ; & ce qui eſt conſiderable, ils rendent raiſon de tout cela. Par exemple, ils pretendent que s'abaiſſer quand un ami vient, au lieu de ſe relever, eſt une plus grande marque de reſpect : que les vaſes de quelque uſage doivent eſtre plus eſtimables, que les pierres precieuſes qui ne ſont d'aucune utilité : que l'eau que l'on boit froide reſerre les extremitez des inteſtins, cauſe la toux & les autres maladies de l'eſtomac ; & la chaude au contraire entretient la chaleur naturelle : qu'aux malades il faut donner des medecines que la nature deſire, & non pas celles qu'elle abhorre. Ils diſent enfin, qu'il faut ménager le ſang, qui eſt la ſource de la vie. Pour les dents noires, outre qu'ils les trouvent plus bel-

les de cettte sorte; ils soûtiennent qu'il faut leur donner cette couleur, parce que si elles ne sont noires, elles le deviendront bien-tost, par quelque accident qui les rendra telles. Ils raisonnent du reste à peu prés de la mesme maniere. Ainsi les Indiens ont leurs coûtumes, qui ne doivent pas nous sembler plus étranges.

Ce qu'ils observent à la mort des uns & des autres.

Quand l'un d'eux est prest à mourir, tous ses amis viennent le visiter, & luy demandent s'il est fâché contr'eux de les vouloir ainsi abandonner? Estant mort, sa femme va elle-mesme luy faire une fosse de trois ou quatre pieds de profondeur, & autant de large, selon qu'il est riche; & s'il a des Esclaves, on les tuë pour les enterrer avec luy: On jette aussi dans la fosse ses habits, ses armes, & tout ce qu'il a possedé, sa femme luy porte pendant un an, qu'ils content par quinze Lunes, à boire & à manger deux fois par jour, parce que, selon la superstition des Indiens, elle s'imagine qu'il en a besoin, mesme aprés sa mort; & lors qu'elle ne trouve plus ce qu'elle a apporté, elle tient cela à bon augure, croyant que son mary en a profité, bien que ce soit quelque ani-

mal qui l'ait mangé. Si au contraire elle retrouve tout, comme il arrive assez souvent, elle le va enterrer, car ils ne permettent pas que les bestes y touchent. J'ay quelquefois fait bonne chere de ce que je trouvois sur ces fosses, à cause que ce sont les meilleurs fruits qu'ils y apportent.

Lors que les quinze Lunes sont passées, la femme va ouvrir la fosse, prend tous les os de son mary, les lave & les nettoye le mieux qu'il luy est possible, aprés les enveloppe, & les lie si bien les uns avec les autres, qu'ils ne peuvent se deffaire, & les porte sur son dos autant de temps qu'ils ont esté dans la terre. Aprés cela elle les met au haut de son habitation, si elle en a une, & si elle n'en a point, chez les plus proches parens qui en ont.

Les Veuves ne peuvent prendre d'autres maris, qu'elles ne se soient acquittées de tous ces devoirs. On ne deterre point les os de ceux qui meurent sans avoir esté mariez, mais on leur porte à manger. Les maris dont les femmes meurent, ne sont point obligez à toutes ces ceremonies.

Quand les Avanturiers vont chez cette Nation, ils y prennent des filles, & les épousent de la mesme maniere que les Indiens font entr'eux, & aprés la mort du mary, la femme Indienne fait la mesme chose que s'il estoit Indien.

Devoir que les Indiens rendoient aux morts.

Autrefois quand un grand Seigneur mouroit parmi eux, ils l'exposoient quelque-temps dans une chambre ; alors ses parens & ses amis accouroient de toutes parts, apportoient des presens au mort, & le saluoient comme s'il eust esté en vie. Outre les Esclaves qu'il avoit, ils luy en offroient encore de nouveaux pour estre mis à mort avec luy, afin de l'aller servir en l'autre monde. Ils faisoient aussi mourir le Prestre, ou le Chapelain qu'il avoit ; car tous les Grands Seigneurs avoient un Prestre chez eux pour faire les ceremonies de leur Religion : Ils le tuoient donc dans ce moment pour aller faire son Office en l'autre monde ; & ce qui est étrange, c'est que tous ces Domestiques s'offroient volontiers pour aller servir leur deffunt Maistre, & mesme avec d'autant plus d'empressement, qu'il leur avoit esté bon durant sa vie. Ils tuoient aussi le

Sommelier, le Cuiſinier, les Nains & les Boſſus.

A ce propos on raconte qu'un Portuguais eſtant Eſclave parmy ces Barbares, avoit perdu un œil d'un coup de fléche qu'il avoit reçu dans un combat. Comme un jour ils le vouloient tuer pour accompagner un Grand-Seigneur qui venoit de mourir, il leur remontra que les habitans de l'autre monde ne pouvoient ſouffrir ceux qui avoient le moindre deffaut, & qu'ainſi ils feroient peu d'état du deffunt, ſi on voyoit à ſa ſuite un homme qui n'eût qu'un œil, & qu'il ſeroit bien plus honorable pour le meſme deffunt, d'en avoir un qui eût deux yeux. Les Indiens approuverent ces raiſons, & par cette adreſſe le Portuguais ſceut éviter la mort.

Comment les Eſclaves Negres ſont venus chez les Indiens,

Ils ont maintenant beaucoup de Negres pour Eſclaves; il y en a auſſi beaucoup de libres, à qui leurs Maiſtres en mourant ont donné la liberté: Ces Negres ne ſont pas naturels du païs, la race en eſt venuë de Guinée, & voicy comment.

Un Navire Portuguais venant de traiter pour des Negres en ce païs, afin de

les porter au Bresil ; ces Negres estoient en si grand nombre sur ce Vaisseau, qu'ils s'en rendirent les maistres, & jetterent tous les Portuguais à l'eau. Alors ne sçachant de quel costé tourner, ils furent où le vent les conduisit, & arriverent au *Cap de Gracia à Dios*, sans sçavoir où ils estoient. Plus de la moitié moururent de faim & de soif, & ceux qui échaperent & qui arriverent-là, furent faits Esclaves par les Indiens, & sont encore plus de deux cent de cette race. Ils parlent comme les Indiens, & vivent de mesme, sans avoir aucun souvenir de leur païs, ny pouvoir dire comment, ny d'où ils sont venus.

Indiens sujets à de grãdes maladies. Le remede qu'ils y font.

Les Indiens sont sujets à des maladies fort dangereuses, comme à la petite verole, aux fiévres chaudes & au flux de sang, ausquelles ils ne font aucun remede, sinon que quand ils ont la fiévre chaude, ils se mettent à l'eau jusqu'au col, & par ce moyen se guérissent parfaitement ; mais quand il survient quelque maladie d'une autre nature, ils n'y font rien, c'est ce qui fait qu'il en meurt un grand nombre, & qu'ils n'augmentent gueres ; car au rapport des Avanturiers, qui ont le plus

frequenté cette Nation, il y a plus de ſoixante ans qu'on les voit toûjours dans le meſme état, quoy que l'air de leur païs ſoit fort bon, & que la terre en ſoit fertile. Voila ce que j'ay pû remarquer dans tout le temps que j'ay reſté en cet endroit. J'aurois pourtant encore beaucoup de choſes à en dire, ſi j'écrivois tout ce qu'on m'en a dit; mais je ne veux écrire que ce que j'ay vû, & ce que j'ay ſceu de perſonnes dignes de foy.

Pendant noſtre ſejour nous amaſsâmes autant de fruits que nous en avions beſoin, pour gagner les coſtes de *Cuba*, où nous voulions aller; & pour ces fruits nous donnâmes aux Indiens ce qu'on a accoûtumé de leur donner. Nous en emmenâmes deux, qui s'embarquerent volontairement avec nous, ayant envie de faire autant de progrez, que deux de leurs Camarades, que nous avions ramenez de *Panama*, qui en avoient raporté beaucoup d'inſtrumens de fer qu'ils eſtiment de grands threſors; & je me ſouviens que lors que les deux dont je parle eſtoient au pillage de Panama; s'il arrivoit qu'ils trouvaſſent de l'argent, ils nous l'ap-

portoient, & ne vouloient pas mefme prendre aucuns habits, difant qu'ils n'en avoient que faire en leur païs, où l'air n'eftoit aucunement incommode. Ils ne s'attachent precifément qu'aux chofes les plus neceffaires à la vie, ne boivent & ne mangent pas beaucoup.

CHAPITRE VI.

Hiftoire de l'Avanturier Monbars, furnommé l'Exterminateur.

SI-toft que nous fûmes embarquez, nous levâmes l'ancre, & fifmes voile vers *l'Ifle de Cuba*, où nous arrivâmes quinze jours aprés noftre départ. En verité il eftoit temps que nous y arrivaffions ; car nous ne pouvions plus tenir noftre Navire à l'eau, le fonds en eftant tout pourry & mangé de vers. A l'inftant les deux Indiens que nous avions, & nos Chaffeurs, furent dans un Canot à terre. Sur le foir les Indiens revinrent avec de la Tortuë & du Lamentin, & les Chaffeurs avec du Sanglier & de la Vache, en forte qu'ils apporterent à manger pour plus de deux cens hommes.

A l'heure mesme nostre chagrin se dissipa, nos fatigues furent oubliées, & au lieu que durant nostre misere nous nous nuisions à dix pas les uns des autres; alors nous prenions plaisir à nous approcher, & à nous faire mille amitiez, ne nous appellant plus que freres. En un mot nous estions tous satisfaits, & resolus de demeurer long-temps dans ce lieu, afin de nous bien remettre. Par bonheur nous n'avions-là aucuns ennemis que les Espagnols, mais nous les cherchions plûtost qu'ils ne nous cherchoient; les Avanturiers n'ayant rien plus à cœur que de poursuivre sans relasche ceux de cette Nation.

On diroit mesme que la Providence les a suscitez, pour punir les Espagnols de toutes leurs injustices. En effet, comme les Espagnols ont esté, & sont encore le fleau des Indiens, l'on peut dire que les Avanturiers sont & seront toûjours le fleau des Espagnols; mais je n'en sçache point parmy eux, qui leur ait plus fait de mal que le jeune *Monbars*, surnommé *l'Exterminateur*, parce qu'il en a assommé sans remission, tout autant qu'il en a rencontré.

Morbars, pourquoy dit l'Exterminateur.

L'Olonois

L'Olonois mesme à ce qu'on prétend, n'a jamais esté si redoutable que luy aux Espagnols, bien qu'il ait dû l'estre beaucoup. En effet, nous venons de voir que presque en un moment, il a coupé la teste à je ne sçay combien de gens de cette Nation. On trouve mesme sur ce sujet une grande difference entre ces deux Avanturiers, en ce que l'Olonois a souvent fait mourir plusieurs Espagnols qui ne lui resistoient pas, & que Mombars n'en a jamais tué un seul qui ne luy ait resisté.

Cela me fait souvenir d'un incident que je raporte maintenant, de crainte qu'il ne m'échape dans la suite ; car les choses qui regardent l'Avanturier Mombars, sont à l'heure que je parle si confuses dans mon esprit, que je les reciteray plûtost selon l'ordre qu'elles se presenteront à ma memoire, que selon le temps qu'elles sont arrivées : Et je rapporte cet incident, non pas tant pour la rareté du fait, que pour la singularité de l'avanture qui luy a donné lieu.

Un jour que Mombars estoit en mer, il fut obligé de descendre à terre pour les besoins de son vaisseau, & fort surpris de trouver des Espagnols dans un lieu, où l'on n'en devoit point ren-

contrer. Les Eſpagnols marchoient dans une plaine aſſez éloignée de l'endroit où eſtoit alors Mombars. Ils paroiſſoient en bon ordre & bien armez. Mombars craignant qu'ils ne priſſent la fuite, s'ils voyoient tout ſon monde, ne fit paroiſtre que quelques Indiens qui ne l'abandonnoient point, parce qu'ils l'aymoient & qu'il les aymoit auſſi. Les Eſpagnols ne manquerent pas de ſe jetter ſur ce petit nombre d'Indiens, qui s'étoient avancez exprés pour leur faire donner dans l'ambuſcade. Mombars qui obſervoit les ennemis, fondit à ſon tour ſur eux, & avec tant d'impetuoſité & de courage, qu'ils ſe diſpoſoient à ſe rendre, pourveu qu'on leur laiſſaſt la vie ; lors que Mombars leur cria en Eſpagnol qu'ils n'avoient rien à eſperer, à moins qu'ils ne le tuaſſent avec tous les ſiens.

Ces paroles terribles, ſuivies de plus terribles effets, contraignirent les Eſpagnols à ſe battre juſqu'à l'extremité, où ils furent bien-toſt reduits par la valeur de Mombars, qui ne leur fit point de quartier. A l'heure meſme on avança dans le païs, où l'on trouva de l'eau en abondance, des fruits & d'autres choſe

necessaires à la vie, dont on s'accommoda, aussi bien que des armes des Espagnols, & de tout ce qui merita d'estre emporté. En suite on se rembarqua & l'on fit voile.

Voilà comme Mombars & les siens ont combattu & défait les Espagnols en un lieu où ils ne pensoient pas mesme les trouver. C'est pourquoy, comme il a esté deja dit, ils en furent fort surpris: & certainement ils avoient raison de l'estre, puis qu'ils n'estoient venus en cet endroit que par une avanture extraordinaire, comme on le peut voir par ce qui suit.

Les Espagnols montoient une Barque remplie de plusieurs Negres, dont ils alloient commercer à leur ordinaire. Ces Negres estant tous d'intelligence ensemble, & dans le dessein de se sauver, trouverent l'invention de percer la Barque en plusieurs endroits, par lesquels ils faisoient entrer l'eau & l'empeschoient aussi d'entrer par le moyen de tampons faits exprés, qu'ils mettoient & ostoient quand ils le vouloient, & cela si adroitement qu'on n'en pouvoit rien appercevoir.

Une fois que les Espagnols s'entre-

tenoient assez tranquilement, ainsi qu'ils ont accoûtumé de faire à cause de leur humeur flegmatique ; l'eau survenant tout à coup, les obligea d'interrompre leur entretien, & de courir par tout retirer des hardes que l'eau gâtoit considerablement. Les Negres qui avoient causé le desordre, s'empresserentcomme à l'envy pour l'arrester, & y réussirent si bien, que les Espagnols admiroient leur promptitude & leur adresse à étancher la Barque d'eau. Ce fut là le premier essay de leur ruse, qu'ils resolurent de mettre en pratique jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un temps favorable pour en profiter au gré de leurs desirs. Ainsi donc ils prenoient occasion du moindre vent & de la moindre tempeste pour faire entrer l'eau, & la faisoient entrer autant de fois qu'ils le jugeoient à propos, pour faire croire que la Barque estoit méchante.

Les Espagnols commençoient déja à en estre fort persuadez, parce que le plus souvent au milieu de leur repas, & de leur sommeil mesme, ils estoient surpris par des inondations d'autant plus incommodes, qu'elles estoient toûjours imprévenës. Un jour que la Barque

eſtoit proche d'un Recif où les Negres l'avoient conduite à deſſein, à l'inſtant ils déboucherent toutes les ouvertures ; de maniere que les Eſpagnols ſe voyant preſts d'eſtre ſubmergez, abandonnerent la Barque & les Negres, & ſe jetterent ſur le Recif, d'où ils gagnerent une langue de terre voiſine, & enfin l'endroit où Mombars les avoit trouvez & taillez en pieces.

Un Negre cependant étonné que l'eau entroit de toutes parts, & avec une abondance & une impetuoſité qu'il n'avoit point encore veuë, jugea qu'il faloit promptement boucher les ouvertures, ou ſe reſoudre à perir. Mais il n'en pût trouver aucune, & crût ſes camarades dans la meſme peine, ne pouvant pas s'imaginer qu'ils euſſent laiſſé inonder la Barque de cette ſorte, s'ils avoient pû l'empeſcher. Alors effrayé d'un peril ſi évident, il fut aſſez malheureux pour ſe ſauver avec les Eſpagnols. Il regarda auſſi-toſt pour découvrir ce qu'eſtoient devenus ſes Compagnons, & les apperceut en pleine mer qui avoient arreſté l'eau, & qui joüiſſoient de la Barque. A cette veuë le Negre parut au deſeſpoir, ce qu'il ne fit que

trop connoiſtre en pietinant des pieds & s'arrachant les cheveux. Les Eſpagnols s'en étonnerent, parce qu'ils croyoient ſa deſtinée meilleure que celle de ſes Camarades, qu'ils regardoient comme des gens perdus, ou preſts à ſe perdre; prévenus qu'ils eſtoient du mauvais état de la Barque.

Mais comme de leur naturel ils ſont méfians, ils ſoupçonnerent quelque choſe de l'emportement du Negre, luy firent pluſieurs queſtions qui l'embaraſſerent, & qui redoublerent leurs ſoupçons. Ils le menacerent des plus cruels tourmens, s'il ne leur diſoit la verité; & comme il ne les contentoit pas; des menaces ils en vinrent aux effets, le tourmenterent cruellement, & le forcerent d'avoüer la choſe. C'eſt de luy qu'on a ſçû tout ce que l'on vient de raconter.

Cependant Mombars continuoit ſon voyage pour une grande expedition, dont on ne dit rien à cette heure, puis qu'avant que de paſſer outre, il eſt neceſſaire pour l'intelligence de ce qui va ſuivre, & pour la ſatisfaction du Lecteur, de reprendre de plus haut l'hiſtoire de ce brave Avanturier, qui ſans doute en vaut bien la peine.

L'Olonois

L'Olonois qui le connoiſſoit particulierement, m'a aſſuré qu'il eſtoit d'une des bonnes familles de Languedoc, & qu'il a eſté tres-bien élevé, ſur tout qu'il s'eſt appliqué à tous les exercices d'un Gentil-homme, comme à tirer des armes, diſant quelquefois qu'il aprenoit à tuer des Eſpagnols. Ce qui fait voir qu'il a une grande antipatie pour eux : Voicy ce qui luy a donné lieu.

On pretend que dans ſa jeuneſſe il a lû pluſieurs Relations qui parlent de la conqueſte que les Eſpagnols ont faite des Indes, & par conſequent des cruautez inoüies qu'ils ont exercées en la faiſant. Cette lecture n'a pas manqué d'exciter ſa haine pour les Vainqueurs, & ſa compaſſion pour les Vaincus : En ſorte qu'il a toûjours témoigné un grand deſir de les vanger, & beaucoup de joye, lors qu'il aprenoit que les Indiens avoient eu quelque avantage ſur eux : car on ſçait que ces peuples ont ſouvent battu les Eſpagnols. On dit encore, qu'il prenoit un ſingulier plaiſir, lors qu'on luy raportoit quelques malheurs arrivez aux Eſpagnols, que luy-meſme ſe plaiſoit d'en raconter, & qu'un jour, au ſujet de leur tyrannie, il recita cet-

Son antipatie pour les Eſpagnols.

Cauſe de cette antipatie.

te petite hiſtoire, qu'il avoit trouvée, ſans doute, dans quelques-unes des Relations qu'il avoit leuës.

Un Eſpagnol, diſoit-il une fois aux gens de ſon âge, avoit eſté établi Gouverneur dans une contrée d'Indiens, qui n'eſtoient pas fort endurans; & par malheur cet homme eſtoit cruel dans ſon Gouvernement, & inſatiable dans ſon avarice. Ces Indiens qui ne pouvoient plus ſouffrir ſa barbarie, ny ſuffire à ſes exactions, le furent trouver, & luy firent entendre, en luy montrant quantité d'or, qu'ils avoient trouvé le moyen de le contenter; & ſans perdre de temps, ſe jetterent ſur luy, & le tenant ferme, luy firent avaler cet or fondu, luy diſant de s'en ſoûler, & ne ceſſerent point de luy en faire avaler, qu'il n'expiraſt dans leurs mains. C'eſt ainſi qu'il témoignoit ſon animoſité contre les Eſpagnols. Une autre-fois il en donna des preuves beaucoup plus réelles dans une occaſion aſſez plaiſante.

On avoit fait une Comedie qui devoit eſtre joüée par les Ecoliers du College où il étudioit. Parmi les Acteurs on introduiſoit ſur la Scéne un François & un Eſpagnol. Monbars repre-

ſentoit le François, & un de ſes Camarades l'Eſpagnol. L'Eſpagnol eſtant ſur le Theatre dit pluſieurs invectives contre le François, meſlées d'une infinité de Rodomontades offençantes. Monbars ſentit auſſi-toſt émouvoir ſa bile, & réveiller l'averſion qu'il avoit contre les Eſpagnols : Averſion qui eſtoit née, & qui croiſſoit tous les jours avec luy. De maniere qu'impatient & furieux tout enſemble, il interrompit ſon Camarade au milieu de ſon diſcours; des paroles en vient aux coups, & ſi l'on n'eſtoit venu luy oſter des mains le pretendu Eſpagnol, il n'auroit pas manqué de le tuer. Ce qui n'eſtoit pas de la piece.

Cependant Monbars ſe formoit de jour en jour, & ſon pere qui eſtoit aiſé, & qui l'aimoit beaucoup, ſongeoit déja à l'établir ; mais lors qu'on luy demandoit ce qu'il vouloit faire, il ne répondoit autre choſe, ſinon qu'il vouloit aller contre les Eſpagnols.

Comme il vit que l'on s'oppoſoit à ſon deſſein, il ſe déroba de la maiſon de ſon pere, & fut trouver un de ſes Oncles au Havre de Grace, qu'il ſçavoit eſtre riche, & commander un vaiſſeau

pour le Roy, avec ordre de croiser sur les Espagnols, contre lesquels nous estions alors en guerre. Il dit son intention à son Oncle, qui l'aprouva, le voyant bien fait & né pour les armes. Il loüa mesme l'envie qu'il avoit de se signaler contre les Espagnols, en écrivit à son pere, & peu de jours aprés fit voile pour aller joindre la Flotte que l'on équipoit.

Durant le voyage, dés que l'on découvroit quelque vaisseau, il demandoit à l'instant s'il estoit Espagnol. Enfin il en parut un, on l'en avertit, il fut transporté de joye, courut à ses armes, & brûloit d'impatience de se voir aux mains avec les Espagnols. Son Oncle fit donner la chasse à ce Vaisseau, & en approcha d'assez prés pour discerner qu'on se disposoit à mettre le feu au canon. Comme il vit, quoy qu'il pût dire à son neveu, qu'il s'exposoit inconsiderement & en homme sans experience, il le fit enfermer, puis essuya tout le canon des ennemis, & par bonheur ce fut sans beaucoup d'effet. Aprés cela on joignit le Vaisseau Espagnol, & l'on en vint à l'abordage. Aussitost on lâcha le jeune Lion qui fondit

le sabre à la main sur les ennemis, se mêla impetueusement, & se fit jour parmi eux, & suivi de quelques-uns, que sa valeur animoit, il passa deux fois d'un bout à l'autre du vaisseau, & renversa autant de fois tout ce qui se trouva sur son passage.

Les Espagnols alors avoient beau demander quartier, on ne leur en faisoit point; tellement qu'il ne put échaper que ceux qui se jetterent dans la mer; encore s'ils ne perirent pas par le fer, il est à présumer qu'ils perirent par l'eau: car Monbars ne voulut jamais souffrir que l'on pardonnast à un seul. En suite on visita le vaisseau, où l'on trouva de grandes richesses; par exemple trente mille balles de toile de coton, des tapis velus, & autres ouvrages des Indes de grande valeur; deux mille balles de soye reprise; deux mille petites bariques d'Encens, mille de cloux de Girofle; puis une cassette remplie de diamans bruns, dont les plus gros paroissoient de la grosseur d'un bouton commun. Elle estoit entourée de plusieurs barres de fer, & fermée à quatre serrures. On y rencontra encore beaucoup d'autres choses aussi riches que precieuses.

Lorſque tout le monde eſtoit ravi d'une ſi belle priſe, Monbars ſe réjoüiſſoit à la veuë du grand nombre d'Eſpagnols qu'il voyoit tuez : car cet Avanturier n'eſt pas comme les autres, qui ne combattent que pour le butin ; il ne combattoit ſeulement que pour la gloire, & pour punir les Eſpagnols de leur cruauté. On m'a aſſuré qu'il avoit fait dans cette rencontre des actions ſi extraordinaires, qu'on auroit peine à les exprimer, & peut-eſtre plus à les croire. Cependant je n'en voy pas la raiſon, puiſqu'il eſt certain que Monbars eſt brave, hardi, determiné, diſant peu, & faiſant beaucoup.

Portrait de Monbars.

Je me ſouviens de l'avoir vû en paſſant aux *Honduras*. Il eſt vif, alerte, & plein de feu, comme ſont tous les Gaſcons. Il a la taille haute, droite & ferme, l'air grand, noble & martial, le teint bazané. Pour ſes yeux, l'on n'en ſçauroit dire ni la forme, ni la couleur, eſtant cachez comme ſous une voûte obſcure, à cauſe que ſes ſourcils noirs & épais ſe joignent en arcade au deſſus, & les couvrent preſque entierement. On voit bien qu'un homme fait de cette ſorte ne peut eſtre que terrible ;

aussi dit-on que dans le combat il commence à vaincre par la terreur de ses regards, & qu'il acheve par la force de son bras.

Malgré la fureur du carnage, on avoit épargné quelques Matelots, & d'autres Officiers, parce que l'on en avoit besoin, & qu'ils n'estoient pas Espagnols. Ils donnerent avis que le vaisseau qu'on venoit de prendre estoit suivi de deux autres encore plus richement chargez, que la tempeste avoit écartez, qui ne manqueroient pas d'arriver dans peu de jours, & que le rendez-vous estoit donné au *Port Margot*. J'avois oublié de dire que ce combat s'estoit donné vers *S. Domingue*, d'où ce port n'est pas éloigné; mais je n'ay point marqué la route de ce vaisseau, à cause que je ne l'ay pas bien sceuë, & que je n'ay entrepris de décrire que la route des vaisseaux où j'ay esté.

L'oncle de Monbars profita de l'avis qu'on luy donnoit, & crut que les vaisseaux dont on parloit valoient bien la peine d'attendre dans le port que j'ay nommé, sept ou huit jours, & plus, s'il le faloit. Il ne douta point mesme que la prise n'en fust certaine & sans

danger, en se servant d'une ruse assez ordinaire, qui estoit de ne laisser paroistre au port que le seul vaisseau Espagnol dont il s'estoit rendu maistre, estant presque seur que les vaisseaux de cette Nation le voyant au rendez-vous, ne manqueroient pas de le joindre, & d'estre pris.

Là-dessus Monbars aperceut plusieurs Canots qui tiroient vers le vaisseau. Il demanda ce que c'estoit : on luy répondit que c'estoit des Boucaniers qui venoient, attirez par le bruit du combat, ou plûtost pour avoir de l'eau de vie. Ils presenterent à l'oncle de Monbars quelques paquets de cette chair de Sanglier, qu'ils sçavent si bien aprester, qui est, comme je l'ay dit ailleurs, d'une odeur admirable, vermeille comme la Rose, & dont on auroit envie de manger en la voyant seulement. On receut tres-bien leur present, & on leur donna de l'eau de vie en abondance. Ils s'excuserent sur ce qu'ils presentoient si peu de cette viande, & dirent pour raison, que depuis peu la Cinquantaine Espagnole avoit battu le païs, ravagé leurs Boucans, & tout emporté. Comment souffrez-vous cela, dit brusque-

ment

ment Monbars ? Nous ne le souffrons pas aussi, repliquerent-ils avec la même brusquerie, & les Espagnols sçavent bien quelles gens nous sommes; c'est pourquoy ils ont pris le temps que nous estions tous à la chasse; mais nous allons joindre plusieurs de nos camarades qu'ils ont encore plus mal traitez que nous, & leur cinquantaine, fût-elle devenuë centaine, & mesme milliéme, nous en viendrons bien à bout. Si vous voulez, dit Monbars, qui ne demandoit qu'où est-ce ? je marcheray à vôtre teste, non pas pour vous commander, mais pour m'exposer tout le premier, & vous montrer ce que je feray contre les Espagnols.

Les Boucaniers qui voyoient à sa mine qu'il estoit homme d'expedition, l'accepterent volontiers; & Monbars se tourna vers son oncle, & luy en demanda la permission que son oncle ne put luy refuser, considerant qu'il avoit encore long-temps à estre là, & que cependant il ne pourroit jamais retenir son neveu, emporté comme il estoit. Il luy donna quelques gens de son âge & de sa valeur pour l'accompagner; & il luy en donna peu, parce qu'il ne vou-

loit pas dégarnir ſon vaiſſeau, ayant peur d'eſtre attaqué. En ſuite le neveu quitta l'oncle, en luy promettant qu'il ſeroit bien-toſt auprés de luy. Vous ſerez bien, luy dit-il, car je vous aſſure que les vaiſſeaux que j'attens, pris ou manquez, je partiray à l'heure même. Il luy parloit de la ſorte, non pas qu'il euſt deſſein d'en uſer ainſi, il l'aimoit trop tendrement; mais pour precipiter ſon retour.

Auſſi-toſt Monbars ſuivi des ſiens, paſſa avec joye dans un des Canots des Boucaniers. Cependant un ſecret chagrin ſe mêloit à cette joye, & il ſe trouvoit comme partagé : d'une part il apprehendoit que les vaiſſeaux qu'on attendoit n'arrivaſſent, qu'on ne ſe battiſt en ſon abſence, & qu'il ne puſt partager le peril ni la gloire du combat : de l'autre les Boucaniers l'aſſuroient qu'ils ne ſeroient pas long-temps ſans rencontrer les Eſpagnols; ce qui le determina, eſtant perſuadé que s'il trouvoit dans peu l'occaſion de battre les Eſpagnols ſur terre, il ſeroit aſſez toſt revenu pour les battre encore ſur mer.

Il ne croyoit pas ſi bien dire; car à peine eut-il abordé dans une prairie en-

tourée de bois & de colines, qu'on vit paroiſtre quantité de Cavalerie Eſpagnole leſte & bien montée, qui s'eſtoit ainſi aſſemblée, ſçachant que les Boucaniers s'aſſembloient auſſi. Monbars qui ſentoit redoubler ſa haine à la veuë des Eſpagnols, alloit donner teſte baiſſée, ſans conſiderer leur multitude, & le petit nombre des ſiens; lors qu'un Boucanier qui eſtoit auprés de luy, homme de cœur & d'experience, luy dit: Attendez, il n'eſt pas temps; & ſi l'on veut faire ce que je feray, nous allons avoir ces gens là ſans qu'il en échape un ſeul. Ces mots, *ſans qu'il en échape un ſeul*, arreſterent à l'inſtant Monbars; car s'il eſtoit bien aiſe de triompher des Eſpagnols, il l'eſtoit encore plus d'en triompher ſans qu'il en échapaſt un ſeul. En meſme temps celuy qui avoit proferé ces paroles fit faire alte à ſes camarades, & tourner le dos aux Eſpagnols, comme s'ils ne les avoient point veus. Auſſi-toſt il déroula une tente de toile, qu'il portoit en bandoliere; c'eſt de cette ſorte que les Boucaniers ont accoûtumé de porter leurs tentes lors qu'ils vont en campagne, & ſous laquelle ils repoſent par tout où ils

ſe rencontrent : l'on ſe peut bien reſſouvenir que je l'ay dit ainſi en parlant de ce qui les regarde. Cet homme donc dreſſa cette tente ; tous ſes camarades aidez de leurs Engagez, qui les avoient joints dans la prairie, firent la meſme choſe, ſans trop penetrer ſon intention, ils ſe confioient ſur ſon adreſſe, qui les avoit déja pluſieurs fois tirez d'affaire.

Ruſe de guerre remarquable.

Dans ce moment on fit paroiſtre pluſieurs flacons d'eau de vie, & d'autres choſes propres à ſe bien réjoüir. A cette veuë les Eſpagnols, qui obſervoient la contenance des Boucaniers, crurent qu'ils les tenoient déja, s'imaginant qu'ils ne campoient de cette ſorte que pour ſe regaler. Ils jugerent à propos de leur en donner tout le loiſir, c'eſt à dire de leur donner tout le temps de s'accabler d'eau de vie, ainſi que les Boucaniers ont accoûtumé de faire quand ils en ont à ſouhait, comme ils en avoient alors ; & cela à deſſein de les ſurprendre dans cet accablement, & de les vaincre ſans peine, les victoires aiſées & ſans danger accommodant toûjours les Eſpagnols. C'eſt pourquoy pour mieux tromper encore les

Boucaniers, & les delivrer de toute crainte, ils se déroberent à leurs yeux, & quitterent le haut de la coline pour descendre dans le bas.

D'autre costé celuy qui estoit l'autheur du stratagême, le fit sçavoir de main en main à ses camarades, songea à tous les moyens qui le pouvoient faire reüssir, envoya secrettement vers les autres Boucaniers des païs circonvoisins, les avertir de l'état où ils estoient, & de les venir secourir, mais sur tout de se cacher dans les bois; & cependant, de peur de surprise, il fit observer les Espagnols.

Sur la brune les Boucaniers s'écoulerent tout doucement de leurs tentes, & passerent dans les bois, où ils trouverent ceux qu'ils avoient mandez, bien armez, & tout prests à combattre; comme aussi leurs Engagez qu'ils avoient amenez avec eux. Monbars alors mouroit d'impatience de voir les Espagnols, & s'imaginoit qu'ils ne viendroient jamais. Eux cependant attendoient le plus qu'il leur estoit possible, se figurant que plus ils attendroient, plus ils trouveroient les Boucaniers plongez dans la débauche; & que les trouvant

comme morts, ils n'auroient plus qu'à les enſevelir ſous leurs tentes.

A la pointe du jour on aperceut qu'ils faiſoient quelque mouvement. Peu de temps aprés on les vit deſcendre en bon ordre de la meſme coline où ils avoient paru la premiere fois, quelques Indiens marchant devant eux en maniere d'Enfans perdus. Les Boucaniers les attendoient de pied ferme, & bien poſtez, en ſorte pourtant qu'ils ne pouvoient eſtre vûs, & ne perdoient rien de ce que leurs ennemis faiſoient. Comme ils avoient eu l'induſtrie de dreſſer leurs tentes fort éloignées les unes des autres, cela obligea les Capitaines de diviſer leur Cavalerie par petits eſcadrons, & de les envoyer fondre ſur chacune de ces tentes, où ils croyoient trouver les Boucaniers, qui les ſurprirent étrangement en ſortant de toutes parts, & chargeant à propos & ſans relâche ces pelotons de Cavalerie Eſpagnole ainſi diſperſée, ils abattoient tantoſt les hommes, tantoſt les chevaux, & le plus ſouvent tous les deux enſemble.

Exploits de Monbars contre les Eſpagnols.

Monbars monté ſur un cheval Eſpagnol, dont il avoit tué le maiſtre, couroit par tout où l'on faiſoit reſiſtan-

ce, ſans s'arreſter où l'on n'en faiſoit pas. Il alla preſque ſeul charger inconſidérément un eſcadron de Cavalerie, & plus inconſidérément encore s'en laiſſa environner. Il auroit ſans doute cedé au nombre, s'il n'avoit eſté promptement ſecouru & dégagé par les Boucaniers; & voyant que les ennemis écartez fuyoient à droite & à gauche, il les pourſuivoit à droite & à gauche, les tuoit ou les renverſoit, & ſe fit enfin remarquer & ſentir aux Eſpagnols par des coups qui leur furent auſſi funeſtes que nouveaux.

Là deſſus un Boucanier s'apercevant que les fléches des Indiens les incommodoient beaucoup: Quoy, leur cria-t'il en Eſpagnol, & en leur montrant Monbars, ne voyez-vous pas que Dieu vous envoye un Liberateur, qui combat pour vous delivrer de la tyrannie des Eſpagnols, & cependant vous combattez pour vos tyrans? A ces mots les Indiens s'arreſterent, crurent ce que le Boucanier leur diſoit, en voyant ce que Monbars faiſoit, ſe joignirent à ſes coſtez, & tournerent leurs fléches contre les Eſpagnols. Auſſi-toſt les fléches, la mouſqueterie & les autres armes aſ-

faillirent les Eſpagnols de toutes parts, & les abattirent differemment.

Monbars regardoit ce jour comme le plus beau jour de ſa vie, voyant les Indiens à ſes coſtez, qui le ſecondoient, l'applaudiſſoient, & le regardoient comme leur protecteur. Il prenoit plaiſir alors à les vanger de toutes les cruautez que les Eſpagnols avoient exercées contr'eux, nageoit dans la joye, de voir ceux qu'il haïſſoit nager dans leur ſang; & on luy entendit prononcer ces formidables paroles, en fendant un Eſpagnol de ſon ſabre, *Je voudrois que ce fuſt là le dernier.* Jamais peut-eſtre, à ce que l'on m'a rapporté, n'a-t'on vû un carnage ſi horrible; les vivans marchoient par tout ſur les morts, & les morts faiſoient par tout tomber les vivans. En un mot la déroute fut ſi grande & ſi generale, que les chevaux ne parurent viſtes, & les hommes adroits que pour fuïr devant le vainqueur.

Les Boucaniers qui eſtoient en train de vaincre, & les Indiens en gouſt de la liberté, prierent Monbars de vouloir profiter de ſa victoire, de venir ravager les habitations des Eſpagnols, & d'exterminer ceux qui eſtoient reſtez

dessus, qu'on ne manqueroit pas de trouver consternez de la défaite des leurs, & d'en délivrer le pays. Monbars y consentit volontiers, & marchoit à leur teste, lors qu'il entendit un coup de canon qui venoit du port où estoient les vaisseaux de son oncle. Il partit en diligence, croyant que les vaisseaux Espagnols estoient arrivez, & qu'on en estoit aux mains; mais à son arrivée il trouva tout tranquile, le coup qu'il avoit oüi estoit le coup de partance, que son oncle avoit fait tirer, pour l'avertir, jugeant au bruit de la mousqueterie qu'il entendoit, que le lieu où se donnoit le combat n'estoit pas éloigné. En effet son oncle alloit partir, ne voulant pas attendre davantage les vaisseaux Espagnols, & estant pressé d'aller où le service du Roy de France son Maistre l'appelloit. Il fut ravi de voir son neveu de retour, victorieux, & sans blessures, & d'entendre les éloges qu'on donnoit à sa valeur & à ses exploits.

Les Boucaniers qui ne pouvoient plus quitter Monbars, & dont le païs est par tout où ils trouvent bonne chasse, s'embarquerent avec luy. Les

Indiens qui prévoyoient bien le danger qu'il y avoit de retourner dans leur pays aprés avoir abandonné les Espagnols, firent la mesme chose, en sorte que le vaisseau qu'on avoit pris sur les Espagnols se trouva tout rempli de gens braves & éprouvez. On arma les Indiens de fuzils & de sabres, dont ils estoient aussi adroits à se servir que de l'arc & des fléches. En suite l'oncle donna le commandement de ce vaisseau à son neveu, & pour Lieutenant un vieil Officier habile, afin qu'il pust l'aider dans le besoin de son conseil & de son experience, & fit aussi-tost mettre à la voile.

Je n'ay point sceu ni quelle route il tint, ni où il avoit dessein d'aller; mais je sçay bien qu'aprés avoir vogué huit jours par un assez beau temps, il fut attaqué au sortir d'une grande baye, par quatre vaisseaux Espagnols, qui furent sur luy avant qu'il pust les éviter; ce qu'il auroit fait sans doute, voyant qu'un seul de ces vaisseaux estoit plus grand & mieux équipé que tous les siens. Ils alloient, dit-on, au devant de la grande flotte chargée de l'argent des Indes, qui venoit alors, & qui estoit

attenduë depuis long-temps par le vray maiſtre, par toute l'Eſpagne, la Hollande, les Marchands, & avec beaucoup d'impatience par les pirates.

L'oncle de Monbars ſe vit donc tout d'un coup attaqué par ces quatre vaiſſeaux, & voyant qu'ils venoient fondre tous enſemble ſur luy, il trouva le moyen de les diviſer, & peu de temps aprés il fut entrepris par deux de ces grands navires. Il ſe défendit vaillamment, & fit reculer bien loin ceux qui penſerent l'aborder. Ayant déja combatu plus de trois heures, ne voyant aucun ſecours, parce que ſon neveu eſtoit fort occupé contre les deux autres navires, & terriblement preſſé par eux; l'oncle ſe reſolut à un dernier effort, & le fit avec tant de furie, que les deux navires allerent à fonds les premiers, & luy aprés, avec la ſatisfaction d'avoir vû perir ſe ennemis. Combat naval.

Ainſi perit l'oncle de Monbars, grand homme de mer & de guerre, aprés s'eſtre défendu fort long-temps avec autant de bonheur que d'adreſſe; en ſorte que ſes ennemis ne l'auroient pû ſurmonter, tout gouteux qu'il eſtoit, pour peu qu'il euſt eſté ſecouru: car

ni les douleurs de ſa goute, qui l'empeſchoient de marcher ; ni la multitude des Eſpagnols, qui l'aſſailloient de toutes parts, ne purent l'empeſcher de faire toutes les actions d'un grand Capitaine.

Monbars de ſon coſté en faiſoit d'extraordinaires, outré de la perte de ſon oncle, & impatient de le vanger. Il ſe voyoit auſſi preſſé par deux grands vaiſſeaux ; & ſoûtenoit tous leurs efforts avec tant de valeur & de fortune, qu'il en coula un à fonds, & aborda l'autre. Les Indiens qui le virent entrer par un bout de ce vaiſſeau, ſe jetterent promptement à l'eau, & furent à la nage à l'autre bout, où entrant à l'improviſte, & ſurprenant les Eſpagnols par derriere, ils en enleverent beaucoup à braſſe-corps, qu'ils jetterent dans la mer, & en expedierent auſſi beaucoup d'autres à coups de ſabre dans le navire meſme, tandis que Monbars de ſon coſté, ſecondé des ſiens, paſſoit au fil de l'épée tous ceux qu'il trouvoit devant luy ; de maniere qu'il ſe vit maître en peu de temps d'un navire plus grand & mieux équipé que ceux qui avoient peri. Il fit plonger auſſi-toſt

plusieurs Indiens à l'endroit où son oncle avoit enfoncé, afin de tirer son corps; mais leur recherche fut inutile, & Monbars se sentit également affligé d'avoir perdu son oncle, de ne pouvoir luy rendre les derniers devoirs, & de n'avoir plus d'Espagnols à luy sacrifier.

Si Monbars avoit conceu tant de haine contre les Espagnols, pour avoir massacré les Indiens, l'on peut bien s'imaginer que cette haine fut extrémement redoublée depuis qu'ils eurent causé la mort de son oncle. Il cherchoit donc tous les moyens de la vanger, & se trouvoit mesme assez fort pour l'entreprendre, attendu qu'il se voyoit monté de deux vaisseaux des plus beaux & des meilleurs voiliers qui fussent peut-estre alors sur la mer, & que celuy de son oncle allant à fonds, il s'en estoit sauvé les plus braves gens, & qu'il avoit perdu peu des siens. Là-dessus les Boucaniers luy proposerent de faire une descente dans un lieu qui se rencontroit sur leur route, & tout propre à exercer sa vengeance, à cause de la multitude des Espagnols qui l'habitoient.

Il n'en falut pas davantage pour l'y faire resoudre, & tourner ses vaisseaux de ce costé là ; mais il ne put executer son dessein avec tant de promptitude, ni de secret, que le Gouverneur du païs n'en fust averti, qui donna bon ordre à tout : car il mit en embuscade dans les bois & dans les crevasses des montagnes, quelques Negres qu'il avoit, & d'autres Soldats de la milice du Roy d'Espagne. Outre cela il prit avec luy huit cens hommes de pied, disposez en trois bataillons, & quelques cent à six-vingts chevaux, tous en bataille, & luy à leur teste, avec quatre pieces de canon, lesquelles commencerent à tirer, pour incommoder la descente de Monbars, qui leur fit rendre la pareille avec tout le canon de ses vaisseaux.

Descente considerable.

Tant s'en faut que les canonades des ennemis fissent peur aux assaillans, qu'au contraire elles ne firent qu'allumer l'ardeur des Boucaniers & des Indiens : car suivant l'exemple de Monbars, qui tout le premier s'estoit jetté à terre, ils y furent aussi-tost que luy, en sorte que celuy qui se trouva le dernier à se jetter s'estima le plus malheureux, Ils furent tous en un moment en

bataille & aux mains avec les ennemis, qui croyant les ſurprendre à demi débarquez, avoient fait avancer un de leurs bataillons, ſoûtenu de deux autres, pour les charger avant qu'ils fuſſent en ordre; mais les ennemis furent eux-meſmes ſi bruſquement chargez par les Boucaniers, qu'à peine la ſalve des mouſquetades fut achevée, qu'ils eurent à leur flanc Monbars avec tous les Indiens, qui les enfonça. Ainſi le premier bataillon des ennemis eſtant renverſé ſur les deux autres, & pourſuivi chaudement, ils regagnerent la coſte plus viſte qu'ils n'en eſtoient deſcendus; & Monbars les ayant joints, en fit un prodigieux carnage, penetra bien avant dans le pays, le parcourant en victorieux, & eut la ſatisfaction de venger pleinement ſur les Eſpagnols la mort de ſon oncle, & le maſſacre des Indiens.

Je ne finirois jamais, ſi j'entreprenois de rapporter tout ce qu'a fait l'Avanturier Exterminateur; auſſi ne me ſuis-je arreſté, en parlant de ſes actions, qu'à celles qui m'ont frapé davantage, & dont je me ſuis mieux reſſouvenu: car elles ſont en trop grand nombre

pour n'en pas oublier quelques-unes, & pour les pouvoir dire toutes : & d'ailleurs je ne veux point dissimuler, que je ne puis vaincre la repugnance que j'ay à parler de ce dont je n'ay pas esté témoin. Ce n'est pas que je ne croye ses exploits veritables, mais enfin je ne les ay pas vûs, & l'on sçait qu'on est toûjours bien plus assuré en rapportant les choses qu'on a veuës soy-mesme, que celles que l'on a apprises des autres.

CHAPITRE VII.

Combat d'un Avanturier Portugais dans l'Isle de Cuba.

IL est bon de se ressouvenir que lors que j'ay commencé cette Histoire, nous estions à l'Isle de Cuba. Comme cette Isle estoit pleine de Crocodiles, nous nous divertissions à les prendre & à les assommer. Une partie de nos gens continuoient toûjours à chasser, & à pescher, pendant que l'autre s'occupoit à racommoder nostre vaisseau, afin qu'il pust nous porter jusques à la Jamaïque.

Les Avanturiers se divertissent à la chasse des Crocodiles.

Nos

Nos Chaſſeurs alloient ordinairement dix ou douze enſemble, afin de ſe garantir des Crocodiles; car cette Iſle eſt la ſeule de toute l'Amerique, où il y en aye qui courent aprés les hommes; & voicy le moyen d'empeſcher qu'ils ne vous atteignent. Il faut aller, tantoſt à droit, tantoſt à gauche; car ſi vous allez tout droit, fuſſiez-vous montez ſur les meilleurs chevaux du monde, ils vous joignent en un moment, ce qu'ils ne peuvent faire lors que vous biaiſez: car la nature de ces animaux eſt telle, que la grandeur de leur corps ne les empeſche point de courir, mais bien de tourner; & comme les Elephans ont de la peine à ſe relever quand ils ſont tombez, de meſme ces monſtres qui ſont peſans & roides, ont de la peine à manier leurs corps, & ſe trouvent fort embaraſſez, lors qu'il faut faire tant de détours; & pendant qu'ils ſont dans cet embarras, on a le temps de gagner chemin, & de prendre avantage ſur eux, juſqu'à ce qu'enfin on les fatigue ſi fort, qu'on les laiſſe bien loin derriere, autrement on n'eſchaperoit jamais de leurs pourſuites, tant ils ſont aſpres ſur les hommes.

Crocodiles dangereux.

Moyen de s'en garantir.

Quelques vieux Avanturiers rendent raiſon pourquoy ces Crocodiles ſont ſi aſpres ſur les hommes. Ils diſent qu'un Navire Portugais eſtant venu en cette Iſle chargé de Negres, la pluſpart devinrent malades, & moururent en ſi grand nombre, que les Portugais ne faiſoient que les jetter à l'eau, & ces corps eſtant pouſſez par la vague le long de la coſte, les Crocodiles les devoroient. De maniere que depuis ce temps ils ſont devenus fort carnaſſiers, & détruiſent meſme tout le beſtail que les Eſpagnols ont mis ſur cette Iſle, qui eſt tres-propre pour le nourrir, à cauſe de l'abondance des paſturages. Ces Crocodiles ſurprennent ces animaux lors qu'ils vont boire, & mangent les petits lors que les meres les mettent bas.

Nos gens n'alloient point de jours à la chaſſe, qu'ils n'en rencontraſſent de prodigieuſement gros qu'ils tuoient; bien que l'on couruſt de grands dangers à cauſe de ces animaux.

Un des noſtres, Portugais de Nation, qui dés ſa plus tendre jeuneſſe avoit vécu avec les François, s'étant fait Boucanier, & enfin Avanturier,

voulut aller à la chasse, accompagné seulement d'un Esclave nouveau venu de Guinée, & encore demi Sauvage. Il avança dans le Bois jusques à un lieu assez écarté, pour chercher dequoy tirer; & en passant un ruisseau, un Crocodile, qui comme il nous l'a dit, avoit plus de cinq pieds de long, le prit tout d'un coup par une jambe, l'abbatit par terre & se jetta sur luy. L'Avanturier qui estoit fort vigoureux, commença à se défendre, & à appeller son Esclave, lequel à la veuë de ce terrible animal, fuyoit, plus son Maistre l'appelloit, sans se retourner à sa voix, ny songer à le secourir.

Portugais attaqué d'un Crocodile.

Cependant le Crocodile avoit déja presque emporté une jambe à l'Avanturier qui perdoit beaucoup de sang, & qui ne laissa pas malgré tout cela, de donner tant de coups de cousteau à cette furieuse beste, qu'il la mit hors d'estat de luy faire plus de mal, & se relevant le mieux qu'il luy fut possible, acheva de la tuer. Mais comme il estoit dans l'impuissance de pouvoir marcher; tout ce qu'il pût faire, fut d'appeller encore son Esclave, qui caché dans un buisson n'osoit approcher.

Ce pauvre garçon nous a avoüé depuis, que dans sa frayeur, il n'avoit pas pris garde où il s'estoit jetté, & que bien qu'il fust alors presque nud dans ce buisson, & percé de mille pointes d'épines, il les souffroit plûtost que de se resoudre à sortir, parce qu'il craignoit encore davantage les morsures du Crocodile. Ainsi son Maistre avoit beau luy crier que le Crocodile estoit mort, il ne se hastoit pas plus. C'est pourquoy nostre Avanturier fut obligé de se traîner le mieux qu'il pût jusqu'au lieu où estoit l'Esclave, qui le chargea sur ses épaules, & le porta deux grandes lieuës dans le païs le plus incommode du monde, & par de si mauvais chemins, qu'ils estoient tous deux extrémément fatiguez; le Maistre de la douleur de ses blessures, & l'Esclave de la pesanteur de son fardeau.

Plaisant aveu d'un Esclave.

Destinée du Portugais.

Le Soleil commençoit déja à baisser, de sorte qu'ils se voyoient reduits à demeurer tous deux dans le bois, à la mercy de ces bestes carnassieres, & d'y passer la nuit, & encore incertains s'ils la passeroient en vie. L'Avanturier, qui avoit de la vigueur, & de la presence d'esprit, se fit porter sur une petite

montagne ; d'où il découvrit le bord de la mer ; qu'il montra à son Esclave, & le chemin qu'il devoit tenir pour y aller, afin de nous avertir de le venir prendre : & avant qu'il le quittast, il luy fit bander ses playes avec sa chemise qu'il déchira, & mettre son fusil & ses coûteaux auprés de luy pour se défendre, en cas qu'il fust encore attaqué par quelque Crocodile. L'Esclave en peu de temps vint au bord de la mer, & nous avertit de l'estat où estoit son Maistre, que nous fûmes aussi-tost querir ; & l'aportâmes dans le Vaisseau, où je le visitay, & trouvay que d'une jambe, il ne luy estoit resté que les muscles, & les nerfs qui pendoient tous déchirez : il avoit encore plusieurs blessures à la cuisse, & les parties, que la pudeur défend de nommer, entierement emportées.

Je le pensay, & la fiévre qui depuis peu l'avoit quitté, le reprit. Deux jours aprés, la cangréne se mit à sa jambe, en sorte que je fus obligé de la luy couper ; depuis ses playes allerent fort bien, & nous parlions déja de luy faire une jambe de bois, lors qu'en une nuit il luy vint un eresipele à la jambe saine,

depuis la hanche jusqu'au talon. Je le seignay, le purgeay doucement, & tâchay d'appaiser l'inflammation avec des remedes convenables; cela n'empescha pas sa jambe de tomber en pourriture, & quoy que je pusse faire, il mourut. Je fus curieux d'ouvrir toute la jambe depuis la hanche, d'où il disoit que son mal provenoit; je trouvay que le Perioste, qui est une petite peau qui couvre l'os, estoit mangé par une matiere sereuse & noire, d'une puanteur inconcevable.

Je ne puis pourtant pas attribuer sa mort au venin du Crocodile; car j'en ay vû plusieurs qui en ont esté mordus, & gueris de leurs playes sans aucune mauvaise suite. Je croy seulement que cela est venu de ce que cet homme estoit tres-mal sain, & outre cela d'une humeur fort sombre & melancolique.

Voilà quelle fut la malheureuse destinée de ce pauvre Portugais, pour n'avoir pas voulu croire ceux qui l'avertissoient de n'aller point seul dans ce bois : mais, comme je l'ay déja dit, il estoit d'une humeur chagrine, & si opiniâtre, qu'il ne déferoit à rien.

En suite nostre vaisseau se trouva

prest ; nous le rechargeâmes, & partîmes gros & gras, en sorte qu'il ne paroissoit pas que nous eussions fait un voyage si penible. Nous ne songions plus qu'à retourner à la Jamaïque, pour trouver un autre vaisseau, afin d'aller en course, car le nostre ne valoit plus rien. Nous prîmes nostre route le long de la coste de *Cuba*, au travers de petites Isles, où nous fûmes pris d'un calme si grand, qui dura prés de quinze jours, & nous reduisit à une telle necessité d'eau, que nous fûmes obligez de nous passer d'un demi setier par jour, parce que nous ne pouvions aborder à aucun lieu pour en prendre.

Départ & bonne disposition des Avanturiers.

Aprés avoir esté quelques jours dans cette disette, & mesme sans boire, enfin nous arrivâmes dans le golfe de *Xagua*, que les Avanturiers nomment *Grand Port*, où nous trouvâmes deux Navires Hollandois d'Amsterdam, qui estoient ceux que nostre Flotte avoit vûs quand elle partit de l'Isle Espagnole pour aller à *Panama*.

Ces Navires avoient esté obligez de relâcher en ce lieu pour se racommoder : car l'un d'eux avoit esté démasté de son grand masts par un coup de ton-

nerre, qui avoit mesme tué beaucoup de ses gens. Je m'embarquay sur ces vaisseaux pour repasser en Europe, remerciant Dieu de m'avoir retiré de cette miserable vie, estant la premiere occasion de la quitter que j'eusse rencontré depuis cinq années.

Occasion que trouve l'Autheur de quitter les Avanturiers.

Outre cela j'ay fait encore trois autres voyages dans l'Amerique, tant avec les Hollandois qu'avec les Espagnols, où j'ay eu le temps de me confirmer dans toutes les choses que j'ay remarquées la premiere fois dans ces païs; sur quoy j'ay fait la carte que l'on trouvera au commencement de ce Livre, qui est aussi exacte qu'on en puisse voir.

Cependant les Avanturiers, qui avoient toûjours sur le cœur le tort que Morgan leur avoit fait, & qui ne perdoient point l'envie de s'en venger, crurent à la fin en avoir trouvé un moyen infaillible. Ils apprirent que Morgan se preparoit à aller prendre possession de l'Isle de *Sainte Catherine*, soit qu'il ne se crust pas en assurance à la Jamaïque, qu'il se méfiast du Gouverneur, & qu'il voulust s'assurer de tout, parce qu'il craignoit tout, aprés

l'action

l'action qu'il avoit faite ; soit qu'il regardast cette Isle comme un lieu également fortifié par l'art & par la nature, où il pourroit vivre en repos, & estre à couvert contre toutes les entreprises de ses ennemis. C'est pourquoy comme il se disposoit d'y aller au plûtost, les Avanturiers resolurent de l'attendre sur le passage, & de l'enlever luy, sa femme, & tous les siens, de le mettre en lieu de seureté, & de l'y retenir jusqu'à ce qu'il eust fait raison de ce qu'il leur avoit emporté; encore estoit-ce là le moindre mal qu'ils projettoient de luy faire, lors qu'ils en furent empeschez par un incident qu'ils n'avoient pas prévû, & qui rompit toutes leurs mesures. C'est qu'un Navire du Roy de la Grand' Bretagne arriva à la Jamaïque avec un nouveau Gouverneur, & un ordre exprés à Morgan d'aller en Angleterre, pour répondre sur les plaintes du Roy d'Espagne & de ses Sujets.

Particularitez qui regardent Morgan.

Si en mesme temps on avoit voulu écouter celles des Avanturiers, on auroit pû voir par ce qui s'est passé, qu'ils auroient eu sujet d'en faire de grandes contre luy. Morgan donc a esté obli-

gé de faire ce voyage, & j'ay fait tout mon possible pour sçavoir l'évenement de cette affaire, mais je n'en ay pû rien apprendre, & par consequent je n'en sçaurois parler.

Nouveau Gouverneur de la Jamaïque s'oppose aux Avanturiers : Ce qu'ils entreprennent à sa vuë,

Le nouveau Gouverneur estant établi dans la Jamaïque, songea à mieux ménager les Espagnols, que n'avoit fait son predecesseur : car il envoya le vaisseau qui l'avoit apporté, & qui estoit parfaitement bien équipé en guerre, dans tous les principaux ports du Roy d'Espagne, sous pretexte de renouveller la paix avec eux, & d'estre en mer de la part du Roy son Maistre, pour détruire les Avanturiers, qui commettoient toutes leurs hostilitez sans son aveu. Cependant lorsque ce Navire estoit en mer, & presque à sa veuë, les Avanturiers ne laisserent pas de piller une Ville appartenante aux Espagnols.

Hardiesse des Avanturiers, difficulté de s'opposer à leurs entreprises,

Il sera mal aisé, pour ne pas dire impossible, de mettre aucun obstacle aux desseins de ces gens là, qui animez par le seul espoir du gain, sont capables des plus grandes entreprises, n'ayant rien à perdre, & tout à gagner. Il est vrai qu'ils demeureroient courts

dans ces entrepriſes, s'ils n'avoient ni bâtimens, ni vivres, ni munitions de guerre, ni Ports.

Pour des bâtimens, ils n'ont garde d'en manquer; car on les voit ſouvent s'embarquer ſur la mer avec les moindres vaiſſeaux, & avec eux prendre les plus grands, qu'ils rencontrent preſque toûjours remplis de vivres, & de munitions de guerre. Si par hazard ils n'en trouvent pas, ils en vont chercher ailleurs, & en trouvent autant qu'ils en ont beſoin.

A l'égard des Ports, ils n'en ſçauroient non plus manquer: comme tout le monde fuit devant eux, ils y entrent avec facilité, & s'en rendent maiſtres auſſi bien que des autres lieux, qu'ils parcourent en victorieux, & où l'on voit qu'ils agiſſent auſſi tranquilement que s'ils en eſtoient les poſſeſſeurs legitimes: de ſorte que l'on ne voit rien qui puiſſe arreſter leurs courſes & leurs progrez, qu'une vigoureuſe reſiſtance.

Ce qui s'eſt paſſé depuis peu à leur égard.

Par exemple, ſi l'on en croit les nouvelles apportées depuis peu à la Jamaïque par des vaiſſeaux venus de Cartagene, on a ſceu que les Avanturiers eſtant entrez dans la mer du Sud, n'ont

pû executer le dessein qu'ils avoient de se saisir de quelques postes avantageux, pour troubler la navigation de *Lima* à *Panama*, à cause que les Indiens s'estant mis en armes en plusieurs endroits de la coste, les ont empeschez de débarquer, & mesme de se pourvoir d'eau & de vivres : De plus, que l'escadre du Vice-Roy du *Perou*, qui croisoit entre *Lima* & *Panama*, leur donnoit la chasse, & avoit ouvert par ce moyen le commerce entre ces deux Places : Enfin que quelques Avanturiers qui avoient débarqué dans la mer du Sud, avoient esté défaits, & contraints de se retirer.

De pareils efforts, & souvent reïterez par les Espagnols, pourroient peut-estre à l'avenir faire perdre aux Avanturiers la coûtume & l'envie de les attaquer. Je dis peut-estre, car dans le fond les Avanturiers sont de terribles gens.

Fin de l'Histoire des Avanturiers.

ETABLISSEMENT D'UNE CHAMBRE DES COMPTES DANS LES INDES OCCIDENTALES:

CONTENANT

Un état des Offices, tant Ecclesiastiques que Seculieres, où le Roy d'Espagne pourvoit; des revenus qu'il tire de l'Amerique; & de ce que les plus grands Princes de l'Europe y possedent.

Le tout tiré de cette Chambre.

AVIS AU LECTEUR.

LE Traité qui suit est pris d'un Manuscrit Espagnol, que j'ay traduit en nostre Langue. Il contient des choses fort particulieres, & jusques icy inconnuës; parce qu'il est composé de pieces secretes & authentiques, trouvées dans les Archives de la Chambre des Comptes des Indes, dont j'ay vû moy-mesme les originaux, ausquels ce Manuscrit est entierement conforme.

Ce Traité contient trois Parties. La premiere parle de l'Etat Politique des Indes, & de la maniere dont le Roy d'Espagne le gouverne. La deuxiéme, de l'Etat Ecclesiastique, & des Benefices ausquels ce Roy pourvoit. La troisiéme fait connoistre tous les revenus qu'il tire de l'Amerique, & ce que

les plus grands Princes de l'Europe possedent dans ce pays.

On ne dit rien icy de beaucoup d'autres particularitez qu'il rapporte, puisqu'il est aisé de les apprendre par sa lecture.





ETABLISSEMENT D'UNE CHAMBRE DES COMPTES DANS LES INDES.

PREMIERE PARTIE.

De l'Etat Politique des Indes; & de la maniere dont le Roy d'Espagne le gouverne.

CHAPITRE I.

Origine, cessation, rètablissement, & reforme de la Chambre des Comptes des Indes.



DE's que les Espagnols commencerent à peupler l'Amerique, les Rois d'Espagne trouverent bon de créer des Chambres pour regler les differends de ces peuples; ausquelles ils donnerent le

titre de Chambre des Comptes, ou Conseil Royal des Indes. Ces Chambres furent obligées de cesser pour quelque temps, à cause de la mesintelligence des Officiers, & de la revolte des peuples. Elles furent rétablies par Charles V. en l'an 1524. & ensuite reformées par le mesme, & recommencerent leurs fonctions dans le païs, que l'on partagea depuis en deux Royaumes, sçavoir du *Perou*, & de *Mexico*, lesquels par succession se sont augmentez & étendus jusques à quatre-vingt sept mille lieuës, qu'on a separez encore en plusieurs Provinces, où ont esté bâties quantité de Villes celebres, & d'Eglises considerables, & enfin erigées beaucoup de Dignitez tant Ecclesiastiques que Seculieres: d'Ecclesiastiques, comme d'Archevesques, d'Evesques, d'Abbez, de Prieurs, de Doyens, & de Chanoines : de Seculieres, comme de Presidens, de Chanceliers, de Conseillers, & d'autres; le tout pour l'utilité, le gouvernement & le maintien des fameuses Colonies qui y sont presentement.

Et c'est pour cette mesme raison que le Roy d'Espagne a erigé trois Cham-

bres des Comptes; la premiere est à la *nouvelle Espagne*, la seconde au *nouveau Royaume de Grenade*, la troisiéme au *Perou*. Leur Jurisdiction est fort étenduë, puisque seule elle tient lieu de toutes les Jurisdictions que nous voyons en France : car s'il y a des Officiers établis pour juger des affaires tant civiles que criminelles, ils sont pris de ces trois celebres Compagnies, qui connoissent particulierement des affaires du Roy.

Ceux qui ont le maniement de ses deniers sont obligez de compter devant elles dans les Bureaux & les départemens qui sont destinez à cet usage. C'est aussi dans ces départemens qu'on trouve des Memoires tout à fait curieux, qui font bien connoistre le gouvernement Politique du Roy d'Espagne dans l'Amerique, & toute l'Histoire du pays; & c'est de là qu'on a tiré les pieces qui composent ce manuscrit.

Lors qu'il arrive quelque affaire de grande importance, c'est au Roy immediatement que ces Chambres envoyent le paquet secret qui les contient, aprés l'avoir scellé; & c'est à ces mêmes Chambres que le Roy renvoye aussi immediatement la réponse qu'il trouve

à propos de leur rendre. Il a composé ces Chambres des Officiers dont on va voir le dénombrement.

CHAPITRE II.

Charges des Chambres des Comptes, ou Conseil Royal des Indes.

Président, Maistre, Auditeur des Comptes.

CHacune de ces Chambres consiste en un President, un grand Chancelier, douze Conseillers ou Maistres des Comptes, un Procureur du Roy, deux Avocats Generaux, un Sous-Chancelier, un Grand-Prevost, quatre Auditeurs des Comptes, vingt-quatre Clercs des deux Greffes, cinq Restaurateurs, deux Substituts du Procureur du Roy, un Avocat & un Procureur des Pauvres, un Historiographe, un Geometre, un Arpenteur, un Greffier de la Chambre, un Concierge, un Sous-Concierge, dix Huissiers, un Chapelain, un Sous-Chapelain.

Motifs du Roy d'Espagne pour l'établissement de la Chambre des Comptes.

Si les Rois sont indispensablement obligez de s'appliquer aux affaires publiques, ils ne sont pas moins obligez de songer à celles qui les regardent en

particulier; & d'autant plus, que les affaires publiques qui concernent les Sujets, dépendent absolument des affaires particulieres, qui regardent les Rois. C'est dans cette veuë que Philippe IV. Roy d'Espagne & des Indes, forma un Conseil Privé, choisi d'entre les Officiers les plus anciens & les plus experimentez de la Chambre dont il s'agit. Ce Conseil s'assemble tous les Lundis & les Vendredis, pour resoudre des affaires les plus importantes & les plus secrettes. Aprés avoir marqué le nombre des Officiers de ces Chambres, il faut parler de l'étenduë de leur pouvoir.

Etenduë de sa jurisdictiõ.

Ces Chambres ont jurisdiction Souveraine sur tout ce qui concerne les Indes, tant par mer que par terre, tant pour la paix que pour la guerre, pour le criminel que pour le civil, établissant les Juges & les Gouverneurs, & tous les autres Officiers, de quelque condition qu'ils puissent estre, ordonnant les Armées navales, les Gallions, les Envois extraordinaires des Fregates d'avis, & choix des Navires. De plus, elles ont le pouvoir de donner des Patentes aux particuliers pour le negoce des In-

des, & pour tenir des Conſeils extraordinaires, d'envoyer des ordres aux Vice-Rois, & aux Generaux des Flottes. Elles ont droit encore de donner les Archeveſchez & les Eveſchez, & d'en diſpoſer ſouverainement; & enfin de tout ce qui dépend generalement de l'Amerique, tant Eccleſiaſtique que Seculiere.

Temps auquel elle donne audience.

Ces Chambres ſont aſſemblées dés le matin pendant trois heures de temps; ſçavoir le Mardy, le Mercredy, le Jeudy, & le Samedy : car le Lundy & le Vendredy, comme je le viens de dire, ſont deſtinez pour le Conſeil Privé. L'Aſſemblée generale regle tout ce qui regarde le Gouvernement; & quand il y a quelques differends entre des Parties, on tient deux autres Aſſemblées pour donner audience.

Outre cela il y a encore un Conſeil de guerre, qui conſiſte en quatre des plus anciens Conſeillers, avec un Preſident. Il tient le Mardy & le Jeudy de chaque ſemaine, où l'on reſout tout ce qui regarde la guerre tant par mer que par terre, & où l'on donne toutes les Charges militaires, tant celles qui ſont vaquantes, que les nouvelles, & les autres qui concernent le commerce.

CHAPITRE III.

Etat des Officiers qui gouvernent dans l'Amerique, sous l'authorité du Roy d'Espagne.

CE n'est pas d'aujourd'huy que les Rois ont reconnu ce que vaut dans un pays la Justice, sur tout quand elle est administrée par des Officiers d'une integrité connuë, soit pour établir la discipline & la police par tout, soit pour les maintenir quand elles sont établies. C'est pourquoy le Roy d'Espagne, persuadé de ces bons effets, a bien voulu créer encore des Officiers où il n'y en avoit pas; comme un Gouverneur, un Capitaine General, & un President dans les Villes de *S. Domingue*, de *S. Christophe*, de *S. Iago*, de *S. Jean de Puerto-Ricco*, de *S. Augustin*, de l'*Assomption*, & enfin dans la Ville de *Cumana*, Capitale de la Province de *Nueva Andalouzia.*

Il a encore établi les mesmes Officiers, sçavoir comme je viens de dire, un Gouverneur, un Capitaine General

& un President dans les Villes de *Merida*, de *Guadalaxara*, de *Durango*, de *Guatimala*, de *Laconisco*, de *Cartago*, de *Manilla*, Capitale des *Isles Philipines*.

Autrefois le Roy d'Espagne établissoit aussi des Gouverneurs dans les Isles de *Ternates*; mais il a perdu ce droit depuis que les Hollandois en sont devenus les Maistres.

Officiers qui gouvernent dans le Royaume du Perou.

Un Vice-Roy, un Capitaine General, & un President de l'Audience Royale & Chancellerie du Perou, residant à *Lima* Capitale de ce Royaume. De plus, il y a huit Conseillers, l'un desquels est Surintendant des biens qui vaquent par mort. Il y a encore quatre Syndics, qui servent de Prevosts; deux Procureurs du Roy, un pour le Civil, l'autre pour le Criminel: un Protecteur des Indiens, quatre Prevosts de l'Audiance, trois Concierges, deux pour le Civil, & un pour le Criminel; un Chapelain de l'Audiance.

Jurisdictions

Iurisdictions & Banlieuës dépendantes de cette Audiance.

Bailliages

De *Chiuco*, de *Cusco*, & de ses dépendances : du Bourg d'*Ica*, de *Collaguas*, de la Ville de *Guamanga*, de *S. Iago de Miraflores de Zana* ; de *S. Marc du Port d'Arica*, de la Ville d'*Arequipa*, de *Truxillo*, de *S. Michel du Port de Paita*, de *Castel Vireina*.

Charges Militaires.

Un Mareschal de Camp commandant la Garnison de la Ville de *Callao*. Un Commandant General de l'Equipage naval du *Perou*.

Officiers de l'Audiance Royale de la Ville de la Plata dans la Province de Charcas.

Un Gouverneur, un Capitaine, un President, six Conseillers, un Syndic, un Procureur du Roy, deux Prevosts, deux Concierges, & un Juge avec le mesme pouvoir de tous ceux de l'Amerique.

Iurifdictions & Banlieuës de cette Audiance.

La Province de *Tucuman*, de *Santa Cruz de la Cierra*, du *Pariguay*, de *Potofi*, de *Sainte Philipe d'Auftriche*. Un Gouverneur & un Capitaine General de la Riviere de *la Plata*. Un Grand Prevoft des Mines de *Potofi*.

Officiers de l'Audiance Royale de Saint Iago de la Province de Chile.

Un Gouverneur & un Capitaine General de la mefme Province ; quatre Confeillers, un Procureur du Roy, un Prevoft, un Concierge.

Officiers de l'Audiance Royale de la Villo de Sta Fe de Bogota, Capitale du nouveau Royaume de Grenade.

Un Gouverneur, un Capitaine General, un Prefident, fix Confeillers, un Procureur Fifcal, deux Prevofts, deux Concierges.

Iuriſdictions & Banlieuës de cette Audiance.

La Ville & Province de *Cartagene*, les Villes de *Fonja*, de *Toca Malbague*, & pluſieurs autres Bourgs.

Charges Militaires.

Un Capitaine & Major de la Milice; un Gouverneur du Chaſteau de *Saint Mathias*; trois Capitaines d'Infanterie.

Les Provinces de S[ta] *Martha*, d'*Antioche*, de *Popayan*, de *Muſos*, de *Merida* ont auſſi leurs Gouverneurs.

Officiers de l'Audiance de S. Franciſco de Quito.

Un Gouverneur, un Preſident, quatre Conſeillers, un Procureur du Roy, un Prevoſt, deux Concierges, un Chapelain.

Iuriſdictions de cette Audiance.

Zurnaco, & *Canale*, *S. Iuande Barca-Moros*, Villes de *Cuenca*, de *Quajaquel*.

Officiers de l'Audiance de Panama, & de la Province de terre ferme.

Un Gouverneur, un Capitaine General, & un President, quatre Conseillers, un Procureur du Roy, un Prevost, un Concierge.

La Jurisdiction de *Veragua*, avec le Bailliage de *Camaraca la grande*, comme aussi celuy de la Ville de *Nata*, dépendent de cette Audiance.

Charges Militaires.

Un Capitaine & Major de la Garnison de *Panama*, un Capitaine d'Infanterie, un Gouverneur du Chasteau de *S. Ierosme*, un Capitaine & Gouverneur du Chasteau de *S. Iago*, un Gouverneur & Capitaine General de la Ville de *Sta Maria* de la Riviere de *la Hache*.

Officiers de la Chambre des Comptes de Lima.

Huit Maistres des Comptes; sçavoir trois pour l'Audiance, trois pour les

Départemens, & deux pour les Ordonnances.

Trois Officiers pour les deniers Royaux dans la mesme Ville, un Correcteur des Comptes, un Tresorier, un Auditeur.

Officiers de l'Audiance Royale de Chile.

Un Commissaire & Directeur General de la Milice, un Auditeur des Comptes, & un Tresorier General des deniers Royaux de cette Province.

Officiers du nouveau Royaume de Grenade.

Trois Auditeurs des Comptes de cette Audiance, deux pour les Ordonnances; un pour la Ville de *Bogota*, un pour celle de *Cartagene*, un pour celle d'*Antioche*, un Tresorier General de la Province de *Santa Martha*.

Officiers de l'Audiance de S. Francisco de Quito.

Un Auditeur des Comptes, un de *Popayan*, un de *Lojo*, un de *S. Iago de Quajaquel*.

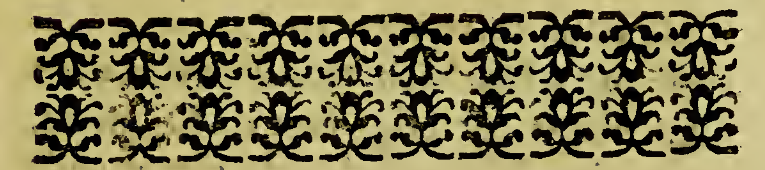
Officiers de l'Audiance de Panama.

Un Auditeur des Comptes & Tresorier General des deniers Royaux ; un Garde & Commis General du Roy à *Panama*.

Il faut remarquer que tous les Officiers dont nous avons parlé jusques icy, demeurent tant qu'ils vivent dans leurs Charges, à moins que leur mauvaise conduite n'oblige à les deposseder. Mais pour les Vice-Rois, les Gouverneurs & les Capitaines Generaux que le Roy d'Espagne envoye dans l'Amerique, ils n'exercent cette Charge que pendant trois années. Quelquefois pourtant le Roy les continuë lorsque leur temps est expiré.

Ce que j'ay dit jusques à cette heure au sujet des Charges Seculieres, est contenu dans un manuscrit Espagnol, tiré des Archives les plus secrettes des Indes. Voilà ce qu'il porte encore touchant les Dignitez Ecclesiastiques.

Fin de la premiere Partie.



ETABLISSEMENT D'UNE CHAMBRE DES COMPTES DANS LES INDES.

SECONDE PARTIE.

De l'Etat Ecclesiastique, & des Benefices ausquels le Roy d'Espagne pourvoit.

CHAPITRE I.

Du Clergé Espagnol de l'Amerique, & des Benefices, avec leurs Revenus en general.

ON voit que la puissance des Souverains n'est jamais mieux maintenuë qu'au moment qu'ils établissent dans le pays où ils regnent, la Religion du vray Dieu qui les fait regner; & qu'ils ont soin de ses Ministres.

Dignitez Ecclesiastiques, Archevesché, Abbaye, &c.

C'eſt dans cette veuë que le Roy Catholique a fait bâtir tant d'Egliſes dans l'Amerique, & erigé tant de Dignitez, auſquelles il a attaché de tres-grands revenus, comme on le peut voir par ce qui ſuit.

L'Archeveſché de *Lima*, dans le Royaume du *Perou*, a huit Eveſchez Suffragans, quarante Chanoines, neuf Archidiacres, huit Chantres, ſept Maîtres d'Ecole, ſept Threſoriers, dix-ſept Aumôniers, ſix Agents; dont le revenu en general eſt de quatre cent vingt-neuf mille deux cens Ducats, qui ſont ſix cens quarante-trois mille huit cens livres de noſtre monnoye. Il eſt à remarquer qu'un Ducat ne vaut que trente ſols.

L'Archeveſché de *Sainte Foy de Bogota*, dans le Royaume du *Perou*, a pour Suffragans trois Eveſchez, huit Doyennez. Il a encore quatre Archidiacres, quatre Chantres, trois Maîtres d'Ecole, trois Treſoriers, ſept Chanoines, trois Doyens; dont le revenu general eſt de cinquante-neuf mille huit cens quatre-vingt dix Ducats, qui ſont quatre-vingt neuf mille huit cent trente-cinq livres de noſtre monnoye.

L'Archeveſché de la Province de *Plata*, dans le meſme Royaume, a pour Suffragans cinq Eveſchez, ſix Doyennez, ſix Archidiaconats, avec quatre Chantres, un Maiſtre d'Ecole, trois Threſoriers, dix-ſept Chanoines, trois Aumôniers; dont le revenu eſt en general de deux cent quatre-vingt huit mille deux cent vingt-ſix Ducats, & de noſtre monnoye trois cent quatre-vingt huit mille trois cent trente-huit livres.

L'Archeveſché de la tres-noble Ville de *Mexique*, Capitale du Royaume de la nouvelle Eſpagne, a pour Suffragans neuf Eveſchez, dix Doyennez, cent ving-neuf Diaconats, Dix Archidiacres, huit Chantres, ſept Maiſtres d'Ecole, ſix Threſoriers, cent quarante-trois Chanoines, vingt-ſix Aumôniers; dont le revenu en general ſe monte à un million cent cinquante-ſix mille deux cent quatre Ducats, qui ſont un million ſept cent trente-quatre mille trois cent ſix livres de noſtre monnoye.

L'Archeveſché de l'*Iſle Eſpagnole*, & Primat des Indes de l'Amerique, a pour Suffragans quatre Eveſchez, &

deux Abbayes, quarante-un Chanoines, quatre Doyens, quatre Archidiacres, quatre Chantres, deux Maiſtres d'Ecole; & le revenu en general eſt de cent vingt-deux mille huit cent Ducats, & de noſtre monnoye cent trente-quatre mille deux cent livres.

L'Archeveſché de la Ville de *Manilla*, Capitale des Philippines, dépendante du Royaume de *Mexico*, a pour Suffragans trois Eveſchez avec un Doyen, un Chantre, un Maiſtre d'Ecole, un Treſorier, trois Chanoines, quatre Aumôniers, deux Agents, dont le revenu en general eſt de vingt-quatre mille huit cens Ducats, qui ſont trente-ſept mille deux cent livres de noſtre monnoye.

Si bien que le nombre des Officiers du Clergé de l'Amerique, dépendant du Roy d'Eſpagne, conſiſte en ſix Archeveſques, trente huit Eveſques, deux Abbez, cent quatre-vingt neuf Doyens, trente-trois Archidiacres, vingt-neuf Chantres, trente-un Maiſtres d'Ecole, vingt-cinq Treſoriers, deux cent quatorze Chanoines, ſoixante-cinq Aumôniers, vingt Agents, qui ſont tout enſemble ſix cent Officiers du Clergé, &

qui ont en tout de revenu deux millions huit cent quatre-vingt un mille trente Ducats, qui ſont deux millions huit cent vingt-un mille cinq cent quarante-cinq livres de noſtre monnoye.

Il y a encore outre cela quatre Univerſitez, où l'on enſeigne toutes ſortes d'arts & de ſciences; ſçavoir à *Mexico*, à *Lima*, à *S. Domingo*, & à *Manilla*. Univerſitez.

De plus, il y a trois Chambres generales de l'Inquiſition, à *Mexico*, à *Lima*, & à *Cartagene*. Outre les Archeveſchez, Eveſchez, Abbayes, &c. dont nous avons parlé cy-deſſus, il y a dans l'Amerique ſoixante & dix mille Egliſes tant Paroiſſiales que Cloſtrales, qui ont leurs rentes particulieres. Inquiſition.

Depuis que le Roy d'Eſpagne poſſede l'Amerique, juſqu'à l'année 1680. on compte neuf cent quatre vingt dix-ſept Prelats, dont il y en a eu deux cent vingt-quatre choiſis d'entre les Moines, & le reſte d'entre les Preſtres, qui ont ſucceſſivement rempli les premieres Dignitez du Clergé de l'Amerique.

CHAPITRE II.

Denombrement & revenus des Benefices ausquels le Roy d'Espagne pourvoit dans l'Amerique.

Etat des Benefices ausquels le Roy d'Espagne pourvoit.

L'Eglise Cathedrale de la tres-noble Ville de *Los Reyes*, Capitale du Perou, a eu depuis son institution huit Prelats, & est dediée à l'Apostre Saint Jean. Elle a encore huit Eveschez Suffragans, trente-deux Chanoinies, un Doyen qui a quatre mille Ducats de revenu; un Chantre, un Archidiacre, un Maistre d'Ecole, un Tresorier, qui ont chacun trois mille Ducats de rente; & dix Chanoines, ayant chacun de revenu deux mille cinq cent Ducats; six Partageurs, mille; quatre Chapelains, cinq cent.

Les Eveschez Suffragans sont ceux qui suivent. Le premier est celuy de la Ville d'*Arequipe*, consacré à la Vierge sous le titre de l'Assomption. L'Evêque a seize mille Piastres de revenu; le Doyen deux mille; l'Archidiacre, le Chantre, le Tresorier, chacun dix-huit

cent, & quatre Chanoines, chacun quatorze cent ducats.

Le deuxiesme est l'Evesché de la ville *Truxillo*, sous le titre de la Conception de la Vierge. L'Evesque a quatorze mille ducats de revenu, deux Doyens, chacun deux mille, un Archidiacre, un Chantre, un Maistre d'Ecole, un Tresorier, chacun douze cent, & deux Partageurs, mille.

Le troisiesme est l'Evesché de *Santo Francisco de Quito*, dedié à Sainte Marie. L'Evesque a de revenu dix-huit mille ducats, le Doyen quinze cent, l'Archidiacre, le Chantre, le Maistre d'Ecole & le Tresorier, chacun treize cent, six Chanoines, quatre Aumosniers, chacun cinq cent.

Le quatriesme est l'Evesché de la grande ville de *Cusco*, sous le titre de l'Assomption de la Vierge. L'Evesque a de revenu vingt-cinq mille ducats, le Doyen dix-neuf cent, l'Archidiacre, le Chantre, le Maistre d'Ecole, le Tresorier, chacun deux mille, six Chanoines, chacun douze cent, & trois Partageurs, chacun huit cent.

Le cinquiesme Evesché est celuy de la ville de *S. Iuan de la Victoria de Qua-*

manga, dedié à l'Apostre S. Jean. L'Evesque a huit mille ducats de revenu, le Doyen treize cent, l'Archidiacre, le Chantre, chacun onze cent, deux Chanoines, chacun huit cent.

Le sixiesme est l'Evesché de *Panamá*, dedié à Nostre-Dame *del antigua del d'Arien.* Il a esté le premier étably en terre ferme. L'Evesque a six mille ducats de revenu, le Doyen onze cent, l'Archidiacre, le Chantre, le Maistre d'Ecole, le Tresorier, chacun huit cent, & trois Chanoines, chacun six cent.

Le septiesme est l'Evesché de *Saint Iacques de Chile*, dedié à Sainte Marie. L'Evesque a de revenu cinq mille ducats, le Doyen neuf cent, l'Archidiacre, le Chantre, le Maistre d'Ecole, le Tresorier, chacun huit cent.

Le huitiesme est l'Evesché de la ville Imperiale de *Chile*, sous le titre de la Conception de la Vierge. L'Evesque a quatre mille piastres de revenu, le Doyen sept cent, l'Archidiacre cinq cent, deux Chanoines, chacun quatre cent.

Chapitre III.

Dépendances & revenus de l'Archevesché de Sainte Foy de Bagota.

CEt Archevesché est étably dans le nouveau Royaume de *Grenade*, sous le titre de la Conception de la Vierge. Il a trois Eveschez pour Suffragans, sçavoir, *Cartagene*, *Popayan*, & *Sainte Marthe*. L'Archevesque a de revenu quatorze mille ducats, l'Archidiacre, le Chantre, le Maistre d'Ecole, le Tresorier, chacun quatorze cent, quatre Chanoines, chacun mille, deux Aumosniers, chacun sept cent, & le Doyen deux mille.

Revenus des Benefices.

Le premier Evesché Suffragant est celuy de *Popayan*, dedié à la Vierge. L'Evesque a de revenu cinq mille ducats, le Doyen cinq cent, l'Archidiacre, le Chantre, le Maistre d'Ecole & le Tresorier, chacun six cent, & cinq Chanoines chacun cinq cent.

Le deuxiesme est l'Evesché de *Cartagene*, consacré à Sainte Catherine. L'Evesque a de revenu six mille pia-

ſtres, le Doyen ſept cent, le Chantre, l'Archidiacre, le Maiſtre d'Ecole, chacun cinq cent cinquante, deux Chanoines, chacun quatre cent.

Le troiſieſme eſt l'Archeveſché de *Sainte Marthe*, dedié à la meſme Sainte. L'Archeveſque a de revenu mille huit cent ducats, le Doyen ſix cent, l'Archidiacre, le Chantre, chacun quatre cent, un Chanoine, trois cent.

Dependances & revenus de l'Archeveſché de la Plata.

L'Archeveſché de cette Ville a cinq Eveſchez pour Suffragans ; Sçavoir, l'Eveſché de la ville de la *Pax*, de *Cucuman*, de *Santa Cruz*, de *Pariguay*, de la *Trinité*, cet Archeveſché eſt dedié à Sainte Marie, & a ſoixante mille écus de revenu tous les ans ; le Doyen cinq mille piaſtres, l'Archidiacre, le Chantre, le Maiſtre d'Ecole, le Treſorier, chacun quatre mille piaſtres, ſix Chanoines, chacun trois mille, ſix Partageurs, chacun dix-huit cent.

Le premier Eveſché Suffragant eſt celuy de *Noſtre-Dame de Paix*, dans la Province de *Chiuqujago*. L'Eveſque a tous les ans dix huit cent trente-huit

piastres, le Doyen cinq cent, l'Archidiacre, le Chantre, le Tresorier, chacun quatre cent, deux Chanoines chacun trois cent.

Le deuxiesme est celuy de *S. Iago del Estero*, dans la Province de *Cucuman*, dedié aux Apostres Saint Pierre & Saint Paul. L'Evesque a tous les ans de revenu six mille ducats, le Doyen, l'Archidiacre, le Tresorier, chacun sept cent cinquante.

Le troisiesme est l'Evesché de Saint Laurent de *las Barenças* de *Santa Cruz*, *de la Lierra*, dedié au mesme Saint. L'Evesque a tous les ans de revenu douze mille ducats, le Doyen dix-huit cent, l'Archidiacre seize cent, deux Chanoines, chacun treize cent.

Le quatriesme est l'Evesché de *Pariguay*, sous le titre de la Visitation de la Vierge. L'Evesque a tous les ans seize mille ducats, le Doyen deux mille, l'Archidiacre & le Chantre chacun dix-huit cent; cinq Chanoines, chacun treize cent, deux Partageurs, chacun deux mille.

Le cinquiesme est l'Evesché de la Trinité de la Ville de *Santa Maria del Puerto de Buenos Ayres*, dedié à Saint

Martin. L'Evesque a cinq mille ducats tous les ans, le Doyen cinq cent, l'Archidiacre quatre cent cinquante, deux Chanoines, chacun quatre cent.

Dépendances & revenus de l'Archevesché de Mexico.

L'Archevesché de la tres-puissante ville de *Mexico*, Capitale du Royaume de la nouvelle Espagne, a esté premierement institué en Evesché en l'année 1518. & aprés erigé en Archevesché en l'année ..... que je laisse en blanc pour l'avoir trouvé ainsi dans le manuscrit Espagnol. Cet Archevesché est dedié à Nostre-Dame, & a dix Eveschez pour Suffragans, & de revenus annuels vingt mille piastres.

Le premier est l'Evesché *del Pueblo de los Angelos*, de *Valladolid*, de *Guatimala*, de *la vera Cruz*, y compris celuy de *Goaxaca*, celuy de *Giriapa*, celuy de la *nouvelle Galice*, de *Jucatum*, & de la *Nouvelle Biscaye*.

Le Doyen de l'Archevesché de *Mexico* a de revenus annuels dix-neuf cent cinquante piastres, l'Archidiacre, le Chantre, le Maistre d'Ecole, le Treso-

rier, chacun ſeize cent quatre-vingt dix-huit piaſtres, dix Chanoines, chacun treize cent, ſix Aumoſniers, chacun neuf cent quatorze, ſix Mediateurs, chacun quatre cent cinquante ſept.

Le premier Eveſché Suffragant eſt celuy de la ville de *la Puebla de los Angelos*, dedié à Noſtre-Dame. L'Eveſque a de revenu annuel cinquante mille piaſtres, le Doyen quatre mille, l'Archidiacre, le Chantre, le Maiſtre d'Ecole, un Treſorier, chacun cinq mille, vingt-ſept Chanoines, chacun trois mille, ſix Aumoſniers chacun trois mille.

Le deuxieſme eſt l'Eveſché de *Valladolid*, dans la Province de Mechacham, dedié à Saint Sauveur. L'Eveſque a de revenu annuel trente-quatre mille piaſtres, le Doyen dix-ſept cent, l'Archidiacre, le Chantre, le Maiſtre d'Ecole, le Treſorier, chacun deux mille ſix cent, huit Chanoines, chacun treize cent, ſix Aumoſniers, chacun ſept cent.

Le troiſieſme eſt l'Eveſché *d'Antequera*, dans la vallée de *Guaxaca*, dedié à Sainte Marie. L'Eveſque a tous les ans ſept mille piaſtres, neuf Diacres, chacun mille piaſtres, l'Archidiacre, le Chantre, le Maiſtre d'Ecole, le Treſorier,

chacun huit cent piaſtres, cinq Chanoines, chacun ſix cent.

Le quatrieſme eſt l'Eveſché de *Guadalaxara*, dans la Province de la *Nouvelle Galice*, dedié à Sainte Marie. L'Eveſque a tous les ans ſept mille piaſtres ; onze Doyens, chacun mille piaſtres : l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Treſorier, chacun huit cent: ſept Chanoines, chacun ſix cent.

Le cinquieſme eſt l'Eveſché de la ville de *Duranguo*, Capitale de la *Nouvelle Biſcaye*, dedié à Saint Mathieu. L'Eveſque a de revenu annuel quatre mille piaſtres ; cinq Doyens, un Archidiacre, un Chantre, chacun huit cent ; deux Chanoines, chacun ſix cent ſoixante.

Le ſixieſme eſt l'Eveſché de la ville de *Merida* Capitale de la Province de *Iucatum* dedié à *Santo Idelfonſo*. L'Eveſque a de revenu annuel huit mille piaſtres, neuf Diaconats de chacun mille piaſtres ; le Doyen en a mille, l'Archidiacre, le Chantre, le Maiſtre d'Ecole, le Treſorier, chacun huit cent, deux Chanoines, chacun ſix cent, deux Aumoſniers, chacun quatre cent.

Le ſeptieſme eſt l'Eveſché de la ville

de *Santo Iago*, Capitale de la Province de *Guatimala*, dedié à Saint Jacques Patron d'Eſpagne. L'Eveſque a de revenu annuel huit mille piaſtres ; dix Diaconats, ayant chacun douze cent piaſtres, un Archidiacre, un Chantre, un Maiſtre d'Ecole, un Treſorier, chacun cinq mille, cinq Chanoines, chacun huit cent.

Le huitieſme eſt l'Eveſché de *S. Iago de Leon*, dans la Province de *Nicaragua*: Il a eſté réuny à l'Archeveſché de *Lima* en l'an 1560. l'Eveſque a de revenu annuel trois mille ducats, cinq Diaconats de ſix cent piaſtres de revenu, un Archidiacre & un Maiſtre d'Ecole, avec chacun quatre cent, & deux Chanoines chacun trois cent.

Le neuvieſme eſt l'Eveſché de la Royale ville de *Chiappa*, dedié à ſaint Chriſtophe, l'Eveſque a de revenu annuel cinq mille piaſtres, un Archidiacre, un Chantre, un Maiſtre d'Ecole, un Treſorier, chacun huit cent, deux Chanoines, chacun ſix cent, & enfin ſix Diaconats de chacun huit cent.

Dépendances & revenus de l'Archevesché de Saint Domingue.

L'Archevesché de la ville de *Saint Domingue*, Capitale de *l'Isle Espagnole*, est dedié au mesme Saint, l'Archevesque a de revenu six mille ducats, un Archidiacre, un Chantre, un Maistre d'Ecole, un Tresorier, chacun trois mille, dix Chanoines, chacun deux cent, deux Aumosniers, chacun cent cinquante, & enfin seize Diaconats de chacun quarante mille. Outre cela on y a encore annexé, par acte du 15. Fevrier de l'année 1624. deux Cures, & l'Evesché de la ville de la *Vega* sur l'Isle de la Jamaïque.

Cet Archevesché a pour Suffragans quatre Eveschez & deux Abbayes.

Le premier est l'Evesché de *Saint Iean de Puerto Ricco*, dedié au mesme Saint. L'Evesque a de revenu annuel cinquante mille Maravedis; un Archidiacre, un Chantre, ont chacun deux mille Reales; cinq Chanoines, chacun cent cinquante ducats: deux Aumosniers, chacun cent: neuf Diaconats de chacun deux cent.

Le deuxiesme est l'Evesché de *Saint Iago de Cuba*, sous le titre de l'Assomption de Nostre-Dame. L'Evesque a huit mille piastres de revenu ; il y a sept Diaconats de chacun mille, un Chantre à six mille Reales, cinq Chanoines, chacun cinq mille, deux Aumosniers, chacun trois mille.

Le troisiesme est l'Evesché de Sainte Anne de *Corro*, dans la Province de *Venezuela*, dedié à la mesme Sainte, l'Evesque a de revenu annuel huit mille piastres; un Chantre, un Archidiacre, un Tresorier, chacun onze cent; quatre Canonicats, chacun de quinze cent.

Le quatriesme est l'Evesché de la ville de *Valladolid*, de la Province de *Comayagua*, Capitale de la Province des *Honduras*, l'Evesque a de revenu annuel trois mille piastres; de plus il y a cinq Diacres, un Archidiacre, un Chantre, un Maistre d'Ecole, un Tresorier, à qui sa Majesté Catholique a accordé dés l'année 1618. chacun deux cent piastres de revenu annuel, qu'il fait tirer de son Epargne, à condition pourtant de les reprendre sur les dixmes qui

leur peuvent revenir.

L'Abbaye de la ville de la *Vega*, avoit pendant qu'elle estoit sous l'obeïssance du Roy d'Espagne deux mille ducats de revenu ; mais les choses ont changé depuis qu'elle est sous la domination du Roy d'Angleterre.

L'Abbaye de *l'Isle de la Trinité en Guyana*, a esté erigée en l'an 1629. & à l'heure que je parle on travaille à en eriger encore une autre à la *Floride*, qui doit dépendre de l'Isle de *Cuba*.

Dépendances & Revenus de l'Archevesché de Manilla.

L'Archevesché de cette ville, Capitale des *Isles Philippines*, sous le titre de l'Assomption de la Vierge, tire tous les ans trois mille ducats de l'Epargne du Roy, selon le Concordat du 17. Juin de l'année 1595. Il a douze Chanoinies qui tirent leur revenu de la mesme Epargne, selon le Concordat de l'année 1594. le Doyen a de revenu annuel six cent piastres ; le Chantre, le Maistre d'Ecole, le Tresorier, chacun cinq cent ; trois Aumosniers, chacun trois

trois cent ; deux Agents, chacun deux cent. Toutes les Chanoinies ſont ordinairement accordées aux Inquiſiteurs. Cet Archeveſché a trois Eveſchez pour Suffragans.

Le premier eſt celuy du nom de Jeſus ſur *l'Iſle de Cuba*.

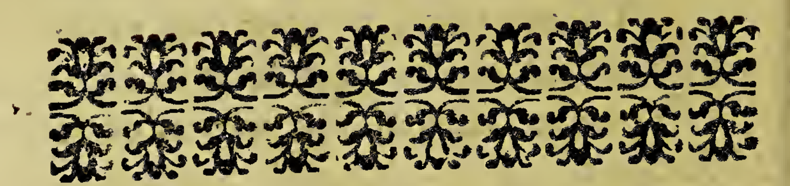
Le ſecond eſt celuy de *Nueva Sevillia* ſur l'Iſle de *Luzon*.

Le troiſieſme eſt celuy de la ville de *Carceres* ſur l'Iſle de *Carimenes*.

Icy finit tout ce qui regarde l'état Seculier & Eccleſiaſtique de l'Amerique.

Fin de la ſeconde Partie.





ETABLISSEMENT D'UNE CHAMBRE DES COMPTES DANS LES INDES.

TROISIESME PARTIE.

Des revenus que le Roy d'Eſpagne tire de l'Amerique, & de ce que les plus grands Princes de l'Europe y poſſedent.

CHAPITRE I.

Sur quoy, & comment ſe levent les Droits du Roy d'Eſpagne.

Impoſts.

CE païs eſtant merveilleuſement fertile en beaucoup de lieux, on ſçait que les plus grands Monarques de l'Europe ont envoyé des Colonies dans les Contrées les plus abon-

dantes, aprés s'en estre rendus maistres, ce qui par la suite leur a esté fort avantageux, ainsi que le montre le manuscrit dont est question, qui décrit assez amplement les richesses qui leur en reviennent. Comme ce manuscrit est composé par les Espagnols, ils n'ont pas manqué de mettre leur Roy le premier en teste, & moy qui veux estre exact en tout, je suis obligé de suivre cet ordre, & de commencer, comme fait ce manuscrit, par les revenus que le Roy d'Espagne tire de l'Amerique.

Tous ces revenus sont considerables, & proviennent des Imposts qui suivent, sçavoir, le droit de *Señoraje*, de *Vacantes en Mostrenços*, *Almojarifalgos*, *Commissos*, *Estanca de naipes*, d'*Averia*, d'*Alcavalo*, de *Tributos vacos*, de *Iana-conas*, de *Tircios de Encommiendos*, de *Hatunnuras*, d'*Aloxa*, de *Pulperias*, de *Lana Vicuña*, de *Media Anata*. On verra dans la suite l'explication de tous ces mots. Outre cela, il y a quantité de Marchandises de grand prix qui payent Impost, comme, ambregris, perles, emeraudes, & plusieurs autres choses precieuses, dont on va voir aussi le détail.

Le droit Royal de cinq pour cent est le plus beau, & le meilleur de tous ceux que le Roy d'Espagne tire de l'Amerique, & celuy d'où proviennent les sommes immenses qu'on porte tous les ans en Espagne dans les Gallions du Roy. Ce droit se leve sur l'or & l'argent, sur toutes les mines, de cuivre, de fer, de plomb, & des autres mineraux qui se découvrent tous les jours.

Imposts sur les mines.

Le Roy leve ce droit sans aucun risque pour son compte, c'est à dire, franc & quitte de toutes charges. C'est à ces conditions qu'il a cedé les mines aux particuliers. L'argent en barre, ou en planche, & celuy qui est employé par les Ouvriers à diverses sortes d'ouvrages, paye aussi le cinquiesme. Le mesme se prend sur les mines d'or & d'argent, sur l'argent, & sur l'or mesme.

Outre ce Droit, le Roy en a encore un autre tout à fait considerable, qui est que de toutes les mines qui se découvrent dans l'étenduë de ce païs, il a une certaine espace, à commencer du premier trou à la circonference, sçavoir des mines d'argent soixante perches, & de celles d'or cinquante, de celles des

autres métaux, comme du fer, du cuivre, de l'eſtain & du plomb, de meſme que de celles de l'argent : Pour les mines de vif argent, comme c'eſt un métal neceſſaire pour découvrir tous les autres, le Roy les retient entierement pour luy. Toutefois il en donne la joüiſſance en propre trente ans durant, à celuy qui les a le premier découvertes.

Le Roy tire auſſi le cinquieſme des perles, des ſemences de perles, des meres de perles, comme auſſi de toutes les autres pierres precieuſes, ſçavoir des Diamans, des Taupaſes, des Rubis, des Saphirs, des Turquoiſes, des Agathes, des Emeraudes, & autres pierres qui ont de l'éclat, y comprenant le Bézoar, le Corail rouge, l'Aymant, le Gueyet, l'Arcanſon, le Vitriol.

Impoſts ſur les pierres precieuſes.

De plus, le Roy d'Eſpagne a la moitié de tous les *Huvacas*, c'eſt à dire, de tous les threſors cachez, qu'on trouve dans les lieux où eſtoient autrefois les anciens Indiens, qui les enfoüiſſoient ainſi dans terre, croyant en avoir beſoin aprés leur mort. Tout ce qu'on trouve dans les Temples de leurs faux Dieux, nommez *Ingas*, comme or, ar-

Sur les Treſors cachez.

gent & pierreries, & enfin toutes les autres choses qui servoient à leur culte.

Señoraje, ou Droit de Seigneurie, consiste au Droit qui se tire sur toutes les monnoyes qui se frappent au Potosi, qui est la troisiesme réale.

L'argent & l'or en barre payent le cinquiesme, & encore un & demy par cent pour la sortie.

Sur les Cartes à joüer.

Estanca de Naypes, ou le droit des cartes à joüer, est un droit qui rapporte beaucoup. Il est affermé au plus offrant, & l'argent qui en provient, mis dans les coffres du Roy. Cela seul luy vaut plus de deux millions d'écus dans les Indes seulement.

Vacantes en Mostrenços, sont les biens des gens qui meurent sans heritiers, jusqu'au quatriesme degré. Il va la moitié de ces biens au Roy, & l'autre au fisq, y compris les biens confisquez.

Sur les Ouvrages de Manufactures.

Almojarifalgos. Ce mot vient d'un mot Arabe Almajarife, qui signifie homme de mestier. Cecy est un droit de cinq pour cent, sur tous les Ouvrages de Manufactures qui viennent d'Espagne, selon qu'ils sont taxez aux Indes.

Ces mesmes Ouvrages de Manu-

factures payent autant de fois qu'ils changent de place dans les Indes, deux & demy par cent de sortie, & cinq d'entrée.

Le Droit *d'Averia* est un droit de Marine. On employe l'argent qui en provient à l'équipage qu'on met en mer du Port de *Callao* au *Perou*, pour apporter l'argent du Roy. Outre cela, le Roy a encore le cinquiesme de toutes les prises qui se font sur mer.

Sur les prises qui se font en mer.

Sur l'or & l'argent qu'un Casique ou Gouverneur des Indiens paye pour sa rançon, on prend le cinquiesme, & encore le sixiesme qu'on donne au Roy, & en cas que le Casique meure, ou en une Bataille, ou par les mains de la Justice, sa Majesté a la moitié de la rançon, & l'autre moitié est partagée aprés en avoir tiré le cinquiesme.

Le Droit *d'Alcavala* a beaucoup coûté à établir. On a commencé par deux, & aprés à force d'armes on l'a fait monter jusques à quatre, & de ce qui provient de ce droit, on envoye tous les ans en Espagne jusqu'à trois cent vingt-cinq mille ducats. Ce Droit consiste à certain impost, que l'on met sur tout ce qui se vend & s'achete dans

le païs, mesme sur tout ce que l'on y échange, & sur tous les Testamens, dons mutuels, parce qu'ils sont reputez comme vente ou échange : comme aussi sur toutes les Charges qui se vendent.

Ces Charges autrefois revenoient au Roy, aprés la mort de ceux qui les exerçoient, mais à present il leur permet de les resigner, pourveu que celuy qui resigne vive vingt jours aprés la resignation, autrement la Charge revient au Roy, en sorte qu'il en peut disposer en faveur de qui il luy plaist. La premiere fois que ces Charges se resignent, celuy qui en doit estre pourveu, est obligé de payer la moitié de la somme qu'a coûté la Charge, & pour la seconde fois la troisiéme partie. Le tout va au profit du Roy.

Le Droit de *Commissos* est tout ce qui tombe entre les mains de celuy qui garde le fisq, comme toutes les Marchandises de contrebande : Par exemple, celles qui viennent des *Philippines* & de la *Chine*, parce qu'il est expressément défendu de recevoir aucune de ces Marchandises dans le *Perou*, sur peine de confiscation du Navire & des

Marchan-

Marchandiſes qui ſont dedans. Le tout afin de ne prejudicier en rien au commerce d'Eſpagne.

Ainſi toutes les Marchandiſes qu'on embarque au Perou pour ces quartiers ſont confiſquées, à moins qu'elles ne ſoient declarées. Les amandes & confiſcations ſont miſes chacunes dans differens coffres, & on a établi pluſieurs ſortes d'Officiers pour cela, & ſur tout un Receveur general pour les amandes & confiſcations qui ſont diverſes, ſelon la nature des biens des Adminiſtrateurs de la Couronne, qui ont l'Intendance des biens des Indiens, & outre cela la charge de les faire inſtruire en la Religion Catholique.

Il y a de deux ſortes d'Adminiſtrateurs, dont les uns dépendent du Roy ſeulement, les autres du public. Ceux qui dépendent du Roy qui a les revenus en propre, ont les dépendances du Perou & de tout le Royaume. Ceux qui dépendent du public, ſont commis pour le payement de quelques dettes particulieres, ou pour accorder les graces qui pourroient eſtre demandées par les Indiens, aprés en avoir demandé la permiſſion au Garde du Fiſc

& des Officiers Royaux.

De plus, afin que les revenus du Roy ne ſoient aucunement diminuez ; & que les Indiens qui ſont écrits dans le dernier Regiſtre ne ſe puiſſent dire libres, que par de bons & de ſuffiſans témoignages, on fait tous les trois ans la reveuë de ces Regiſtres, & par ce moyen le Roy eſtant le premier Adminiſtrateur, tous les Offices luy reviennent.

Premierement; qui ſe fait Moyne, ou Preſtre, perd ſa Charge; qui maltraite les Indiens, ou leur fait violence, ſe rend incapable d'en exercer aucune. Ceux qui heritent de ces Charges ſont obligez de comparoiſtre dans ſix mois, du jour qu'ils en heritent, ſur peine d'eſtre évincez de leur Charge. Celuy qui contrevient au commandement du Roy, ou du Viceroy, eſt interdit pour toûjours. Celuy qui a deux Offices d'Adminiſtrateurs en perd un. Si quelqu'un meurt avant que ſon Office ſoit donné à un autre, & qu'il y ait vingt jours qu'il ſoit mort, l'Office d'Adminiſtrateur revient au Fiſc. La meſme choſe arrive ſi l'Office eſt vendu à un homme qui demeure hors

des Indes, ou qui n'eſt pas Catholique.

Tributos vacos, ou Tributs vacants, c'eſt lors que le Roy a les Offices en propre, les revenus qui en proviennent avant qu'ils ſoient donnés s'appellent ainſi.

Tircios de Encomiendos, c'eſt lors que l'Office change de Maiſtre. Celui qui le reçoit le dernier, eſt obligé d'en payer la troiſieſme partie au Roy : cela ne ſe fait que juſques à la deuxieſme fois.

Ianaconas, eſt lors que les Indiens ſortent de leurs Bourgs & Villages : ils ſont obligez de payer le Droit de ſortie. Sur les Indiens qui ſortent de leur païs.

Hattunnuras eſt lors que les Indiens ſont chaſſez de leurs biens propres. Alors ils ſont obligez de venir ſervir les Eſpagnols à gages, & de travailler tour à tour aux mines du Roy.

Le Roy ayant eſté averty qu'il y avoit beaucoup de peuples Indiens reduits, qui eſtoient diſperſez çà & là ſans payer aucun impoſt, commanda auſſi-toſt qu'on en fiſt une reveuë generale, & qu'on les enregiſtraſt tous, les reduiſant en Paroiſſes, & leur donnant des Gouverneurs, & qu'ainſi cha-

cun fuſt taxé ſelon ſes biens; & pour cela commit des Officiers pour recevoir ces taxes.

Le Roy d'Eſpagne exerce le droit des Ingas.

Le Roy d'Eſpagne s'eſtant rendu Maiſtre de ce païs, eſt devenu le Souverain Seigneur des *Ingas*, & exerce leurs Droits dans l'eſtenduë de ces contrées. C'eſt pourquoy il y peut diſpoſer de toutes choſes à ſa volonté. Comme dans le commencement, les Viceroys avoient établi des Colonies dans les Indes, & donné en propre pluſieurs terres aux particuliers. Le Roy voyant que cela eſtoit de grande importance, & entierement contraire à ſon autorité, ordonna de s'emparer, & de vendre meſme toutes les terres baſſes & habitables, à moins que les proprietaires ne fiſſent voir qu'ils avoient quarante années de poſſeſſion.

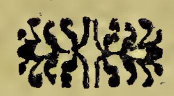
Aloxa eſt une maniere de boiſſon, faite d'eau ſallée & de miel, baillée à ferme au plus offrant, & ce qui en provient eſt mis dans les coffres du Roy. On a voulu auſſi affermer les Salines, mais comme les Indiens n'ont point d'argent pour acheter le ſel, cela n'a pas reuſſi, d'autant plus qu'il y a quantité de mines de Sel dans les montagnes,

où chacun eſt libre d'en prendre autant qu'il en a beſoin. Pour ce qui regarde le Salpeſtre, on n'y a mis aucun droit, & on l'envoye en Eſpagne pour en faire de la poudre à canon.

Pulperias, ſont des Cabarets où l'on appreſte fort bien tout ce qui eſt neceſſaire dans un bon repas. Ces lieux ſont établis dans toutes les Villes, & dans tous les Bourgs, juſqu'à un certain nombre déterminé. Ceux qui paſſent ce nombre, ſont tenus de payer au Roy chacun quarante piaſtres tous les ans, & l'on peut dire que ce revenu eſt fort conſiderable, à cauſe de la quantité des Villes & des Bourgs qui ſont dans l'Amerique. Impoſts ſur les Cabarets.

Le *Sublimé* eſt auſſi affermé, quoy que l'uſage n'en ſoit pas grand dans l'Amerique; car les femmes ne s'y fardent point.

Les Droits d'entrée pour les Negres ſont fort grands, pour la quantité qu'on y apporte de la Guinée, & l'on paye pour chacun deux piaſtres.



CHAPITRE VII.

Description du Vigogne. Droits qui se levent, tant sur sa laine, que sur d'autres choses.

LAna Vicuña, c'eſt la laine du Vigogne, qui eſt une des meilleures Marchandiſes qui viennent du Perou; & je quitte un moment le manuſcrit, pour faire la deſcription de cet animal, qu'on ſera bien aiſe de connoiſtre à cauſe de ſa grande utilité.

Le Vigogne eſt de la grandeur d'une Chévre, & a la figure d'une Brebis; ſa laine eſt brune, & meſlée ſouvent d'eſpace en eſpace de petites taches blanches: il y en a quelquefois qui l'ont de couleur cendrée. Ces animaux ſe rencontrent par troupes dans les montagnes du Perou; mais outre que leur laine eſt tres-profitable, on trouve encore dans leur eſtomach la pierre de Bezoar, autrefois ſi eſtimée chez les peuples de l'Europe, & qui l'eſt encore beaucoup parmi les Eſpagnols: Cette Pierre s'engendre dans le corps de ces ani-

Ce que c'eſt que la pierre de Bezoar, où & dequoy elle s'engendre.

maux, par l'uſage d'une certaine herbe qui croiſt ſur les montagnes du Perou, & qui leur ſert de nourriture.

Le Roy d'Eſpagne voyant que cette laine eſtoit ſi neceſſaire pour les beaux Ouvrages de Manufacture, comme draps, chapeaux, & autre choſe, jugea à propos qu'on en permît le transport dans les païs Etrangers, & qu'on établiſt un droit deſſus: ce qui a eſté executé; mais les fraudes qui ſe commettent dans ce genre de commerce, font qu'il n'en revient preſque rien au Roy: car on les fait paſſer en mattelats, & en tant de manieres cachées, que bien qu'il s'en tranſporte toûjours beaucoup, il ne s'en declare pourtant que tres-peu.

Le Roy ordonna encore qu'on apportaſt de ces Vigognes en Eſpagne, afin de les faire peupler ſur les lieux, mais ce climat ſe trouva ſi peu propre à ces animaux qu'ils y moururent tous. *Je reprends le manuſcrit.*

Vigognes apportez en Eſpagne n'ont ſceu peupler.

Comme le vin & l'huile qui ſe conſomment dans l'Amerique ſont tirez d'Eſpagne, & qu'ils rapportent de grands revenus au Roy, à cauſe des droits qu'on y a impoſez; on a trou-

vé bon de défendre absolument de planter des Vignes & des Oliviers dans les Indes ; mais s'en estant trouvez beaucoup de plantez dans le Perou, avant cette défense, en sorte que ce Royaume ne prend ny vin ny huile chez les Espagnols. On a imposé deux par cent sur tout ce qui se fait de vin & d'huile dans le païs.

Papier timbré de l'Amerique.

On a imposé aussi un droit sur le papier dans l'Amerique, que l'on a fait timbrer comme en Espagne, afin d'éviter toutes les fraudes qui pourroient se commettre aux obligations, & autres actes d'importance ; & le Roy a ordonné, que personne ne pourroit faire, ny vendre de ce papier dans les Indes qui ne fust timbré, ny passer publiquement aucuns écrits, qu'ils ne fussent sur ce papier ; faisant distinction des timbres selon la consequence de la chose : comme, par exemple, le premier timbre d'une feüille vingt-quatre reales, & le second d'une feüille, six reales. Le premier timbre d'une demie feüille, une demie reale, & le second à proportion.

Le poivre est aussi affermé, & est donné au plus offrant ; mais le piment est là en si grande quantité, qu'on y

consume fort peu de poivre.

Le Pape Alexandre VI. donna au Roy d'Espagne toutes les dixmes Ecclesiastiques des Indes, à condition qu'il feroit bastir des Eglises, instruire les Sauvages dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Ce qu'il a ponctuellement executé, laissant pour ce sujet le dixiesme accordé par sa Sainteté, & ne se reservant que le dix-huitiesme, répondant aux droits d'Espagne; de sorte que les revenus de tous les Evefchez ont esté partagez, & employez comme on a dit. L'Evesque tire la moitié du revenu, & le reste est partagé en neuf parties, dont le Roy en prend deux, les Eglises & les Hôpitaux trois, & les Curez les quatre restantes, dont ils sont obligez de donner le huitiesme au Sacristain.

Dixmes Ecclesiastiques de l'Amerique accordées par le Pape au Roy d'Espagne.

Le dixiesme de tous les Archevefchez & Evefchez remis par sa Sainteté, venant à vacquer retourne au Roy, comme proprietaire de ces biens: & les deniers qui en proviennent, assemblez & mis dans son Epargne, pour aprés estre partagez par son ordre en trois parties: la premiere desquelles va à l'Evesque qui entre en possession du Bene-

fice, la ſeconde à l'entretien des Egliſes, & la troiſieſme aux pauvres. Cette troiſieſme partie eſt apportée en Eſpagne ſans eſtre miſe dans les coffres du Roy, afin d'y eſtre enſuite diſtribuée à ceux que l'on trouve à propos.

Le droit de la Bulle de la Croiſade, pourquoy un des plus grands revenus du Roy d'Eſpagne.

Le droit de la Bulle de la Croiſade eſt un des plus grands revenus que le Roy d'Eſpagne tire de l'Amerique, comme chacun eſt libre de le payer, chacun donne plus qu'on ne luy demande, afin de montrer le zele que l'on a de s'attirer la benediction de ſa Sainteté. Il y a encore une Bulle de compoſition accordée par le Pape, à tous ceux qui donneront douze reales, leſquels auront l'abſolution de trente ducats des biens qu'ils poſſedent, qui ne ſont pas à eux, & ne ſçachant pas à qui ils appartiennent. Ces Bulles ſe diſtribuent tous les deux ans. Il y en a de quatre piaſtres pour les Archeveſques, les Eveſques & les Abbez. Il y en a de deux piaſtres pour les Inquiſiteurs & pour les Curez. Il y en a d'une piaſtre pour les Preſtres & pour les Laïques.

Le droit de *Nejada*, ou droit de table, a eſté établi ſur tous les Benefices, & eſt demeuré juſqu'à ce que le droit

de *Media-Anata* euſt eſté mis, lequel eſt ſeulement reſté ſur les Ecleſiaſtiques, depuis l'Archeveſque juſqu'au ſimple Preſtre. Ce droit fut accordé à Philipe III. par Urbain VIII. en 1626. pour le temps de quinze années, lequel temps expiré Innocent X. l'a continué & authoriſé, à condition que ce revenu ſeroit employé à faire la guerre aux Infideles, Tous ces droits ſont payez & aſſemblez à un mois prés du terme, & on le compte ſur le pied qu'on les a reçûs cinq ans auparavant.

Le droit de *Media-Anata* ſe paye en deux termes, & ſe prend ſur la moitié des revenus du Benefice pendant une année, dont une partie ſe paye contant, & l'autre un an aprés. Il y a encore pluſieurs Reglemens, & ſortes de faveurs & de graces qui concernent ce droit, ſi bien que cela eſt un revenu tres-important à la Couronne, & rend meſme plus que ne fait toute l'Eſpagne.

Afin que tous ces droits & ces revenus ſoient reçûs avec fidelité & avec certitude, & mis dans l'Epargne du Roy, on a commis dans chaque Province des Officiers Royaux tirez de la

Chambre des Comptes, & ces Officiers ont leur Subſtitut dans les lieux où ils ne peuvent aller en perſonne. Outre ces principaux Officiers, il y a encore un Facteur, pour avoir ſoin de voir & de remarquer toutes les Marchandiſes ſur leſquelles on peut profiter ; un Procureur Fiſcal pour avoir ſoin des vivres & des munitions de guerre, tant par mer que par terre, un Ecrivain du Roy, qui a ſoin d'écrire tous les ordres qu'on envoye par toutes les Provinces, & de tenir Regiſtre des Mines & des Navires. Il y a auſſi d'autres Officiers qu'on nomme Teneurs de Livres, qui pour le ſoulagement du public tiennent Regiſtre de tout ce qui entre & ſort, afin d'en informer leurs Superieurs. Tout cela pour faire une recepte exacte de tous les revenus du Roy, aprés quoy on aſſemble tout ce qui doit chaque année eſtre embarqué pour l'Eſpagne dans les Gallions du Roy, tant pour ſon compte que pour celuy des particuliers : ce qui ſe monte à plus de cinq cent cinquante millions de marcs d'or & d'argent, qui ſe trouvent enregiſtrez dans la Chambre des Comptes du Conſeil Royal des Indes,

sans y comprendre ce qui vient qui n'est pas enregistré ; car il est certain que la troisiesme partie de l'or, de l'argent & des autres richesses qui viennent des Indes, ne l'est pas. Cependant on compte d'enregistré de la montagne de *Potosi* seule, depuis 1545. jusques en 1667. trois cent millions de marcs d'argent ; tout ceci encore sans compter les pierres precieuses, comme rubis, granats, émeraudes, agathes, bezoar & autres choses de grande valeur, sans compter encore, le corail, la cocenille, l'indigot, le sucre, le tabac, l'ambregris, le bois de campesche, les cuirs, la casse fistulée, le cacao, de quoy on fait le chocolat.

A quoy se montent les revenus que le Roy d'Espagne tire de l'Amerique.

Enfin, les revenus ordinaires que le Roy d'Espagne tire de l'Amerique se montent à cinq millions deux cent cinquante mille livres de nostre monnoye, ce qui se doit entendre franc & quitte de tous frais. Et bien que ces revenus du Roy soient fort considerables, l'on peut dire qu'ils le seroient infiniment davantage, si ses Sujets ne le fraudoient point.

Après le dénombrement de tout ce qui est sous la domination du Roy d'Es-

pagne dans l'Amerique, on peut voir dans la ſuite ce que les plus grands Monarques de l'Europe y poſſedent.

CHAPITRE VIII.

Eſtat des païs qui ſont aux plus puiſſans Monarques de l'Europe dans l'Amerique.

LE Roy de France poſſede beaucoup de païs dans l'Amerique Septentrionale, apellée *Nouvelle France*. Il ne ſera pas hors de propos de dire icy un mot de l'origine & des progrez de l'établiſſement des François dans cette grande partie de l'Amerique Septentrionale, & d'en faire meſme une courte, mais exacte deſcription, afin que les François qui n'ont jamais eſté ſur les lieux, & qui s'intereſſent à la gloire de la Nation, puiſſent connoiſtre par l'étenduë, & par la beauté de ce païs, l'avantage & l'importance de cet établiſſement.

Tout ce païs eſt extremément étendu, principalement du coſté du Couchant, où l'on fait tous les jours des

découvertes considerables. Le grand Fleuve de Saint Laurent le divise comme en deux parties ; l'une Septentrionale, l'autre Meridionale. Ces principales parties sont, l'*Acadie*, le *Canada*, le *Saguenay*, le *Païs des Hurons*, *des Iroquois*, & autres.

Les Normands en découvrirent quelques côtes en l'an 1508. puis Jean Verazzani y fut envoyé en 1524. par le Roy François premier, & en prit possession en son nom, & fut le premier qui descendit en terre ferme de ce côté-là, & en découvrit plus de trois cent lieuës. Jacques Quartier y fut en suite en 1534. & entra assez avant dans le païs, que l'on commença à nommer alors *la Nouvelle France*, & dans le grand Fleuve de Saint Laurent, où peu à peu on fit quelques habitations Françoises ; mais on y estoit en fort petit nombre jusqu'en 1603. que le sieur Samuel Champlain y fut, & y établit quelques Colonies vers *l'Acadie* qui en fait partie. Puis en 1608. il commença à s'habituer à *Quebec*, & à quelques autres endroits de la grande Riviere, en sorte que l'on peut dire que c'est luy qui à fort contribué par

ſes ſoins, & par ſes divers voyages, à l'établiſſement des François en ce grand païs.

La ville de Quebec en eſt la Capitale, ſcituée ſur la fameuſe Riviere de Saint Laurent, où il y a encore les habitations de *Mont-Real*, les trois Rivieres, *Port-Royal*, *Saurel*, ou *Richelieu*, le *Cap Chambly*, & le Fort *Frontenac*, & entre les Lacs les plus remarquables, il y a le *Lac Superieur*, le *grand Lac des Hurons*, le *Lac Erié*, le *Lac des Ilinois*, avec d'autres qui ne ſont pas d'une ſi vaſte étenduë : La *grande Iſle de Terre Neuve* fait auſſi partie de ce païs, ainſi que celles de *l'Aſſomption*, de *Saint Iean*, & du *Cap Breton*, qui ſont dans le *Golphe de Saint Laurent*

Louys XIII. d'heureuſe memoire, donna ordre d'y envoyer du monde de temps en temps, & fit meſme rendre par la paix de 1628. quelques places dont les Anglois s'étoient ſaiſis en ce païs-là, & y établit une Compagnie de Marchands pour le trafic, ce qui a eſté aſſez avantageux : mais comme l'on n'en prenoit pas trop de ſoin, on peut dire que la *Nouvelle France* n'a commencé

mencé à ſe bien peupler, que depuis l'an 1660. qu'on y a baſty des habitations conſiderables, au lieu qu'autrefois c'étoit des maiſons fort éloignées les unes des autres. De plus, on y a établi un Eveſque, des Maiſons Religieuſes, des Officiers, des Gouverneurs, & on y a envoyé à pluſieurs & diverſes fois des troupes reglées qui ont battu les Iroquois. Mais preſentement je puis aſſurer que j'ay laiſſé les François ſi forts dans ce païs, qu'on les void plus en état d'en chaſſer les Eſpagnols & leurs autres ennemis, que d'eſtre chaſſez par eux. En effet, s'ils attaquent c'eſt avec ſuccez, s'ils ſont attaquez, c'eſt toûjours vainement.

Outre cela, le Roy de France poſſede encore les plus belles, & les meilleures Iſles des *Antilles*, qui ſont, la moitié de *Saint Chriſtophe*, comme auſſi la *Martinique*, la *Guadeloupe*, *Mariegalante*, la *Grenade*, *Sainte Croix*, la *Tortuë*, dont les Habitans qui ſont François ont anticipé la plus grande partie de *l'Iſle de Saint Domingue*; ils ont auſſi l'Iſle *de la Cayenne*, & au premier ordre de leur Souverain Louys

le Grand, ils pourroient en avoir encore bien d'autres, puis qu'il ſemble que le bruit de ſes Conqueſtes les anime à en faire dans ce païs, où ils s'étendent autant qu'ils veulent. Je dis autant qu'ils veulent, car eſtant Sujets d'un ſi grand Roy, il ſemble qu'ils ſoient nez pour eſtre maiſtres par tout.

Au reſte, ce païs eſt aſſez peuplé pour former une armée dans le beſoin, & aſſez riche pour l'entretenir, puis qu'il fournit tout ce qui eſt neceſſaire pour les Habitans; comme de toutes ſortes de vivres pour leur nourriture, & de Marchandiſes pour leur profit, & cela preſque tout pour l'uſage de ces meſmes Habitans; car on peut dire que le Roy de France ne maintient pas tant ces Colonies pour l'avantage qu'il en tire, que pour l'utilité qu'elles en reçoivent elles-meſmes, & pour la gloire du Nom François.

Le Roy de Portugal poſſede une des plus agreables, & des plus fertiles parties de l'Amerique, qui eſt preſque toute Meridionale du coſté de l'Ocean, à commencer depuis la fameuſe Riviere

des Amazones, juſques à l'Iſle de *Saint Gabriel*, proche de la Riviere de *la Plate*. Dans cette longue étenduë de païs qui contient plus de ſept cent quatre-vingt lieuës ſont ces places, *Para*, *Chirmos*, *Ajaveriſamo*, le tout dans la Province *d'Omagua*. Enſuite toute la coſte de *Maragnan*, & du *Brezil*, dont partie a autrefois appartenu aux Hollandois, qui l'avoient pris des Portugais, qui depuis l'ont repris ſur eux. Ces païs fourniſſent quantité de Sucre, de Tabac, de Rocou, de Cotton, de Cuir & de Bois qui ſervent à la teinture.

Le Roy d'Angleterre ne poſſede rien dans l'Amerique, qui ne ſoit ſcitué dans la partie Septentrionale. Il a à la coſte du continent du coſté de l'Ocean, depuis le *Cap Anna* juſqu'au *Cap Herry*, *la Virginie*, qui donne pour Marchandiſe du Tabac. Il a encore la *Nouvelle Hollande*, qui a autrefois appartenu aux Hollandois, qui l'ont cedée par le dernier traité de paix au Roy d'Angleterre, & ne laiſſent pas d'eſtre encore aujourd'huy peuplée

d'Hollandois, & s'appelle la *Nouvelle York* : Ce païs donne beaucoup de fourrures, comme aussi la *Nouvelle Angleterre*, & outre cela ils fournissent encore quantité de vivres qu'on porte aux Isles des *Caraïbes*, nommées *les Antilles*, où le Roy d'Angleterre possede les Isles suivantes, qui sont la *Barbade*, où est le General de toutes les autres. *Antigua*, *Mont-sarata*, *Nieves*, la moitié de *Saint Christophe*, *Languille*, *Saba*, la *Barbonde*, & enfin une petite partie de *l'Isle de Terra Nova*.

Les Anglois ont autrefois tenté de Coloniser *Santa Lucia*, mais inutilement. Les païs dont je viens de parler fournissent quantité de Tabac, de Sucre, d'Indigot, de Gingembre & de Cotton. *L'Isle de la Iamaïque* est presentement sous l'obeïssance de ce mesme Roy : Elle fut prise par les Anglois pendant que Cromvvel gouvernoit l'Angleterre en qualité de Protecteur, & que Philipe IV. regnoit en Espagne.

contrées à cette mesme coste, sçavoir, *Aprouvvaca*, *Baurom*, *Suriname*, & *Berbice*, où ils ont des Colonies, mais fort pauvres. Outre cela ils ont encore quelques Isles, comme *Tabago* dans les *Antilles*, que les François leur ont prises dans les dernieres guerres, & en suite abandonné. Ils possedent aussi la moitié de *Saint Martin*, de *Saint Eustache*. Toutes ces Isles sont steriles, & ne meritent pas d'estre peuplées. Ils ont encore à la coste de *Caraco*, ou Royaume de la *Nouvelle Grenade*, vis à vis la Province de *Venezuela*, les Isles de *Curaçao*, *Bonaire*, & *Aruba*, qui sont les meilleures, non pas pour les fruits, ou pour les Marchandises qu'elles rapportent, mais pour le profit qu'ils en tirent à cause du commerce des Noirs qu'ils font avec les Espagnols.

Le Roy de Dannemark a une petite Isle dans celles qu'on nomme *Vierges*, qui dépendent des *Antilles*. Il y a encore aujourd'huy un Gouverneur qui la possede au nom du Roy. Cette Isle se nomme *Saint Thomas*.

Le Duc de Curland a esté le pre-

mier qui a Colonizé *Tabago*, mais l'ayant aprés negligé, faute d'entretenir la garnison, Messieurs Lamzoon de Zelande y envoyerent un Navire, & en prirent possession, prenant la garnison à leur service, qu'ils ont toûjours depuis payée & entretenuë.

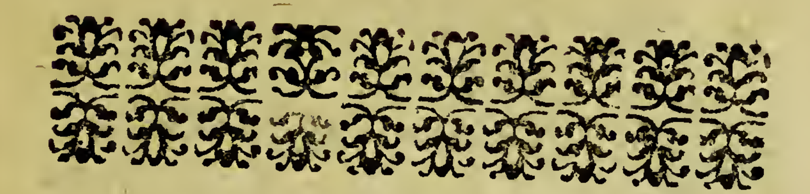
J'aurois pû ajoûter encore la maniere, dont les Princes que je viens de nommer gouvernent ces Colonies, comme j'ay fait à l'égard du Roy d'Espagne; mais il y a des Relations pleines de cela. C'est pourquoy je n'ay voulu rapporter icy que les choses qui regardent particulierement le Roy d'Espagne, dont personne n'a encore jamais parlé, à cause qu'il est expressément défendu à tous les Etrangers de commercer, ny mesme d'arrester parmy ces Colonies, sous quelque pretexte que ce soit, à moins qu'on ne vueille s'exposer à perdre ses biens & sa liberté, d'où l'on voit que les mesmes choses que les Espagnols ont publié par vanité au commencement de la découverte des Indes, ils les cachent maintenant par politique,

On demandera, ſans doute, par quel privilege j'ay donc pû demeurer dans ce païs aſſez long-temps, pour ſçavoir toutes les particularitez que j'en raporte, & par quel moyen une piece auſſi ſecrete, & auſſi importante que ce Manuſcrit, a pû tomber dans mes mains, c'eſt ce que je dois taire pour bien des raiſons ; & d'ailleurs, je ſuis perſuadé que chacun, pour ſatisfaire ſa curioſité, ſe contentera de lire ce Manuſcrit, ſans ſe mettre en peine comment j'auray pû l'avoir.

Cela fait connoiſtre que plus les Eſpagnols aportent de ſoins & de precautions pour cacher les choſes, plus les Etrangers cherchent & trouvent de moyens pour les découvrir : Je prétens meſme que ce ſont toutes ces précautions qui animent davantage à les vouloir découvrir. Il eſt vray que les Eſpagnols ſont naturellemẽt myſterieux; mais auſſi peut-on dire, qu'il leur eſt de la derniere importance de l'eſtre dans cette occaſion, pour oſter la connoiſſance de ces choſes, & qu'ils font tout le contraire de ce qu'il faudroit pour y réuſſir.

Par exemple j'en sçay tel qui auroit passé outre, sans songer à entrer dans ce païs, encore moins à s'informer de ce qui s'y passe, si les Espagnols ne deffendoient expressément l'un & l'autre ; car c'est l'ordinaire de negliger ce qui est permis, & de rechercher ce qui est deffendu. Cependant comme cela est cause qu'on a apris beaucoup de particularitez singulieres, qu'on n'auroit jamais aprises, les Voyageurs & les Curieux ont grand interest que les Espagnols n'en usent jamais autrement, & que je ne m'explique pas davantage. Peut-estre mesme ne me suis-je que trop expliqué ; car enfin si cet écrit tomboit entre les mains des Espagnols, ils pourroient profiter des avis que je leur donne, & ce n'est pas mon intention.

FIN.



TABLE

DES MATIERES contenuës en ce second Tome.

A

C

D

E

F.

J.

L.

M.

Q.

R.

Fin de la Table.

